George SOULIÉ DE MORANT

ESSAI
sur la
LITTÉRATURE CHINOISE

Un document produit en version numérique par Pierre Palpant, bénévole,
Courriel : ppalpent@ugac.ca

Dans le cadre de la collection : " Les classiques des sciences sociales "
fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi.
Site web : <http://classiques.ugac.ca>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi.
Site web : <http://bibliotheque.ugac.ca>

Essai sur la littérature chinoise

Un document produit en version numérique par Pierre Palpant, collaborateur bénévole,

Courriel : ppalpant@uqac.ca

à partir de :

ESSAI sur la LITTÉRATURE CHINOISE,

par George SOULIÉ DE MORANT (1878-1955)

Éditions Mercure de France, Paris, 1924, 204 pages.

Police de caractères utilisée : Verdana, 12 et 10 points.

Mise en page sur papier format Lettre (US letter), 8.5"x11"

[note : un clic sur @ en tête de volume et des chapitres et en fin d'ouvrage, permet de rejoindre la table des matières]

Édition complétée le 15 décembre 2006 à Chicoutimi, Québec.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

I. — LA CHINE AVANT LA CIVILISATION.

Les premiers Chinois ; Premiers systèmes de fixation de la pensée : les cordelettes nouées ; les baguettes entaillées. — Les trigrammes de Fou-hi, le livre des transformations (Yi King).

II. — L'ÉCRITURE CHINOISE.

III. — DE L'ANTIQUITÉ AU VI^e SIÈCLE AVANT J.-C.

1° Règnes de Yao, Chouen et Yu : l'état patriarcal. Les sciences déjà développées ; inondation générale et travaux publics. — 2° Commencement de la féodalité ; les chefs héréditaires ; excès des empereurs. — 3° La féodalité : dynastie des Tcheou ; la vie sentimentale du peuple.

IV. — LA PHILOSOPHIE.

1° Le bouleversement politique. La Philosophie chinoise : son caractère moral et utilitaire : les marchands de politique. — 2° K'ong-tseu : l'homme ; son œuvre transmise par Tseng-tseu, Tseu-seu et Mong-tseu ; son action. — 3° Lao-tseu : l'homme ; le Livre de la Vertu et de la Voie ; le taoïsme. — 4° Mo-tseu. — 5° Kouan-tseu. — 6° Souen-wou et l'art de la guerre. — 7° Yang-tchou.

V. — LA FIN DE LA PHILOSOPHIE.

1° La fin de la philosophie. — 2° École de K'ong-tseu. — 3° École de Lao-tseu. — 4° Écoles diverses. — 5° Élégie de K'iu yuan. — 6° Fin des Tcheou : Les Ts'in établissent l'empire absolu.

VI. — L'HISTOIRE.

1° Vue générale sur l'époque. Les expéditions lointaines. L'Asie centrale dans les premiers siècles avant notre ère. — 2° Les dépravations de la Cour : Wou-ti, l'Empereur Guerrier, libertin et poète. — 3° Les croyances. Les sorciers Chao Wong et Louan Ta. — 4° Les premiers livres historiques. Quelques philosophes.

VII. — LES PREMIERS CONTES.

1° La littérature du I^{er} au VII^e siècle. Les contes fantastiques. Les croyances du peuple. — 2° Les Seconds Han. Introduction du bouddhisme en Chine. L'Asie centrale et l'empire de Rome. — 3° La fin des Han. Les trois royaumes. Dictionnaire de Hiu-cheu. L'examen du Ciel, par Sseu-ma Ts'ien. — 4° Les Barbares dans le nord de la Chine. Les cinq petites dynasties. Les dynasties septentrionale et méridionale. Les Souei.

VIII. — LA POÉSIE.

Essai sur la littérature chinoise

1° [La poésie chinoise](#) : ses effets ; ses moyens. — 2° [Les principaux poètes](#). [Tou Fou](#), [Li T'ai-po](#), [Po Kiu-yi](#), [Wang wei](#). — 3° [La dynastie T'ang](#) : La Cour de Tch'ang-ngan. — 4° [Les expéditions lointaines](#).

IX. — [LA RENAISSANCE DE LA PHILOSOPHIE](#).

1° [L'histoire](#). Le Miroir Universel. La poésie. La philosophie. [Wang Ngan-che](#). [Tchou Hi](#). — 2° [La dynastie Song](#). La Cour.

X. — [LE THÉÂTRE ET LE ROMAN](#).

1° [L'épopée mongole](#). — 2° [Le théâtre historique](#). Salles de spectacle, acteurs, décors, pièces, auteurs, jugement, traduction. [Le Pavillon occidental](#). [La Guitare P'i-pa](#). — 3° [Le Roman](#).

XI. — [LES COMPILATEURS](#).

1° [La compilation](#). — 2° [La poésie](#), l'Empereur Kien-long. L'Empereur Kouang siu. Li Hong-tchang. — 3° [Les contes](#). — 4° [Le roman](#). — 5° [Le théâtre](#). — 6° [L'histoire](#). — 7° [La géographie](#). — 8° [La médecine](#). — 9° [Les arts](#). — 10° [Le droit](#). — 11° [L'agriculture](#). — 12° [Les ouvrages généraux](#).

XII. — [LE JOURNALISME](#).

1° Le XX^e siècle. Le nationalisme chinois. La presse. — 2° Publications légères et revues. — 3° Les traductions d'ouvrages étrangers.

Bibliographie

[I](#). — [II](#). — [III](#). — [IV](#). — [V](#). — [VI](#). — [VII](#). — [VIII](#). — [IX](#). — [X](#). — [XI](#).

INTRODUCTION

p.5 La littérature chinoise, à part les Livres Classiques, est si peu connue en Europe que nous étonnerons sans doute grandement en disant qu'elle est la plus abondante et la plus variée du monde entier. Un seul fait donnera l'idée de cette extrême richesse : L'Empereur Kien-Long, au XVIII^e siècle, voulut faire un choix parmi les principaux chefs-d'œuvre pour éditer une collection nouvelle : les lettrés chargés de ce travail retinrent les titres de cent soixante mille volumes.

La valeur de cette œuvre immense est parfois discutée par des critiques européens : on lui reproche de ne pas avoir les qualités que nous aimons à trouver dans un ouvrage, c'est-à-dire un plan harmonieux, la clarté de la pensée, la simplicité et la concision du style.

Les œuvres chinoises les plus belles, il faut le reconnaître, nous semblent confuses. Des divisions parfaitement conçues font croire tout d'abord au développement égal d'un ensemble p.6 calculé ; mais, dans chacun de ces casiers, nous avons une impression de désordre et d'exubérance comparable à ce que nous éprouvons devant les merveilleux temples hindous : l'exagération du détail ornemental nous gêne pour goûter l'aspect général.

En cela comme en tant d'autres choses, nous nous heurtons à la différence profonde qui existe entre les cerveaux européens et asiatiques. Avant donc de juger un procédé chinois comme

Essai sur la littérature chinoise

défectueux, il serait indispensable de savoir si ce procédé n'est pas nécessité par quelque motif inconnu, ou bien employé volontairement pour obtenir un effet auquel nous n'avions pas encore songé.

Et c'est en recherchant ainsi les causes de ce qui nous semble bizarre, que l'étude de la littérature chinoise devient passionnante, car, par elle, nous pénétrons jusqu'au fond de ces âmes extrême-orientales que les uns jugent admirablement compliquées et obscures, les autres, à jamais incompréhensibles parce qu'inexistantes.

En réalité, il n'y a là aucun mystère : des dispositions primordiales différentes des nôtres ont été fixées et développées par des conditions d'existence qui n'ont presque pas varié depuis quatre mille ans. Les méthodes d'enseignement ont exercé sans cesse l'attention et la mémoire : ^{p.7} aucune fièvre, aucune nervosité ne troublent l'effort prolongé et approfondi de ces facultés. La langue écrite a été faite par ces esprits et pour ces esprits : ses beautés multiples atteignent à une complexité d'expression qui représente presque directement la pensée sous ses formes coexistantes et innombrables.

Nous admirons la clarté parce que nous n'avons pas la force de percer ce qui n'est pas immédiatement compréhensible, ni de reconstituer les grandes lignes d'un plan sous le détail des ornements. La concision nous est nécessaire, parce que nous n'avons pas la patience de lire un livre un peu long : Balzac nous paraît déjà fatigant. Seules, les intelligences puissantes, parmi

Essai sur la littérature chinoise

nous, comprennent et apprécient certains ouvrages que le public accuse d'obscurité ou de monotonie.

Malgré la destinée différente des civilisations européenne et chinoise, la littérature, dans l'une et dans l'autre, a traversé les phases d'un développement analogue. Au début, la grandeur et la force des idées, la simplicité du langage ; plus tard, la richesse des images et l'éclat du style : en décadence, les travaux des érudits.

En Grèce, Homère, puis tous les écrivains de la grande période : vers la fin, les bibliothécaires ^{p.8} d'Alexandrie dont l'œuvre la plus remarquable est l'*Alexandre* de Lycophron.

En Chine, l'évolution a été la même, mais infiniment plus lente, car rien n'est rapide dans ce pays. La simplicité caractérise les premières œuvres qui remontent au XX^e siècle avant notre ère. Plus tard, du III^e au XVII^e siècle, le style fut brillant ; les images, d'une originalité et d'une variété incomparables. Les compilateurs et les écrivains modernes, enfin, semblent juger indigne d'eux d'être compris dès la première lecture : ils écrivent, comme Lycophron, uniquement par allusions et par métaphores. Ils ont même été si loin dans ce sens qu'un dictionnaire spécial d'allusions littéraires a dû aider les lecteurs assez patients pour s'attarder à des recherches de ce genre : les cent livres du *Palais des Ornaments du sigle* (P'ei-wen yun-fou) sont encore insuffisants, et d'innombrables passages resteront inexplicables jusqu'à ce que ce monument soit complété.

Essai sur la littérature chinoise

Cette décadence, dont l'excès d'érudition est à la fois la cause et le symptôme le plus manifeste, est en voie depuis une dizaine d'années de faire place à une renaissance que la modernisation de la Chine explique et nécessite.

La diffusion de la presse et la traduction des ouvrages scientifiques européens et japonais ont amené la formation d'un style facile, rapide, ^{p.9} énergique et clair qui tend à se rapprocher de plus en plus du langage courant. Le Japon, on le sait, écrit encore avec les caractères chinois concurremment avec ses deux syllabaires spéciaux : le Katakana et le hirakana. Son influence sur l'évolution de la Chine est ainsi grandement facilitée : des ballots de livres japonais vendus 10, 20 et 30 centimes, sont amenés chaque jour dans les ports du continent. La langue des journalistes à Changhaï et T'ien-tsin est déjà encombrée d'une quantité de groupements de mots dont l'origine se trouve dans les dictionnaires nippons. La proclamation de la République consacrera la renaissance du style.

Les conditions politiques et matérielles de chaque époque ont modifié la qualité et la forme de la production littéraire. En Asie comme en Europe, l'homme qui vit au milieu des troubles et des combats ne recherche pas les mêmes livres que celui qui jouit des plaisirs légers d'une paix prolongée.

L'histoire, ainsi, m'a fourni tout naturellement les divisions de cette étude : elle m'a servi à expliquer les œuvres des siècles successifs. La littérature, à son tour, m'a servi à pénétrer la formation lente de l'âme chinoise.

Essai sur la littérature chinoise

p.10 En m'efforçant de signaler à l'attention un trésor littéraire dont l'existence même est généralement ignorée, j'ai été amené à tracer les grandes lignes du passé de l'Asie : je me suis efforcé de me servir pour cela des livres de chaque époque. Le cadre de ce travail étant restreint, bien des œuvres importantes ont dû être omises : d'autres ont été laissées volontairement de côté comme trop éloignées de notre compréhension. Les textes cités, enfin, ont été traduits et revus soigneusement par moi-même.

Ce livre n'aura pas été écrit en vain, s'il peut aider à connaître et à respecter davantage une civilisation très ancienne, très loin de nous, dont le raffinement et l'originalité absorbent ou déroutent les âmes sans force.

@

CHAPITRE I

LA CHINE AVANT LA CIVILISATION

Les premiers Chinois ; Premiers systèmes de fixation de la pensée : les cordelettes nouées ; les baguettes entaillées. — Les trigrammes de Fou-hi, le livre des transformations (Yi King).

@

p.11 Au temps où l'écriture était inconnue, la Chine n'était pas ce que nous la voyons maintenant : une plaine fertile dans le nord ; un amas de montagnes dénudées dans le sud et dans l'ouest.

Le fleuve Jaune, grossi chaque année par la fonte des neiges thibétaines, inondait alors ses rives à perte de vue, laissant des lacs et des marais partout où la forêt ne couvrait pas le sol. On sait combien de fois ce fleuve capricieux changea de lit et comment, en 1850 encore, il établit son embouchure dans le golfe du Petchili, au nord du Chan-tong, alors que, jusque-là, il avait déversé ses eaux au sud de cette province montagneuse, à près de 500 kilomètres de l'endroit qu'il a choisi en dernier.

p.12 Les montagnes qui relient le plateau élevé de la Mongolie à la plaine basse de Pékin, étaient couvertes d'une épaisse forêt s'étendant jusqu'en Mandchourie.

La Mongolie, océan aux époques géologiques, était, comme maintenant, une immensité herbeuse. Le Turkestan, s'il faut en juger par son dessèchement rapide au cours des derniers siècles,

Essai sur la littérature chinoise

devait encore être, en partie, une mer. Divers arguments géologiques, paléontologiques et autres, porteraient à croire que le détroit de Behring n'était pas encore ouvert.

Entre le fleuve Jaune et le Yang-tseu Kiang, des affluents puissants, tels que la Han, ou des rivières indépendantes telles que la Houai, coulaient lentement dans un pays plat, marécageux encore à l'heure actuelle.

Au sud de Yang-tseu, les montagnes étaient revêtues d'une forêt sauvage où vivaient tous les animaux tropicaux, tigres longibandes, éléphants et rhinocéros. Dans les eaux stagnantes et parmi les roseaux des rives, circulaient des tapirs, des crocodiles et des tortues. Il existe encore des variétés de tapirs dans les vallées chaudes du Haut Yang-tseu, pays où l'on trouve les plus nombreuses espèces de tortues.

Les plaines du Nord étaient aussi parcourues par des bandes d'animaux féroces. Les lacs et ^{p.13} les marais étaient envahis par des vols extraordinairement épais d'oiseaux de passage.

Le climat, constamment chaud et humide dans le sud, était extrême dans le nord : brûlant en été, glacial en hiver.

Telle était la nature. Les hommes, jusqu'au XLV^e siècle avant J.-C. restèrent des sauvages vêtus de peaux ou nus selon les saisons, ayant à peine un rudiment d'organisation sociale.

Ils vivaient de chasse et de pêche et ne connaissaient ni la domestication des animaux, ni l'agriculture. Pour garder le souvenir des événements, ils se servaient de cordelettes nouées, semblables aux quippos retrouvés dans les tombeaux

Essai sur la littérature chinoise

mexicains : plus tard, ils eurent des baguettes de bois entaillées, telles qu'on en trouve encore chez les peuplades du Haut Mékong. On ignore comment ce procédé mnémotechnique était utilisé : chaque nœud représentait-il un événement ou une idée ? Chez les sauvages Lou-tseu du Mékong et de la Salouen, la méthode est la suivante : chaque entaille rappelle une idée de la phrase. Un messenger envoyé par un chef pour transmettre la phrase : « Le chef réclame l'envoi de trois moutons » emportera une baguette avec cinq entailles reproduisant les cinq idées du message ¹.

p.14 On peut supposer que le principe était le même autrefois.

Les historiens chinois commencent leurs annales par le nom de P'an-Kou qui vécut au temps où « la terre s'étant séparée du ciel, l'un enveloppant l'autre comme le blanc de l'œuf enveloppe le jaune, l'homme naquit entre les deux » ².

Rappelons que les races Thai du Haut Tonkin, apparentées aux Laotiens, aux Siamois et aux Miao-tseu du Kouei-tcheou, se donnent un nommé P'an-Kou comme premier ancêtre. Un historien chinois contemporain, Jen Fang, affirme que ce mythe fut introduit en Chine par des ambassadeurs venus du Siam ou de Malaisie au VI^e siècle après J.-C. Il paraît pour la première fois de l'histoire dans les « *mémoires extérieurs* » (*Wai-Ki*) de *Lieou Chou*, au II^e siècle.

¹ Voir Voyages du prince Henri d'Orléans.

² T'ong-kien Kang-mou Wai-ki.

Essai sur la littérature chinoise

Après P'an-Kou, on place trois séries de souverains : souverains célestes, treize frères qui régnèrent chacun 18.000 ans. Souverains terrestres : onze frères dont chacun régna 18.000 ans également. Souverains humains : neuf frères qui régnèrent durant une période totale de 45.600 ans. Tch'en King, historien chinois du XIV^e siècle, écrit à ce propos :

« Avant P'an-Kou, je ne puis savoir s'il y eut des princes. Après les souverains humains, je ne puis affirmer qu'il ^{p.15} n'y eut pas de princes. Je ne puis que considérer leur époque et tirer parti de leurs noms ; rejeter ce qu'il y a d'invraisemblable et conserver ce qu'il a de naturel ¹.

Parmi ces souverains humains citons *On-eut-des-nids*, qui le premier agença des bois sur les arbres pour en faire des huttes semblables à des nids, où les hommes étaient à l'abri des fauves et des inondations. Citons encore *l'homme-briquet*, qui fora le bois pour en tirer du feu : premier inventeur du briquet à cheville (bois mou tourné rapidement dans un bois dur et s'enflammant par l'échauffement, encore employé en Malaisie).

Chasseur et pêcheur, le peuple chinois apprit l'art de domestiquer les animaux vers le XLV^e siècle avant J.-C. Le souverain qui régnait à ce moment était du clan Fong, Le-Vent ; on le surnomma Fou-hi le-Dompteur et P'ao-hi, le-Boucher (4.447 à 4.363 avant J.-C.). Il inventa le premier système d'écriture : groupes de trois traits pleins ou brisés formant huit combinaisons, les « huit koua » (*pa koua*) qui se retrouvent sur

¹ [Textes historiques](#). P. Wieger, p. 18.

Essai sur la littérature chinoise

un grand nombre de vases anciens. Les traits pleins portent le nom de *yang*, mâle ; les traits brisés, celui de *yin*, femelle. Les combinaisons de six de ces traits placés l'un au-dessus de l'autre sont au nombre de 64.

p.16 Le *Livre des Transformations (Yi-king)* est le seul ouvrage existant composé avec cette écriture : il a donné lieu aux explications les plus variées de la part des savants chinois et européens : son véritable sens est encore à fixer. Il aurait été retrouvé dans une maison en ruines au II^e siècle de notre ère.

La mention la plus ancienne qui en est faite remonte au XII^e siècle avant J.-C. et se trouve dans le *Livre de la Prose (Chou-King)*.

« Le grand Augure était chargé de garder les méthodes des trois (systèmes de) transformations, appelées les esprits-joints, les mânes-cachés et les transformations des Tcheou : dans chacun d'eux les huit signes primaires étaient multipliés au point d'atteindre le chiffre de 64 ».

Le troisième système « *les Transformations de Tcheou* » est le seul qui nous soit parvenu : on attribue son commentaire à Tch'ang, comte de l'Ouest, qui vivait au XIII^e siècle et dont le fils, Fa, fonda la dynastie Tcheou. Tch'ang étudia cet ouvrage pendant les loisirs d'un emprisonnement de deux années.

Les éditions modernes contiennent généralement les « *T'ouan* », commentaires de Tch'ang (connu aussi sous le titre de Wen Wang, le Roi Lettré) ; les « *Siang* », commentaires du duc de Tcheou, fils de Tch'ang ; et différents p.17 commentaires,

Essai sur la littérature chinoise

Wen-Yen, Hi-tseu, Chouo-Koua) dont quelques-uns sont dus au pinceau de K'ong-tseu (Confucius).

D'après les explications du Grand Moraliste, le Yi-king serait un livre aidant à la divination : des baguettes agitées d'une certaine manière (ou toute autre méthode) renverraient à certains des signes du Yi-king : l'examen des lignes, pleines ou brisées, leur opposition, l'image évoquée par le sens généralement attribué à chaque signe serviraient à reconnaître si un événement est de bon ou de mauvais augure et, s'il convient d'adopter telle ou telle conduite. Ce commentaire est bien conforme aux principes de Confucius, toujours préoccupé de l'usage possible, plus que de la nature même des idées et des choses.

Le docteur Biedel, de Brooklyn, a voulu voir dans cet antique ouvrage une méthode secrète pour résoudre la quadrature du cercle : il appuya sa théorie sur la manière dont on représente souvent les Koua : un cercle enveloppant un carré. Il estime que l'on retrouverait tout l'énoncé en attribuant à chaque signe, toujours représenté par le même caractère, un autre caractère ayant le même son avec un sens différent. Mais, étant donné le petit nombre des monosyllabes de la langue et la multiplicité des caractères de l'écriture, cette méthode ^{p.18} permettrait d'attribuer au Yi-king tous les sens que l'on pourrait désirer.

A. Terrien de Lacouperie croit que le *Livre des Transformations* est un vocabulaire contenant les mots-symboles que les familles Bak emportèrent comme un héritage sacré de la civilisation Elamo-babylonienne. Il estime, en effet, que la

Essai sur la littérature chinoise

civilisation chinoise serait d'origine babylonienne et aurait été apportée par des émigrants ¹.

Leibnitz, dans une communication à l'Académie ², estime que le Yi-king est un simple exposé de numération binaire ou dyadique qui consiste à n'employer que les figures 1 et 0 : 1 est représenté par 1 ; 2 par 10 ; 3 par 11 ; 4 par 100 ; 5 par 101 ; 6 par 110 ; 7 par 111 ; etc. En remplaçant la ligne pleine des koua par le chiffre 1, et la ligne brisée par le chiffre 0, on obtient en effet une table de numération binaire.

Si les koua ont bien été inventés vers le XLV^e siècle avant J.-C., ils sont à coup sûr une méthode, non d'écriture, mais de mnémotechnie, plus compliquée mais tout aussi arbitraire que les cordelettes nouées ou les baguettes entaillées. Le développement intellectuel du temps ne permet pas d'admettre une autre hypothèse. ^{p.19} Dans ce cas, la lecture traditionnelle des koua ayant été interrompue, le secret en serait à jamais perdu.

Si le Yi-king date d'une époque ultérieure, où les sciences étaient cultivées et connues, on peut à la rigueur y voir une table de numération ou de chiffres. Mais, étant donné l'existence concomitante de l'écriture idéographique, il est difficile d'admettre l'emploi d'une telle écriture pour un livre de science.

Quoi qu'il en soit, cet ouvrage est universellement vénéré en Chine ; il sert à la divination : les philosophes des âges successifs

¹ The oldest book of the Chinese, the Yi King, and its authors. London, Nutt. 1892.

² Mémoires à l'Académie des Sciences. 1703. III. p. 85.

Essai sur la littérature chinoise

l'ont pris pour la figuration matérielle et mathématique des diverses combinaisons des principes mâle et femelle (yin et yang). K'ong-tseu enfin disait que, s'il lui était accordé de vivre plus longtemps, il consacrerait cinquante ans à l'étude de ce livre obscur et profond.

Il faut encore citer comme signes étranges deux groupements cabalistiques : *Le Grimoire venant du fleuve* (Ho-t'ou) copié soi-disant par Fou-hi le-Dompteur sur le dos d'une chimère sortant du Fleuve Jaune : *Les signes venant de la rivière Lo* (Lo-chou) recueillis par l'empereur Yu au XX^e siècle sur le dos d'une tortue sortant de la rivière Lo. Les groupements sont composés de petits ronds en nombres impairs et de points en nombres pairs. Confucius ^{p.20} (K'ong tseu) déclare que les sages en ont tiré toute leur sagesse.

« Du Fleuve est sorti le Grimoire : de la Lo sont venus les signes. Ils ont servi de règle aux sages ; ils ont répandu la connaissance dans l'univers ; ils ont fixé les richesses de l'univers ; ils ont résolu les doutes de l'univers.

Ils sont encore inexpliqués.

Essai sur la littérature chinoise

OUVRAGES PRINCIPAUX

FOU-HI (4477-4363 avant J.-C.).

Yi king, — *Livre des Transformations*. — Explication de Tchang le Roi lettré (Wen-wang) et de son fils le duc de Tcheou (XII^e siècle avant J.-C.)
Commentaires et paroles de K'ong-tseu (V^e siècle avant J.-C.).

HOUANG-TI (2697-2598).

Nei-King. — *Livre de l'intérieur*. — Attribué à Houang-ti, mais date, sans doute du V^e siècle après J.-C.

CHAPITRE II

L'ÉCRITURE CHINOISE

@

p.21 Le peuple chinois, vivant de chasse et de pêche jusqu'au XLV^e siècle avant J.-C., domestiqua quelques animaux vers cette époque et devint pasteur, c'est-à-dire plus ou moins nomade ; demeurant dans un endroit tant que les pâturages n'étaient pas épuisés ; descendant vers le sud avec l'hiver, remontant au nord quand le printemps avait fondu les neiges et les glaces.

Cette vie errante groupa les familles ; le régime pastoral entraîna avec lui la vie patriarcale et la toute-puissance du chef de famille, seule autorité des nomades sans relations avec l'extérieur, défendant leurs troupeaux contre les fauves et n'ayant besoin de personne. Vie patriarcale, c'est-à-dire respect des anciens, respect de l'autorité et entr'aide continuelle pour les membres d'un même groupement.

Cette base de la morale était profondément entrée dans l'inconscient des Chinois, quand ils commencèrent vers le XXXIII^e siècle avant J.-C., p.22 à cultiver régulièrement la terre. Ils occupaient toujours la haute vallée du Fleuve Jaune et de son affluent la Wei, ainsi que son cours inférieur, et commençaient à déborder sur les sources de la Han, affluent du Yang-tseu Kiang.

L'invention des premiers caractères date de cette époque. La tradition plus précise, les souvenirs plus nombreux, l'étude aussi

Essai sur la littérature chinoise

de la formation des signes figuratifs, permettent de reconstituer en partie la vie sociale et mentale de ces grands ancêtres.

Respectueux de l'autorité familiale et gouvernementale, ils étaient organisés en familles et en clans. Les clans tiraient leur nom de la nature. Le Dompteur était du clan Fong, le vent ; citons les clans l'Éléphant, le Tigre, le Bœuf à fanons, etc. dont il reste des traces. Des chefs étaient choisis pour les grandes battues qui avaient lieu plusieurs fois par an contre les fauves et pour se procurer du gibier : ils devinrent chefs de guerre quand les premières luttes commencèrent.

Comme armes, on connaissait une hallebarde à crochet et un sabre court ; l'arc était inconnu, car au XXVII^e siècle, on donna aux tribus barbares que l'on commença de rencontrer le nom général de Yi dont le caractère est formé des signes « hommes » et « arc », les « Archers ». Noter ainsi ce trait distinctif, c'était dire que l'arc était inconnu avant cela. Les vêtements étaient faits de ^{p.23} tissus grossiers, provenant de plantes textiles et peut-être déjà de soie sauvage. Des coquillages servaient de monnaie et représentaient toutes les richesses : le caractère qui signifie « précieux, richesses » représente un coquillage, sorte de cauri. L'existence d'une monnaie implique un commerce qui a dépassé l'état primitif de l'échange : des marchés réguliers en effet avaient lieu dès le XXXII^e siècle.

La femme était tenue en piètre estime, bien que reconnue comme nécessaire à l'homme. Le signe de la femme, doublé, veut dire « dispute, querelle » ; triplé, il signifie « trahison, lubricité ». Une seule femme sous un toit, veut dire « paix,

Essai sur la littérature chinoise

tranquillité ». La coquetterie était déjà grande, car le mot « volonté » est représenté par une femme qui se serre la taille, le plus grand effort connu de volonté tenace et continue.

L'esclavage existait, entraînant une polygamie de fait sinon de nom : en plus de la femme légitime, choisie parmi les femmes libres, l'on avait autant d'esclaves que la richesse le permettait : les enfants nés de ces esclaves étaient censés nés de l'épouse principale.

La chasse et la guerre n'étaient pas des plaisirs, mais des nécessités : le peuple avait chassé et pêché pour subsister au temps où il n'avait pas domestiqué les animaux ni cultivé la terre. Mais à ce moment on ne procéda plus, pour ainsi dire, ^{p.24} que par battues de défense. On guerroya pour piller en temps de disette et garder ses biens contre les pillards. Mais la chasse et la guerre ne furent jamais des plaisirs : la langue ne contient pas les innombrables termes de chasse et de pêche que possèdent les langues européennes. Dans les chroniques qui parlent de ce temps et de ceux qui suivirent, on ne retrouve rien d'analogue à ce que raconte l'histoire des Gaulois et surtout des tribus saxonnes ; le plaisir du combat, l'ivresse des coups donnés et reçus loyalement étaient et sont encore des sentiments inconnus là-bas. La boxe ne sera jamais un sport populaire en Chine.

Cette douceur, cette sociabilité et cette patience étaient compensées par des répressions d'une cruauté sauvage.

C'est au milieu de cette civilisation commençante que se fit, on ne sait par qui, ni comment, l'invention des caractères écrits ; quelques explications à ce sujet seront nécessaires pour mettre

Essai sur la littérature chinoise

en lumière les avantages immenses et les quelques inconvénients de ce système de fixation de la pensée.

Le dessin fut au début figuratif : les caractères primitifs reproduisent l'objet dans son trait le plus saillant : le cheval par une crinière épaisse, quatre pattes et une queue ; l'oiseau par un bec, des plumes, une queue et deux pattes, le poisson^{p.25} par sa forme allongée, ses écailles, ses nageoires et sa queue. Une ligne horizontale pour la terre, etc. : ce sont les images (siang-hing) et les symboles (tche-che).

Cette invention suppose tout un art déjà très avancé, basé sur une observation critique du trait marquant et sur une véritable science de reproduction simple et nette. Des fouilles intelligemment conduites doivent amener la découverte de dessins de grand intérêt, ivoire gravé ou cuivre ciselé, car le cuivre servait de monnaie avant le XXVII^e siècle, époque où l'on aurait fondu les premières cloches de bronze pour donner les douze tons fondamentaux de la musique.

Au cours des siècles, l'aspect des caractères se modifia, se stylisant de plus en plus, au point que maintenant une étude approfondie est indispensable pour retrouver l'objet sous les traits entremêlés. Les caractères figuratifs comptent pour un tiers environ de la langue actuelle.

La représentation directe des objets ne pouvait servir pour les idées abstraites ; on analysa donc les abstractions et chacun de leurs éléments fut représenté par une figure prise dans un sens symbolique : c'est ainsi que la bonté, l'affection furent écrites au moyen des signes de la femme et de l'enfant, mis côte à côte :

Essai sur la littérature chinoise

la mère et l'enfant, ce qu'il y a de meilleur, ce que l'on aime le mieux. L'amour, sentiment plus violent est ^{p.26} représenté par des griffes couvrant un cœur qui s'agite, image poétique des souffrances de la passion. Ces caractères sont qualifiés d'idéographiques (en chinois « idées réunies, houei-yi »).

Pour combiner ces idéogrammes, des qualités étaient indispensables : esprit d'analyse, clarté de jugement, pénétration d'esprit, finesse et gaieté. Un sentiment précis surtout de la liaison des idées entre elles. Une idée ne se présente jamais seule, en effet, dans le cerveau d'un chinois, sans entraîner aussitôt l'image des idées voisines, auxquelles mille liens la retiennent, ignorées ou volontairement négligées par le cerveau intuitif des latins. Déduction et logique, c'est-à-dire froideur d'esprit, mais respect et admiration pour l'enchaînement d'un raisonnement, comme un mathématicien admire et respecte un raisonnement algébrique sans s'assurer toujours que le point de départ est juste.

Aux caractères idéographiques s'ajoutèrent plus tard les caractères idéophonétiques (en chinois « son et forme, hing-cheng »), composés en prenant pour radical la figuration de la classe d'objets dont il était question et en accolant un caractère ayant pour son le nom donné, dans le langage parlé, à l'objet que l'on voulait représenter. Telles sont les trois méthodes de formation de l'écriture.

Le premier effet de ce système a été de ^{p.27} soustraire le langage écrit aux variations du langage parlé : les sons attribués aux caractères ne sont pas les mêmes qu'autrefois, sans nul

Essai sur la littérature chinoise

doute, mais cela n'influe en rien sur l'écriture ni sur la syntaxe, de sorte que les premiers textes écrits sont encore le modèle des études modernes. Le style a certes varié, mais pas assez pour gêner la compréhension. Le chinois sera compris et lu par les plus lointains descendants des Fils de Han, quand nos langues européennes, se transformant sans cesse, seront devenues des langues mortes comme le latin et le grec.

Cette immobilité de l'écriture a réagi à son tour sur le langage et en a retardé les changements : il faut remonter aux premiers siècles de notre ère pour trouver une prononciation un peu différente, autant que l'on a pu le constater par les transcriptions phonétiques d'ouvrages sanscrits ou de noms étrangers faites à diverses époques.

D'autre part, l'écriture représentant non un mot, mais une idée, chaque caractère sera tour à tour verbe, adjectif ou substantif selon sa position dans la phrase, position qui indiquera en même temps son rapport avec ses voisins, car il n'y a ni conjugaison, ni déclinaison.

Les Latins sont préoccupés du mot plus que de l'idée : ils conçoivent nettement et comprennent, un mot séparé des autres : ils éprouvent ^{p.28} par conséquent le besoin que les relations soient indiquées clairement. Les chinois percevant surtout une idée par ses relations avec les autres et se préoccupant assez peu de ce qu'elle est en elle-même, n'ont nullement besoin de signes de flexion, qu'il eût été facile en effet de créer et d'employer. Bien souvent, le futur et le passé ne sont pas indiqués : le génitif est marqué par la position.

Essai sur la littérature chinoise

L'écriture chinoise étant la copie des images et des idées, est plus près de la nature que nos écritures. La syntaxe est plus rationnelle que la nôtre et reproduit l'ordre naturel des opérations au lieu de sauter à la conclusion et de revenir en arrière comme le français : ainsi pour rendre la phrase : « prends le livre qui est dans l'enveloppe rouge sur la table dans ma chambre », le Chinois construira : « va dans ma chambre, sur la table, dans l'enveloppe rouge, le livre, prends et rapporte », ce qui est conforme à l'ordre des opérations que l'on devra faire en réalité.

L'esprit positif qui a créé cette syntaxe a contribué à rendre les esprits plus positifs et plus graves : impossible de sauter un terme, le raisonnement et l'explication ne sauraient plus se comprendre. Patience et attention, telles sont encore les qualités, ainsi entretenues dans la race, d'où une certaine crainte d'un inattendu qui pourrait détruire tout l'effort que l'on a déjà p.
29 donné ; le goût du traditionnel, et la méfiance de ce qui est étranger.

De même que la vue est plus rapide que l'ouïe, ainsi les idées atteignant le cerveau par les yeux sont plus vives, plus frappantes que celles qui nous parviennent par l'intermédiaire du son. Les caractères forment une peinture qui est, ou du moins, par suite d'associations d'idées depuis l'enfance, paraît plus impressionnante et plus belle que la parole : ils pénètrent l'esprit comme un éclair qui

Essai sur la littérature chinoise

luit, ils possèdent une force et une beauté auxquelles l'écriture alphabétique ne saurait prétendre ¹.

Les écritures européennes fixent la parole : l'écriture chinoise fixe directement la pensée et la nature.

L'aspect pictorial ajoute un effet nouveau : certaines poésies sont de véritables petits tableaux : ici un arbre, là un oiseau, des fleurs, un cheval, l'eau qui coule : un coup d'œil suffit pour voir le sujet du poème.

Cet instrument si complexe était employé avec intelligence par les premiers chinois ; des phrases courtes, claires et fortes ; peu d'images, peu de symboles. Le raffinement et la recherche augmentèrent peu à peu ; les images devinrent de plus en plus lointaines ; les phrases se ^{p.30} compliquèrent et s'obscurcirent d'allusions littéraires qui nécessitèrent la création d'un dictionnaire spécial pour les comprendre. La poésie moderne et le style épistolaire distingué atteignent les plus extrêmes limites de ce genre : chaque mot est une image ou une allusion aux faits ou aux hommes de l'antiquité : les plus illustres lettrés restent souvent longtemps à réfléchir avant de comprendre certains passages. On peut figurer ce jeu littéraire par l'exemple suivant : pour dire la phrase : « sa justice était accessible à tous », on dira : « il jugeait sous l'arbre », et ce sera une allusion à saint Louis jugeant sous le chêne de Vincennes. L'idée évoquée est complète et brillante : elle suppose une connaissance assez approfondie de l'histoire, mais ce sont là des énigmes et non de la littérature.

¹ Morrisson. Chinese english dictionary, préface.

Essai sur la littérature chinoise

Les caractères se perfectionnèrent peu à peu : la tradition attribue une partie de ce travail à deux annalistes de Hiuan-yuan, l'empereur Jaune (2697-2598), nommés Tête-azurée (Ts'ang-hie) et Déclamateur-intimidé (Tsou-Song).

A cette époque on éleva un observatoire, on construisit des temples pour les sacrifices publics et les enseignements : on organisa l'élevage artificiel des vers à soie : la gamine fut fixée par le moyen de tuyaux de bambou, coupés et réglés par quintes successives : les premières villes furent bâties, simples lieux de refuge en cas ^{p.31} d'attaque : on inaugura les impôts fonciers et les taxes par famille. C'est de ce moment que cessa définitivement la vie nomade des pasteurs. Une conjonction de cinq planètes indiquée vers cette époque comme ayant eu lieu un cinq février sans indication précise d'année a été reconnue par des astronomes européens comme ayant eu lieu entre le 4 et le 9 février 2461.

Les établissements du peuple s'étendaient maintenant des deux côtés du Fleuve Jaune, remontant le bassin de la Wei, le bassin de la Fen et la plaine de Pékin au nord ; descendant la Han au sud jusqu'au Fleuve Bleu, et la Houai jusqu'à la mer. Les régions montagneuses du Chan-tong, parcourues par des Yi « archers » étaient encore en dehors de l'Empire.

@

CHAPITRE III

DE L'ANTIQUITÉ AU VI^e SIÈCLE AVANT J.-C.

1° [Règnes de Yao, Chouen et Yu](#) : l'état patriarcal. Les sciences déjà développées ; inondation générale et travaux publics. — 2° [Commencement de la féodalité](#) ; les chefs héréditaires ; excès des empereurs. — 3° [La féodalité : dynastie des Tcheou](#) ; la vie sentimentale du peuple.

I

@

p.32 Les premiers ouvrages que l'antiquité nous ait légués sont le *Chou king, Livre de la Prose* et le *Che king, Livre des Poésies*. Tous deux sont des recueils, expurgés et réunis par K'ong-tseu (Confucius) au VI^e siècle avant J.-C. Le Livre de la Prose contient des harangues prononcées par les souverains, et des pièces historiques d'ordres divers se rapportant aux dynasties ayant régné du XXIV^e au III^e siècle avant J.-C. Il est divisé en quatre parties : annales des T'ang ; annales de la dynastie de l'Été (Hia) 2205 à p.33 1766 avant J.-C. ; annales de la dynastie du Commerce (Chang) 1766-1122 ; annales de la dynastie du Cercle (Tchéou) 1122-256 ; le style en est bref, vigoureux et clair : peu d'images, des faits. K'ong-tseu nous avait laissé un ouvrage en cent chapitres : nous n'en possédons que 83.

Le Livre des Poésies est aussi un recueil, dont les pièces les plus anciennes ne remontent pas plus loin que le XVIII^e siècle.

Essai sur la littérature chinoise

Chants populaires rythmés, plutôt que véritables poésies, mais qui nous donnent les pensées et les voix du peuple, alors que le Livre de la Prose nous expose surtout les préoccupations des gouvernants ; voix naïves et douces d'une part, préoccupations d'un idéal moral austère et élevé d'autre part. Toute l'antiquité, que l'on donne toujours pour modèle du gouvernement parfait, revit dans ces pages si fraîches.

Pendant les règnes de l'Éminent, du Liseron et de la Chrysalide (Yao, Chouen et Yu, 2357 à 2198), l'empereur vivait dans une hutte de torchis couverte de chaume ; à sa porte étaient un tableau où chacun pouvait inscrire ses requêtes, un tambour pour avertir qu'un visiteur demandait une audience.

Pour vêtements, une grande robe, sorte de kimono à manches larges, serrée par une ceinture d'étoffe ; des souliers de paille tressée. La ^{p.34} chevelure longue était relevée en chignon et recouverte d'une pièce d'étoffe nouée.

Les terres étaient réparties d'après le système « du puits », c'est-à-dire qu'un carré de terrain de 500 mètres environ de côté était divisé en neuf, par quatre sentiers, deux nord-sud, deux est-ouest ; tracé que figure le caractère signifiant un « puits » ; le petit carré du centre était cultivé en commun par les huit familles vivant chacune sur son terrain et le produit en revenait à l'État.

L'empire était divisé en neuf provinces dont l'une était domaine impérial ; les autres étaient formées de grands domaines (Kouo) de 100 lis (environ 40 kilomètres) de côté ; de

Essai sur la littérature chinoise

domaines moyens de 70 lis de côté ; et de petits domaines de 50 lis de côté ; gouvernés tous par des chefs héréditaires.

La pièce qui est censée la plus ancienne du Livre de la Prose commence ainsi :

« Il est dit : si nous examinons l'ancien empereur l'Éminent (Yao) nous dirons qu'il était ferme et attentif, respectueux et pénétrant, réfléchi et harmonieux ; très pacifique, grave et respectueux, sachant céder. Sa gloire atteignit les quatre extrémités du monde, ses lois s'étendirent sur les supérieurs et sur les inférieurs.

Il épura ses qualités et maintint la concorde dans ses neuf degrés de parenté. Quand ses ^{p.35} parents furent d'accord, il régla et apaisa le peuple : quand le peuple brilla avec clarté, il aida à mettre l'harmonie dans toutes les principautés voisines. Le peuple aux cheveux noirs fut transformé et vécut en paix.

Il ordonna aux familles *Vapeur (Hi)* et *Concorde (Houo)* d'établir, conformément au Ciel Sublime, un traité sur les astres et des instruments représentant le soleil, la lune, les étoiles et les douze signes du Zodiaque ; on détermina avec soin les époques des travaux (labourage, etc.).

Il chargea en particulier le second des *Vapeur* de s'établir à Yu-yi ¹ à l'endroit appelé la vallée ensoleillée ; de contempler avec respect le soleil levant, et d'égaliser

¹ Dans le Teng-tchéou fou, près de la pointe Est du Chan-tong.

Essai sur la littérature chinoise

les travaux du printemps. Quand le jour atteint sa durée moyenne et que l'on voit la constellation de l'oiseau ¹, c'est l'équinoxe de printemps. Alors le peuple se disperse : les oiseaux et les animaux s'accouplent et engendrent.

p.36 Ensuite il ordonna au troisième des *Vapeur* de s'établir à Nan-Kiao ², pour régler les travaux de l'été, d'observer avec respect le soleil au solstice. Quand le jour atteint sa plus longue durée et que l'étoile Houo ³ passe au méridien au coucher du soleil, c'est alors le milieu de l'été : les hommes se dispersent davantage, les animaux ont un plumage et un pelage légers.

Il ordonna en particulier au second des Concorde de s'établir à l'ouest, à l'endroit appelé la « Vallée Obscure », de saluer le soleil couchant et de régler les travaux de l'automne. Lorsque la nuit atteint sa durée moyenne et que passe la constellation Hing ⁴, les hommes sont à l'aise, les animaux ont leurs plumage et pelage renouvelés.

¹ *Niao*, constellation qui comprend le quart du Zodiaque au sud-est, dont le centre est le *Cœur de l'Hydre*, appelé en chinois *Chouen houo*. Le bonze *Hi-hang*, célèbre astronome mort en 717 de notre ère, a calculé qu'à l'équinoxe de printemps, le *Cœur de l'Hydre* passait au méridien au coucher du soleil, sous le règne de Yao. Les astronomes européens ont fixé cette date à l'année 2250 avant J.-C.

² Dans le pays des Kiao-tche, Annam-Tonkin.

³ Antarès.

⁴ L'épaule du Verseau ; centre du « Guerrier noir » qui comprend les sept constellations chinoises nord du Zodiaque.

Essai sur la littérature chinoise

Il ordonna ensuite au troisième des Concorde de s'établir dans le nord, à ce que l'on appelle la station ténébreuse ; d'y examiner les changements provoqués par l'hiver, quand le jour atteint sa plus courte durée et que la constellation Mao ¹ passe au méridien au coucher du soleil. C'est précisément le milieu de l'hiver ; ^{p.37} les hommes se chauffent ; les animaux ont un plumage et un pelage duveteux et épais.

L'empereur dit :

— Maintenant, vous, Concorde et Vapeur, écoutez : le cercle de l'année est de 366 jours ; par l'intercalation de mois supplémentaires, fixez les quatre saisons et complétez l'année ². Dirigez avec soin tous les travailleurs, et tous les travaux de l'année seront prospères.

Cette connaissance de l'astronomie ne devait jamais plus se perdre et nombre d'observations faites depuis cette époque ont été calculées de nouveau par les astronomes européens et reconnues pour juste. Notons une éclipse de soleil dans la constellation du Scorpion indiquée comme ayant eu lieu en 2155 par les Annales sur bambou, et fixée par les calculs européens au 12 octobre 2155. En pareil cas, on secourait le soleil en battant le tambour et en tirant des flèches contre le ciel, comme

¹ Les *Pléiades*, du centre du *Tigre blanc* qui comprend les sept constellations chinoises ouest du Zodiaque.

² Les Chinois se servent du cycle horaire qui est en retard d'environ dix jours par an sur le cycle solaire ; tous les trois ans on intercale un mois supplémentaire (sept mois en 19 ans) qui fait coïncider de nouveau l'année lunaire avec l'année solaire.

Essai sur la littérature chinoise

on le faisait il y a peu de temps encore. Tout phénomène céleste était considéré comme un signe des puissances mystérieuses, donnant un avertissement aux princes insouciants et annonçant des calamités publiques. Cette croyance est encore enracinée ^{p.38} au point que, en 1907, une quadruple parhélie ayant été observée dans le sud de la Chine, on annonça aussitôt la mort de l'Empereur ou une grande inondation : il faut ajouter que, moins d'un an après, l'Empereur et l'Impératrice douairière mouraient à quelques heures d'intervalle.

Un culte public existait déjà ; l'Empereur sacrifiait au ciel, au soleil et à la lune ; l'usage des tablettes ancestrales commençait à se répandre.

Les lois se fixaient : un code pénal fut promulgué dès le XXIII^e siècle, prévoyant cinq pénalités : une marque noire au front, l'amputation du nez, l'amputation des pieds, la castration et la mort, avec commutation en bannissement.

La nature hostile luttait contre les nouveaux colons : des inondations couvraient le pays ; en 2297, le Fleuve Jaune et la Houai se répandirent sur leurs rives, au point que leurs eaux se mêlèrent à celles du Yang-tseu. Tout le bassin inférieur de la Chine ne fut qu'un lac. On chercha le moyen de remédier à cette calamité qui aurait noyé une partie de la population et entassé le reste sur le sommet des collines.

« L'empereur dit :

— O princes des quatre montagnes ! les eaux ont crû, se sont répandues et causent de grands dégâts ; leur

Essai sur la littérature chinoise

étendue entoure ^{p.39} les montagnes et couvre les collines ; leur immensité semble monter jusqu'au ciel. Le peuple se plaint. Si quelqu'un pouvait y remédier, je lui en confierais le soin.

Tous dirent :

- C'est Kouen qui en est capable. L'empereur dit :
- Nullement ! il transgresse les ordres et accuse ses collègues.

Les princes des montagnes dirent :

- Acceptez-le et essayez-le ; il est capable, ce sera suffisant.

L'Empereur dit (à Kouen) :

- Allez et soyez diligent.

Neuf ans se passèrent et le travail n'était pas accompli ¹.

Kouen avait élevé une digue haute de neuf fois la taille d'un homme, mais son travail ne remédia en rien à la situation.

Yu, fils de Kouen, fut alors chargé des travaux qui ne furent terminés qu'en 2278. Une inscription que l'on suppose apocryphe célèbre cet événement ; elle est gravée sur le flanc du mont Heng chan près de Tch'ang-cha dans le Hou-nan ; des savants chinois estiment que l'inscription date du XX^e ou du XIX^e siècle, et que les caractères furent recreusés et entretenus à plusieurs reprises, ce qui explique son état de conservation.

¹ [*Chou-king. Règle de Yao, par. 12.*](#)

Essai sur la littérature chinoise

Authentique ou non, cette inscription est intéressante comme étant réputée la plus ancienne de l'Empire, et pour la forme des caractères autant que pour le sujet même qu'elle traite.

INSCRIPTION DE YU

p.40 J'ai reçu de l'Empereur ces paroles : ô mon ministre et mon conseiller ! Les provinces sont inondées jusqu'aux sommets des montagnes. Les demeures des oiseaux et des animaux et tous les corps existants sont inondés à perte de vue. Vous, avec clarté, allez renvoyer les eaux.

Depuis longtemps j'ai oublié ma famille : je vis sur le mont Yo-lou (le tertre boisé) : avec connaissance j'ai travaillé, j'ai fait des sacrifices ; mon esprit n'avait pas d'heure. J'allais, aidant à aplanir et à fixer les monts Houa (Fleuri) ¹, Yo (Le mont sacré) ², T'ai (abondance) ³, Heng (transversal) ⁴.

Je suis parti d'eux pour agir et mes travaux m'ont ramené à eux ; j'ai, au milieu de l'été, offert un sacrifice.

L'affliction a cessé ; la confusion s'est arrêtée ; les flots du sud se sont écoulés ; les vêtements de toile purent être fabriqués ; la nourriture préparée. Les dix mille états

¹ Dans le Chen-si.

² Dans le Chan-si.

³ Dans le Chan-tong.

⁴ Dans le Sseu-tch'ouen.

Essai sur la littérature chinoise

furent en paix et tout le monde court et danse éternellement.

La succession au trône se faisait par le choix ^{p.41} de l'Empereur régnant aidé de ses conseillers.

« L'Empereur dit :

— O quatre montagnes ! je suis sur mon trône depuis 70 ans. Si vous pouvez agir conformément à mes instructions, je vous donnerai le trône. —

Les princes répondirent :

— Nous n'avons pas de vertus, nous souillerions le trône impérial.

L'Empereur dit :

— Désignez-moi un dignitaire ou proposez-moi un simple particulier.

Tous dirent :

— Il y a Le Liseron (Chouen).

L'Empereur dit :

— Oui, j'en ai entendu parler, comment est-il ?

Les princes des quatre régions dirent :

— Il est fils d'un aveugle (d'esprit) ; son père est entêté ; sa mère est querelleuse ; son frère Siang est orgueilleux ; il a pu les corriger par sa piété filiale et les amener à se contenir et à ne plus commettre de fautes.

Essai sur la littérature chinoise

L'Empereur dit :

— Je veux l'essayer. Je lui donnerai mes filles en mariage et je verrai les exemples qu'il leur donnera à toutes deux.

Après avoir tout préparé, il envoya ses deux filles au tournant de la rivière Kouei pour qu'elles fussent les femmes de Chou-en le Liseron. L'Empereur leur dit :

— Soyez respectueuses.... » ¹

Sous le règne du Yu, les industries étaient assez avancées, car la liste des contributions à payer au trône comprenait des métaux, or, argent, cuivre, fer, plomb et cuivre. Mais on ^{p.42} ne se servait pas encore du fer pour les armes les sabres étaient de bronze, et les pointes de flèche étaient encore faites de silex taillé.

On connaissait la soie sauvage, et des tissus de soie faits de deux couleurs à ramages blancs et bleus ; le sel était extrait des mines et non de la mer ; on faisait des tissus de fibres végétales, surtout de dolé. Le thé n'était pas connu.

La simplicité des mœurs était encore très grande ; à la porte de son palais, Yu avait fait installer cinq instruments. Sur le cadre qui les soutenait, étaient gravées ces instructions :

« Ceux dont le but est de me conduire, moi veuf, qu'ils frappent le tambour ! Ceux qui viennent pour des rites, qu'ils fassent résonner la cloche ! Ceux qui m'appellent pour affaires, qu'ils agitent la sonnette ! Ceux qui viennent

¹ [Chou King. Règle de Yao.](#)

Essai sur la littérature chinoise

me dire leurs malheurs, qu'ils frappent le silex sonore !
Ceux qui ont des procès, qu'ils frappent sur le tambour plat ! »

Des guerres étaient entreprises, d'une part pour réduire des chefs de principautés refusant de reconnaître l'autorité de l'Empereur, d'autre part pour se défendre contre les razzias des barbares qui entouraient les colons : dans le nord-ouest, les *Jong* (le caractère figuratif représente *un homme* et *une lance* : *les lanciers* ; on sait que les Thibétains du Kou kounor, *Ngoloks* et autres, sont armés de lances de cinq à ^{p.43} six mètres de long, ainsi d'ailleurs que toutes les tribus des marches, *Sifan*, *Lolos*, etc.) aux cheveux courts, vêtus de peaux et nourris de viande. Les *Ti* (*un animal* et *le feu* : les animaux connaissant le feu) habillés de laine feutrée, nourris aussi de viande et vivant dans des cavernes. Au sud, les *Man* (*insecte* et *écheveau embrouillé* ; s'agitant comme des insectes et brouillant tout, dit la glose chinoise) se tatouant le front et mangeant leurs aliments sans les cuire ; au nord-est, les *Yi*, Archers, occupant les *Iles* (Chan-tong, Corée, Japon), divisés en plusieurs tribus, *Yi bleus*, *Yi de la Houai*, etc., etc., descendant maintenant jusqu'à l'embouchure du Yang-tseu.

La guerre était violente et cruelle : dès cette époque, on exterminait l'ennemi vaincu, seul moyen de s'assurer contre une rébellion nouvelle et d'épouvanter les mécontents. L'armée était conduite également selon les principes de la saine raison : récompenses aux troupes fidèles, la mort pour les hommes indisciplinés.

Essai sur la littérature chinoise

« L'Empereur dit :

— Holà ! hommes des six divisions ! Je fais un serment, dont je vous fais part. Il y a un seigneur de Wou dont l'arrogance insulte les cinq éléments ; dans sa stupidité, il méprise les trois gouvernements. L'usage du Ciel veut que son mandat soit supprimé. Il m'a été ordonné d'exécuter avec respect la ^{p.44} sentence du Ciel. Si vous autres de gauche, vous n'attaquez pas à gauche, vous ne respecterez pas mes ordres. Si vous autres de droite, vous n'attaquez pas à droite, vous ne respecterez pas mes ordres. Conducteurs de chars, si vos chevaux ne vont pas droit devant vous, vous aurez désobéi. Ceux qui suivront mes ordres seront récompensés devant les ancêtres ; ceux qui ne suivront pas mes ordres seront égorgés devant le génie protecteur du Pays avec leur descendance » ¹.

Les chars de guerre rappelaient les chars romains avec quelques différences : caisse carrée et fermée montée sur un essieu et contenant trois hommes, dont un conduisant, les deux autres lançant d'abord leurs flèches, puis combattant avec la lance. Un seul brancard reposant sur deux chevaux par une barre transversale : un cheval de chaque côté tirant au moyen de traits. L'Assyrie, l'Égypte et la Grèce ont toujours attelé les chevaux en les mettant entre les brancards. Les Mongols attèlent encore d'après l'ancien système chinois ; deux cavaliers

¹ [Chou-King. Harangue de K'i.](#)

Essai sur la littérature chinoise

prennent chacun sur le pommeau de leurs selles la pointe d'une barre transversale fixée en travers des brancards.

Vers le IX^e siècle, la simplicité antique des mœurs fut peu à peu remplacée par un luxe ^{p.45} grandissant. Les souverains et les chefs abusèrent souvent de leur pouvoir pour satisfaire leurs passions brutales, leurs fantaisies plus ou moins violentes. L'Empereur Kouei (1818 à 1767), épris d'une de ses femmes, faisait mille folies pour lui plaire :

« comme elle aimait à entendre le bruit de la soie qu'on déchire, il faisait déchirer et jeter des pièces de soie innombrables. Il lui fit bâtir un palais de pierres rares et d'ivoire. Il faisait disposer des amas de viandes et remplir d'eau-de-vie un bassin si grand qu'une barque pouvait y évoluer à l'aise. Au signal donné, trois mille hommes se précipitaient sur les viandes en se les disputant et lapaient le vin à la manière des chiens, sous les yeux de la jeune femme que ce spectacle divertissait ¹. »

Ce Kouei, le dernier souverain de la dynastie Hia, était d'ailleurs d'une nature exceptionnelle : il courbait des barres de fer sans effort et déchirait vivants des buffles et des tigres. Il fit creuser un palais souterrain, afin de donner des fêtes de nuit en plein jour. L'histoire lui oppose la douceur de T'ang le Bouillant, seigneur de Chang, qui devait le renverser.

¹ [Textes historiques, p. 48](#) [de l'éd. 1929].

Essai sur la littérature chinoise

« Celui-ci, étant, un jour sorti dans la campagne, vit des chasseurs disposant un filet en forme de carré et adjurant le gibier en ces ^{p.46} termes :

— Animaux de la campagne ! entrez tous dans notre filet.

Tang dit en soupirant :

— Hélas, ils vont tous périr !

Ayant fait ouvrir trois côtés du carré, il adjura le gibier en ces termes :

— Animaux de la campagne, que ceux d'entre vous qui le veulent s'échappent par le gauche ou par la droite, que ceux qui sont las de vivre entrent dans mon filet » ¹.

Ce T'ang le Bouillant ayant fondé la dynastie du Commerce (Chang), en -1766, changea les chefs de nombreux territoires : ces chefs avaient été en principe au nombre de dix mille sous l'Empereur Jaune, cinq siècles auparavant : ils n'étaient plus que trois mille environ et diminuaient de nombre, leurs territoires étant incorporés dans des territoires voisins.

¹ [Textes historiques, p. 49](#) [de l'éd. 1929].

II

@

L'État patriarcal se transformait, tendant à une sorte de féodalité où les chefs héréditaires de grands territoires devaient à l'Empereur, vivant sur son domaine, des contributions nominales et un hommage de vasselage.

Les mêmes causes qui, trente siècles plus tard, déterminèrent la féodalité en Europe, amenaient en Chine un état de choses analogue : le luxe, la surpopulation, et la différenciation des classes, le brigandage intérieur et les incursions répétées de populations pillardes. Les chefs énergiques et sachant se faire obéir, se créaient une armée, assuraient la sécurité en organisant la police et la défense de leurs territoires : les chefs plus faibles imploraient leur aide, s'alliaient à eux et finissaient par être absorbés. Au XII^e siècle avant J.-C., la Chine, comprenant tout le pays au nord du Yang-tseu, était formée de 21 grands États, fiefs ou royaumes s'administrant et guerroyant sans intervention directe de l'Empereur.

La dynastie du Commerce (Chang) changea son nom pour celui de Yin, (zèle, activité) : elle périt par la somptuosité et la faiblesse de son dernier souverain, *Sin* surnommé *Tchéou*, le Croupion. Sa force physique était aussi grande que celle de *Kouei*, le dernier empereur de la dynastie précédente. Comme lui, il aimait à terrasser les animaux féroces ; comme lui, il s'éprit d'une femme pour laquelle il fit mille folies. C'est lui qui

Essai sur la littérature chinoise

imagina de fabriquer en ivoire les bâtonnets qui servent à manger. Il fit composer pour sa favorite des airs nouveaux si lascifs que les nuées accouraient du fond du ciel quand on les jouait. Il fit bâtir pour elle à sa capitale (située près du *Tchang-lo fou* actuel du *Tche li*) un monument que l'on appela la Terrasse des Cerfs : les cloisons étaient faites de jade rose, les portes de jade blanc ; le bâtiment était large de trois lis (près d'un ^{p.48} kilo mètre) ; il était haut de mille pieds (près de 200 mètres) ; on mit sept ans à le parfaire. Le Croupion augmenta les impositions afin d'accumuler richesse sur richesse dans sa Terrasse des Cerfs : il y entassait chiens, chevaux et objets rares ; il y avait des étendues de sable, des collines et des forêts dans les jardins : on y mit des animaux sauvages, on donna de grandes fêtes, repas, musique et danse. On remplit de vin les bassins ; les viandes suspendues étaient si nombreuses que l'on aurait cru une forêt. Les hommes et les femmes s'y promenaient sans aucun vêtement. La favorite inventa des supplices nouveaux pour les mécontents : un fer rougi que les condamnés devaient saisir entre leurs mains ; une poutre de cuivre, enduite de graisse et dominant un brasier ardent dans lequel on tombait au premier faux pas. On faisait couramment tuer et boucaner ou mariner les coupables dont on vendait la chair. Le Croupion faisait éviscérer des femmes enceintes par simple curiosité. Ayant vu un matin un homme traverser à gué une eau froide, il lui fit fendre les os des jambes pour voir s'il avait la moelle plus chaude que celles des autres hommes.

Essai sur la littérature chinoise

Fa, duc de Tchéou, indigné de ces cruautés, réunit, tous les seigneurs et leur fit une harangue que le *Livre de la Prose* nous a conservée :

«... Maintenant *Tchéou*, roi de Chang, ne respecte pas le Ciel en haut : il opprime et torture le peuple en bas.

Il se plonge dans la boisson, s'abandonne à la volupté ; il ose exercer une oppression générale. Les clans entiers sont exécutés par lui avec les coupables : les fonctions deviennent héréditaires ; ses maisons, ses terrasses, ses chars, ses digues, ses étangs et ses vêtements luxueux nous ruinent et nous font du tort à tous, ô dix mille familles ! Il brûle et rôtit les loyaux et les sincères ; il ouvre et découpe les femmes enceintes, le Ciel auguste est plein de colère ; il a ordonné à mon père Le Lettré de mettre à exécution les décisions de la Céleste Majesté. Cette grande œuvre n'est pas terminée, etc..

Les Seigneurs réunirent leurs troupes et mirent à mort l'Empereur, sa famille et ses conseillers. *Fa*, duc de *Tcheou*, fut mis sur le trône impérial.

III

@

Lorsque *Fa*, duc de *Tcheou*, se fut emparé du pouvoir, en 1112 av. J.-C. il répartit les domaines entre les membres de sa famille et ceux qui l'avaient aidé dans son expédition. Le total des fiefs se monta à 300. La _{p.50} puissance croissante de

Essai sur la littérature chinoise

quelques-uns de ces seigneurs constitua des sortes de suzerainetés ou de vasselages qui groupèrent peu à peu les domaines dans les mains des hommes les plus énergiques : nous verrons plus tard que le nombre des fiefs était seulement de dix vers l'an 300 quand *Ts'in che Houang-ti*, le premier empereur des Ts'in, les réduisit et réunit les terres sous son sceptre, instituant pour la première fois l'Empire absolu en 221 avant J.-C.

Ainsi donc au XII^e siècle avant notre ère, la féodalité était à son apogée. L'Empereur et les seigneurs étaient seuls propriétaires du sol, en réalité et non par une fiction honorable comme à l'heure actuelle. Le peuple cultivait la terre et payait le dixième en nature : il pouvait être déplacé selon le bon plaisir du maître. Les transplantations de population furent ainsi faites à plusieurs reprises. En plus du dixième perçu sur les récoltes, des corvées et réquisitions sans nombre étaient imposées aux cultivateurs. Les marchands formaient une classe peu nombreuse et considérée comme inférieure aux cultivateurs. Audessous d'eux, venaient les esclaves, conquis à la guerre, ou criminels, ou achetés tout enfants à des familles pauvres.

L'organisation administrative était déjà pareille à ce qu'elle était dernièrement encore : un grand Conseil formé de trois « Justes » et ^{p.51} trois remplaçants ; six sections administratives, origine des six ministères ; des représentants du gouvernement dans chaque province veillaient à l'exécution des ordres supérieurs. Dans chaque commune, le conseil des anciens

Essai sur la littérature chinoise

répartissait les impôts et réglait la plupart des affaires intérieures.

La loi était rude aux célibataires : on les enterrait à part, comme ayant été inutiles à la société ; on mariait de force les hommes à trente ans, les femmes à vingt ans ; les veufs et veuves étaient obligés de se remarier aussitôt le deuil terminé. Le nombre des travailleurs augmentant la richesse du domaine, on employait tous les moyens pour activer la reproduction.

Les châtiments étaient extrêmes, n'étant pas basés comme les nôtres sur l'idée de vengeance, dent pour dent, œil pour œil, mais sur la nécessité de défendre la société et de maintenir le bon ordre. Toute discussion et tout procès débutaient donc par une bastonnade sévère appliquée aux deux parties afin de calmer les esprits et de les dégoûter des discussions. Les peines étaient appliquées dans trois buts : 1° pour signaler les coupables comme dangereux : exposition sur les marchés, amputation du nez, marque au visage, tonte de la chevelure ; 2° pour faire déchoir le coupable et l'empêcher^{p.52} de mal faire : internement des enfants et des adolescents, servitude à vie, amputation des deux pieds avec travail forcé dans les ports¹. 3° pour inspirer la terreur à ceux qui seraient tentés de mal faire : décapitation, ébullition dans une chaudière, déchiquetage, découpage en deux ou plusieurs morceaux, écartèlement par des chevaux ou des chars.

La castration était infligée à presque tous les criminels, afin d'empêcher la procréation d'individus héritant de mauvais

¹ [Beaucoup étaient employés aux portes du Palais.]

Essai sur la littérature chinoise

instincts. Les eunuques ainsi formés servaient dans le palais : ils furent les premiers de ces eunuques dont les intrigues compromirent si souvent les successions régulières.

La peine de mort était infligée à tous ceux qui répandaient de fausses nouvelles, qui cherchaient à introduire des doctrines neuves ou une mode nouvelle dans les habits, les ustensiles, etc. ; et à ceux qui composaient ou chantaient des chants inconvenants.

Tels sont encore les principes de la justice en Chine : tous les moyens sont bons contre les perturbateurs de l'ordre ; les criminels, par leurs actes, montrent bien qu'ils sont incapables de comprendre la pitié ; la douceur à leur égard serait une trahison envers la société en leur permettant de recommencer leurs crimes et en n'épouvantant pas ceux qui seraient tentés de p.⁵³ les imiter. Ainsi les bons éléments, qui ont renoncé à se défendre eux-mêmes pour confier ce soin à la police, ne voient pas leur confiance trompée et peuvent travailler en paix à la prospérité du pays.

Malgré la dureté, ou peut-être à cause de la dureté de ces lois, le peuple n'était pas malheureux ; il travaillait tout le jour dans les champs et, le soir venu, se réjouissait par des chants et des danses. L'amour n'était pas considéré comme un sentiment condamnable : il était naïf et un peu mélancolique de la part de la femme que sa situation inférieure obligeait à la soumission. Le *Livre des Poésies* est rempli de ces chants frais et légers :

Essai sur la littérature chinoise

LE RENDEZ-VOUS

« Le col de la robe de cet adolescent est d'une couleur bleu
sombre.

Trouble, trouble est mon cœur...

Si je ne vais pas le voir, ne cessera-t-il pas de me parler ?

La ceinture de cet adolescent est d'une couleur sombre...

Trouble, trouble est mon cœur...

Si je ne vais pas le voir, il ne viendra plus.

Il danse, il se livre à la joie sous les portes de la ville.

p.54 Et pour moi, un jour passé sans le voir est plus long
que trois automnes » ¹.

L'homme était volontiers audacieux : il agissait à la hussarde
avec les femmes : celles-ci se défendaient mollement. On voit
les couples amoureux à l'âme simple, vivre et s'aimer dans la
poésie intitulée : « [Quand dans un lieu désert...](#) »

L'homme

Quand, dans un lieu désert, on a tué un cerf,

On l'apprête avec des herbes odorantes.

Quand une femme est émue au printemps,

L'homme favorisé la caresse et la flatte.

Dans la forêt où il y a des arbustes,

Quand on a tué un cerf dans un lieu désert,

¹ [Che King, Tchong fong. chap. XVII.](#)

Essai sur la littérature chinoise

On l'attache et on le couvre d'herbes odorantes.

Il est une femme blanche et fraîche comme le jade. »

La femme

Doucement ! Non ! laisse-moi,

Ne touche pas à ma ceinture...

Ne fais pas aboyer le chien surtout ! » ¹.

Le même sentiment d'innocence anime cette ^{p.55} autre poésie
intitulée : « [Dans la campagne, il y a des plantes...](#) »

L'homme

Dans la campagne, il y a des plantes,

Couvertes de gouttes de rosée...

Il est une jeune fille charmante,

A l'œil limpide et au front pur.

Nous nous sommes rencontrés par hasard,

Elle a comblé mes désirs.

La femme

Dans la campagne, il y a des plantes,

Couvertes des gouttes d'une rosée brillante...

Il est un beau jeune homme,

A l'œil limpide et au large front.

Nous nous sommes rencontrés par hasard,

Nous avons comblé nos désirs ².

¹ [Che King, Tchao-nan, chap. XII.](#)

² [Che King, Tchong fong.](#)

Essai sur la littérature chinoise

Ces poésies alternées devaient se chanter dans la campagne, entre berger et bergère, comme cela se fait encore chez certaines populations pastorales du Sseu tch'ouan, car les femmes ne paraissaient pas aux réunions publiques. Peut-être aussi étaient-elles chantées autour du feu par des jeunes gens qui, en imitant les voix des femmes, augmentaient le succès de leur composition.

L'angoisse d'un amour plus fort prenait ^{p.56} ce pendant les âmes quelquefois, mais les âmes féminines surtout : citons une plainte touchante.

CŒUR BLESSÉ

« Sur les bords de l'étang, le roseau gémit et le nénuphar
ouvre ses fleurs.

Il est un homme séduisant.

Qu'en sera-t-il des blessures de mon cœur !

Sur les bords de l'étang, le roseau gémit et le nelumbo
ouvre ses fleurs.

Il est un homme séduisant.

Sa taille est élevée, ses cheveux sont bouclés.

Je veille au lieu de dormir, je ne puis équilibrer mon
cœur ; l'angoisse m'étouffe.

Sur les bords de l'étang, le roseau gémit, le lotus ouvre
ses fleurs.

Il est un homme séduisant.

Sa taille est élevée : il est vigoureux et élégant.

Essai sur la littérature chinoise

Je veille au lieu de dormir, je me tourne et me retourne ;
ma figure est cachée dans les coussins ¹.

Mais les femmes n'étaient pas toujours aussi tendres :
quelques-unes bernaient leurs amoureux et se moquaient d'eux.

p.57

LA JEUNE FILLE PAISIBLE

« Cette jeune fille paisible est d'une merveilleuse beauté...
Elle m'a dit de l'attendre à l'angle du rempart.
Je suis brûlé de désir : mais je ne l'aperçois pas.
Je me gratte la tête dans ma perplexité.

Cette jeune fille paisible est belle et désirable.
Elle m'a pourtant donné un sachet couleur de cinabre.
Et ce sachet, couleur de cinabre, est vraiment d'un rouge
éclatant.
Mais je préférerais contempler la beauté plus éclatante
encore de cette jeune fille.

Elle m'a cueilli elle-même et apporté cette fleur.
Je crois que cette fleur est belle et rare,
Mais elle ne peut remplacer pour moi la beauté de cette
jeune fille.
J'aime ces cadeaux, car ils me viennent d'une femme
jeune et jolie ².

Désireux de vivre en paix et de n'être pas _{p.58} pressuré par

¹ [Che King, Tchen Tong, chap. X.](#)

² [Che King. Pi fong, chap. XVII](#)

Essai sur la littérature chinoise

ses supérieurs, le peuple respectait et aimait les princes qui lui assuraient le repos : son respect inné pour l'autorité donnait à ce sentiment une nuance de dévouement filial spéciale à ce temps : une des pièces les plus anciennes du Livre des Poésies en donne une idée assez exacte.

LA TOUR DE LA CLARTÉ

« Il ¹ dessina et fit bâtir la Tour de la Clarté.

L'ayant dessinée, il avertit ses gardes. Tout le peuple y travailla.

Un jour n'était pas accompli, elle était déjà terminée.

Quand, les plans achevés, on commença les travaux, il ne fut pas ordonné de se hâter.

Mais le peuple entier accourut comme des enfants (à l'appel de leur père).

Quand le Prince était dans le jardin de la Clarté,

Les cerfs et les biches n'étaient pas effrayés, les biches et les cerfs gras et brillants.

Des oiseaux blancs volaient, resplendissants ;

Quand le Prince était au bord du lac de la Clarté,

Les poissons sautaient de joie. p.59

Aux montants d'un portique de cèdre étaient suspendus des grands tambours et des lourdes cloches.

Il se plaisait à les frapper, et goûtait l'harmonie de leurs accords.

Il se plaisait à les faire résonner, et goûtait l'harmonie de

¹ Wen Wang, duc de Tchéou, père du fondateur de la dynastie Tchéou.

Essai sur la littérature chinoise

leurs accords.

Les concerts des musiciens aveugles ¹ le reposaient des affaires publiques ².

Il ne faudrait pas cependant se fier entièrement aux indications des Livres de la Prose et des Poésies : K'ong-tseu les a revus, expurgés et sans nul doute corrigés : son choix, en tous cas, a été dirigé par un respect de l'antiquité qui a dû le porter, tout naturellement, à supprimer tous les textes qui pouvaient jeter une ombre sur ce passé qu'il aimait tant : âge heureux en effet, où le gibier, surabondant, venait de lui-même se prendre dans les filets, où la population encore clairsemée n'avait qu'à jeter à la volée ses semences dans une terre fertile que personne ne lui disputait ; où les villes n'étaient que des refuges pour les temps troublés ; où le luxe, étant inconnu, ne p.60 provoquait aucun désir dans l'âme simple et naïve des hommes de ce temps ; où le pouvoir, allant aux plus vertueux, était encore une charge et n'excitait qu'une ambition, celle de bien faire. Age heureux, certes, mais disparu à jamais de la terre.

Avant d'en finir avec cette période, signalons l'existence d'un ouvrage de géographie, le *Chan-hai King*, le livre des mers et des montagnes. « Le *Chan-hai King* a été fait sous le règne de Yu (2205-2198). : il a été publié sous la dynastie Tcheou (1122-256) ; son étude a été faite sous la dynastie Han (202

¹ Orchestres d'aveugles entretenus clans le palais : le Livre de la Prose les mentionne en 2155 avant J.-C.

² *Che King*.

Essai sur la littérature chinoise

avant J.-C. à 220 après J.-C.) et il a été éclairci sous les Tsin (265-419 après J.-C.) » ¹. En réalité, l'incertitude de son origine rend son étude vaine pour ce qui concerne la première antiquité.

OUVRAGES PRINCIPAUX

AUTEURS INCONNUS.

[*Chou King. -- Livre de la Prose.*](#) — Recueil de documents remontant au XXIII^e siècle avant J.-C. revu et rédigé par K'ong tseu au VI^e siècle.

[*Che King. — Livre des Poésies.*](#) — Chants et poésies, depuis le XII^e siècle avant J.-C., recueillis par K'ong tseu.

[*Tcheou-li. — Rituel de la dynastie Tcheou.*](#) — Rédigé entre le XII^e siècle avant J.-C. et le début de notre ère.

[*Yi-li. — Justice et Rites.*](#) — Même époque.

[*Li-ki. — Mémorial des Rites.*](#) — Même époque.

Ta-Tsai-li. — Rituel des Grands Supérieurs. — Même époque.

YU (2205-2198)

[*Chan-hai King. — Livre des mers et des montagnes.*](#) — Attribué à Yu, publié sous la dynastie Tcheou (1122-256).

¹ Préface du *Chan hai King*.

CHAPITRE IV

LA PHILOSOPHIE

Du VI^e au IV^e siècle avant J.-C.

1° [Le bouleversement politique](#). La Philosophie chinoise : son caractère moral et utilitaire : les marchands de politique. — 2° [K'ong-tseu](#) : l'homme ; son œuvre transmise par Tseng-tseu, Tseu-seu et [Mong-tseu](#) ; son action. — 3° [Lao-tseu](#) : l'homme ; le Livre de la Vertu et de la Voie ; le taoïsme. — 4° [Mo-tseu](#). — 5° [Kouan-tseu](#). — 6° Souen-wou et l'art de la guerre. — 7° [Yang-tchou](#).

I

@

p.62 Le développement simultané de la philosophie dans le monde entier, aux VI^e et V^e siècles avant notre ère, est un phénomène qu'il faut signaler et retenir, soit que l'on y voie une coïncidence étrange, soit au contraire que ce fait s'explique par les relations des peuples entre eux.

Les premières mentions faites de la Chine par les auteurs grecs ou latins ne remontent pas au-delà du II^e siècle avant notre ère : c'est également vers cette époque que les explorations p.63 du célèbre Tchang K'ien firent connaître à la Chine l'existence des peuples occidentaux.

Avant cette date, il y avait cependant des relations suivies de peuples en peuples : les soies de Chine, notamment, passaient en Turkestan et, de là, aux Indes d'un côté et d'un autre côté,

Essai sur la littérature chinoise

par la Perse, jusqu'à la Méditerranée. Kachgar et l'ouest du Turkestan chinois étaient une satrapie perse quand Alexandre conquiert l'Asie au IV^e siècle avant notre ère. Le roi hindou Asoka envoya des missionnaires prêcher le bouddhisme dans toutes les parties du monde au III^e siècle avant notre ère : enfin, dès avant cette époque, des navires phéniciens sillonnaient la mer Rouge et reliaient l'Égypte au golfe Persique.

Le nom de Pythagore même tendrait à prouver une inspiration venue de l'Inde, inspiration que ses doctrines morales font déjà supposer : il suffit en effet de remplacer, selon les lois habituelles de remplacement des voyelles, l'y et o de son nom : Pythagore, Puthagour pour trouver un nom hindou : Boudda-Gouron, le prédicateur de Bouddha.

Néanmoins, de tous les philosophes chinois de cette époque, Laotseu est le seul dont les idées rappellent les théories grecques. Lui seul étudie la métaphysique et la psychologie.

La philosophie chinoise toute entière se distingue surtout, en effet, par une étude ^{p.64} approfondie de la morale et de la vie en société, alors que les Grecs se préoccupèrent surtout du principe premier, et de la nature des choses : une intuition géniale leur fit trouver des théories que la science moderne confirme en partie. Les Chinois, plus déductifs, indifférents d'ailleurs au passé sur lequel ils n'ont pas d'action, se sont attachés au présent et à l'avenir immédiat sur lesquels ils pouvaient avoir quelque influence. C'est encore là un trait caractéristique des modernes qui, ayant observé et admis un fait nouveau, ne s'attardent pas

Essai sur la littérature chinoise

à en étudier les causes premières, mais songent aussitôt au parti que l'on peut en tirer.

Dans la philosophie, plus que dans toute autre manifestation de l'intelligence, les défauts de l'esprit chinois se révèlent : il n'existe aucun système logique et équilibré ; des observations fines et justes sont jetées en désordre au milieu de notions vagues ; écrites à la suite les unes des autres, elles présentent des contradictions fréquentes. Les divisions claires et intelligentes donnent l'impression d'un travail ordonné et bien conçu, mais, si l'on examine de près, il n'y a aucun plan d'ensemble et le désordre est à peine masqué par une façade harmonieuse. Les quelques éclairs de génie, de talent plutôt, simplement, sont noyés au milieu de vieilles maximes banales constamment remâchées.

p.65 On peut en trouver l'explication dans le fait que la philosophie chinoise n'est pas née, comme en Grèce, de l'effort naturel d'âmes enthousiasmées par le beau et le grand, d'âmes rêveuses et ardentes comme l'ont toujours été celles des races aryennes.

L'esprit pratique et indifférent des Chinois s'est tourné vers la morale au moment où il était possible d'en tirer parti. Nous avons montré comment les chefs féodaux s'étaient peu à peu groupés en États toujours en guerre les uns contre les autres : chaque seigneur cherchait à gagner la suprématie, les uns en favorisant le parti militaire, d'autres en attirant les peuples sur leurs territoires par un renom de justice, de sagesse et de bonté. Ils consultaient constamment les lettrés pour connaître les

Essai sur la littérature chinoise

dualités qui avaient fait prospérer tel ou tel royaume et les défauts qui avaient amené la chute de telle ou telle dynastie. Les conseillers dont les avis semblaient amener un agrandissement de l'État étaient comblés d'honneurs et de biens. Il se forma ainsi toute une classe de conseillers, marchands de politique, diplomates remarquables parfois, vertueux toujours d'apparence, même quand ils conseillèrent les pires trahisons. Il y a loin de ces marchands de politique à des Socrate ou des Platon.

*

p.66 Les souverains de la dynastie du Cycle (*Tchéou*) s'étaient amollis dans le luxe et les plaisirs de la Cour ; leur armée, ne combattant plus que rarement, perdait les qualités qui l'auraient rendue victorieuse.

Un État grandissait constamment, le Ts'in, situé sur les confins occidentaux de l'empire aux sources de la Wei, et chargé de protéger le pays contre les incursions des Lanciers (*Jong*) et des barbares *Ti* ainsi que des cavaliers *Hien-yun* ou *Hiong-nou* (Huns) de la steppe mongole.

Les autres États se groupaient, signant solennellement des actes de ligue dont quelques-uns nous sont parvenus ; mais ils se liguèrent les uns contre les autres et luttèrent isolément contre les barbares du nord et du sud ; la défaite en pareil cas était suivie par une extermination complète : en — 660, le territoire de Wei (région de K'ai-fong fou actuel, la Ville des Sceaux-Ouverts), fut attaqué par des hordes de *Ti* ; de toute la population, estimée à plus de cent mille âmes, il ne resta que 730 personnes.

Essai sur la littérature chinoise

Malgré tout, la domination chinoise s'étendait toujours : au VII^e siècle, un seigneur de *Tch'ou*, qui occupait la vallée de la Han, passa le Yang-tseu Kiang et imposa sa domination aux barbares *Man* qui occupaient la rive sud (au nord ^{p.67} du Hou-nan actuel). Au XIII^e siècle, un frère du fondateur de la dynastie Tcheou, avait entraîné quelques aventuriers dans la région de Sou tchéou près de Changhaï et, adoptant les costumes et les mœurs des barbares de ce pays, avait fondé la principauté de Wou. En — 473, cette principauté fut détruite : les habitants s'enfuirent par leurs grandes jonques et les Japonais se disent descendants de ceux d'entre eux qui franchirent la mer.

Au V^e siècle, un nouvel État fit parler de lui, le *Yue*, occupant à peu près le Tcho-Kiang actuel ; le chef se disait descendant d'un fils de *Chao K'ang* de la dynastie *Hia* envoyé au XX^e siècle à *Houei-Ki* (près de Yao tchéou actuel du Tcho-kiang) pour faire des sacrifices au tombeau de *Yu la-Chrysalide*.

Les guerres continuelles, peut-être déjà les fusions avec les barbares *Ti*, *Jong* et *Yi*, avaient développé un esprit de cruauté encore rare chez les chinois. Ainsi, l'État de Ts'in payait une prime pour chaque tête d'ennemi ; ses annales gardaient mémoire des sommes payées ; on note, à la bataille de Chemen, en — 364, soixante mille têtes ; en — 273, victoire sur les États réunis de *Tchao* et de *Wei*, on coupe cent cinquante mille têtes. En — 260, l'armée de *Tchao* se retranche dans le camp fortifié de Tch'ang-p'ing ; l'armée de *Ts'in* donne l'assaut ; les gens de *Tchao* se ^{p.68} rendent à condition d'avoir la vie sauve ; ils

Essai sur la littérature chinoise

étaient au nombre de quatre cent mille. Selon la coutume immuable en Chine, on leur promit la vie et, quand ils eurent ouvert leurs portes, on les massacra tous, à l'exception de deux cents jeunes gens chargés d'aller répandre la nouvelle dans le pays. Ces manques de foi sont tellement de règle que l'on se demande comment il se peut que des assiégés se rendent encore, certains qu'ils sont d'être tués par les vainqueurs.

Durant ces temps troublés, les vertus guerrières étaient fort estimées : il y eut des combats de gladiateurs.

« Le roi lettré de Tchao (Tchao Wen-wang) aimait les épées ; des gens d'épée gardaient ses portes et vivaient comme ses hôtes au nombre de plus de trois mille. Tour à tour, ils se battaient ; les blessés et les morts chaque année, étaient au nombre de cent et plus ¹.

Les duels étaient nombreux ; les Ts'in les punirent de mort.

Le peuple, au milieu de ces combats continuels, ne rêvait que de paix et de tranquillité ; les âmes honnêtes, apitoyées de tant de souffrances, se demandèrent comment obtenir la cessation des guerres ; toute la philosophie de ce temps recherche le gouvernement idéal. Jamais d'ailleurs, la Chine ne revit une pareille pléiade de _{p.69} penseurs plus originaux et plus variés. Nous étudierons seulement les plus célèbres d'entre eux.

La religion ne fut jamais liée directement à la philosophie ; des magiciens adroits s'autorisèrent plus tard de Lao-tseu pour propager des doctrines qui forment actuellement le taoïsme

¹ [Tchouang tseu, chap. XXX](#). Chouo Hin.

Essai sur la littérature chinoise

(*Tao-kiao*) ; des sacrifices actuellement sont offerts à K'ong-tseu dans les temples de la littérature (*wen miao*) édifiés dans les villes et les villages. Mais alors comme maintenant, et malgré quelques changements dans les rites, il n'exista que deux religions : le culte officiel accompli par l'Empereur, qui sacrifie au Ciel sur un tertre rond comme le firent les prêtres des Védas ; à la Terre sur un tertre carré, à la lune et aux étoiles, aux montagnes sacrées ; et le culte populaire, ensemble de superstitions où la crainte des esprits et des influences mystérieuses joue le plus grand rôle. Le bouddhisme n'empêche pas d'avoir recours aux exorcistes ; les mahométans eux-mêmes et les catholiques s'adressent aux géomanciens, professeurs du *Fong-chouei* et autres.

II

K'ONG-TSEU (Confucius)

@

p.70 Le nom de Confucius sous lequel l'illustre moraliste nous est connu, provient d'une latinisation de son nom *K'ong fou-tseu*, le maître K'ong, ou *K'ong-tseu*, le philosophe K'ong ; les premiers missionnaires le nommèrent ainsi, de même qu'ils affublèrent Lao-tseu de l'appellation de Laotius ; Mi-tseu, de celle de Mitius. Nous lui restituerons le titre sous lequel il est connu en Chine, celui de K'ong-Tseu.

Son nom de famille ou de clan, *K'ong*, veut dire trou, cavité : on sait que les clans étaient désignés par une particularité de la

Essai sur la littérature chinoise

nature ; son arrière-grand-père, Fang-chou, originaire du pays de Song sur la Houai, fut le premier qui s'appela K'ong. *Chou-leang-Ko*, petit-fils de Fang-chou, se remaria assez tard ; sa femme craignant de n'avoir pas d'enfant, fit secrètement des prières à la montagne Ni-k'iou, la Colline-proche..

Quand K'ong-tseu naquit, on lui donna en souvenir les prénoms de *K'iou* la-Colline ou de *Tchong-ni*, le frère cadet de la Colline Ni-k'iou. On dit aussi que son nom de K'iou la-Colline, ^{p.71} lui fut donné parce qu'il avait une bosse sur le vertex.

Il vint au monde en 551 avant J.-C. dans le district de Tch'ang-p'ing (la paix constante) près de la ville de Tchéou, à K'ïue-li, petit village du Chan-tong sud-ouest.

En 533, il se maria ; il eut en 532 un fils nommé Li, la carpe, puis Pai-yu, le poisson, parce que le marquis du lieu lui avait envoyé une carpe en cadeau de félicitations. Il avait alors un petit emploi dans l'administration des céréales ; il ouvrit bientôt une école. L'attention publique fut attirée sur lui : on le nomma préfet de Tchong-tou ; le chef féodal du pays de Hou, dans lequel il se trouvait (sud-ouest du Chan-tong actuel), le duc Ting, le nomma, en —500, ministre de la Justice, en — 497, conseiller du Gouvernement.

K'ong-tseu se retira de son poste en — 495, errant d'État en État, offrant ses services comme conseiller et vivant, partout où il se trouvait, de l'enseignement qu'il donnait.

Il mourut en — 479, âgé de 72 ans : son tombeau est à la sous-préfecture du Tertre-des-Chansons (K'iu-feou hien) dans le

Essai sur la littérature chinoise

Chan-tong. Son fils Pai-yu était mort avant lui, laissant un fils nommé K'ong Ki (K'ong Tseu-tseu).

K'ong-Tseu n'a jamais écrit d'œuvres philosophiques : le seul ouvrage qui soit dû à son ^{p.72} pinceau, ou plutôt à son stylet, car les pinceaux n'étaient pas encore inventés, est le « *Printemps et l'automne* » (Tch'ouen-tsieou), annales du pays de Lou de — 722 à — 484.

On lui doit, il est vrai, la réunion des deux grandes anthologies de l'antiquité : *le Livre de la Prose* ([Chou King](#)) et *le Livre des Vers* ([Che King](#)) ; pour ce dernier, il ne garda que trois cent onze poésies sur plus de trois mille qui existaient de son temps. Il ajouta enfin un commentaire au *Livre des Transformations* (le [Yi King](#)).

Tout l'enseignement philosophique et moral de K'ong-tseu est contenu dans les *Quatre Écrits* (Sseu-chou) : 1° [La Grande Étude](#) (Ta hio) rédigée au V^e siècle par *Tseng Tseu* (Tseng Tseu-yu) 505-437, disciple du Maître ; 2° [La Doctrine du Juste Milieu](#) (Tchong Yong), rédigée par *K'ong Ki* (Tseu-tseu), né en — 500, petit-fils de K'ong-tseu et disciple de Tseng-tseu ; 3° [Les Entretiens](#) (Louen-yu) rédigés après la mort de K'ong-tseu par un de ses disciples, *Jo Yeou-tseu* (Tseu-lou) ; 4° [Le Livre de Meng-tseu](#) (Meng-tseu), écrit dans le IV^e siècle avant notre ère.

Il en a été pour K'ong-tseu, comme pour le Bouddha et pour Jésus-Christ, qui ont été dédaignés ou même ignorés pendant leur vie, et dont l'enseignement ne vient pas d'eux-mêmes, mais des disciples de grand talent qui l'ont formulé. K'ong-tseu serait devenu comme ^{p.73} Bouddha et Jésus-Christ, un dieu, si les

Essai sur la littérature chinoise

Chinois, contrairement aux aryens, n'étaient pas sceptiques et pleins de bon sens, quoique superstitieux en même temps.

Le premier temple élevé à la mémoire de K'ong-tseu date du II^e siècle, plus de trois cents ans après sa mort.

Nous avons réuni sous le nom du philosophe les œuvres qui contiennent les idées qui lui sont attribuées, bien qu'en toute justice, ces œuvres eussent dû être placées sous le nom de leurs véritables auteurs.

La silhouette que les générations successives ont formée peu à peu de K'ong-tseu est intéressante à connaître, non pour savoir ce qu'il fut en réalité, mais pour se rendre compte de l'idéal moral de la race ; ce n'est pas un être sublime, emporté par des rêves immatériels de dévouement ou de tendresse, mais tout au contraire la perfection dans l'ordinaire, ce que doit être un homme moyen pour que la société vive en paix et en confiance heureuse, c'est-à-dire soucieux de ses devoirs sociaux et jugeant toute action d'après l'effet qu'elle pourrait avoir sur le prochain : respectueux des autorités, soumis aux parents et aux frères aînés, travaillant avec patience et ténacité, veillant sur soi-même et s'entraînant sans cesse à l'insensibilité extérieure afin de ne pas troubler l'ordre par des ^{p.74} manifestations de joies ou de douleurs personnelles ; les perceptions affinées cependant par une tension continue de l'esprit. On raconte à ce propos deux anecdotes typiques :

« K'ong-tseu allant rendre visite à un musicien célèbre, celui-ci lui joua un air ancien. Le philosophe écoute en silence, puis quand le morceau fut fini, il dit :

Essai sur la littérature chinoise

— Je n'ai pas encore entièrement compris, voulez-vous recommencer ?

et ainsi trois fois de suite. Quand la troisième reprise fut terminée, il dit :

— J'ai compris. Je vois un prince étendu sur de riches coussins ; son visage est enflammé par le vin ; la luxure luit dans ses yeux. Devant lui, des femmes aux vêtements immodestes dansent en laissant flotter autour d'elles des voiles légers. Un sage ministre, debout derrière son roi, se lamente en songeant aux affaires négligées et au peuple opprimé.

Le musicien se leva et se prosternant devant le philosophe, il dit :

— Vous avez pénétré le sens caché des sons ; cet air a été composé pendant une fête dans le palais de l'empereur Sin, dont les excès provoqueront la chute de la dynastie Yin.

On raconte aussi comment K'ong-tseu ayant écouté un morceau de musique de grande beauté, fut ému au point qu'il perdit pendant trois mois le goût des viandes.

La légende de K'ong-tseu fut aussi longue à se former que celle du Christ ou de Bouddha ; des ^{p.75} disciples enthousiastes et pleins de talent fixèrent à la fois ses idées et les leurs en créant des œuvres qui restent immortelles, ainsi que firent les apôtres du Christ et les disciples de Bouddha. Notons cette constance

Essai sur la littérature chinoise

des procédés de déification en dépit des différences de pays, de race et de climat.

Ce ne fut qu'au II^e siècle avant notre ère que le Sage commença peu à peu à s'élever au-dessus de l'humanité dans l'esprit de ses compatriotes. En — 195, l'Empereur Kao-ti (l'Empereur Élevé) sacrifia un bœuf sur son tombeau. En — 72 avant J.-C. l'Empereur Clairvoyant (Ming-ti) visita la maison de K'ong-tseu, et, assis dans la grande salle, se fit lire les passages principaux des Quatre Livres. En 85, visite de l'Empereur Tchang. En 492, l'Empereur des Wei donna au Sage le titre posthume de Père Ni Saint Lettré (Wen Cheng Ni fou). En 666, l'Ancêtre élevé (Kao-tsong des T'ang) sacrifia un bélier et un porc à K'ong-tseu en lui décernant le titre posthume de Maître Suprême (T'ai-cheu). En 739, il fut promu Roi de la diffusion de la Littérature (Wen Siuan Wang) ; son image siège désormais, face au sud, entourée des portraits de ses disciples, tous anoblis. En 1008, il reçut le titre de Roi Propagateur des lettres, sage et profond (Hiuan cheng wen Siuan wang). En 1012, le premier mot fut changé et le titre devint Roi propagateur des ^{p.76} lettres, sage par excellence (Tche cheng wen siuan wang). En 1307, on ajouta le qualificatif de Perfection suprême (ta tch'eng) aux autres noms du sage.

La renommée de K'ong-tseu grandit ainsi constamment avec le temps et les nécessités de la politique ; les lettrés se servant de son autorité et de sa doctrine, censurèrent sans pitié les actes des gouvernements successifs, discutant à perte de vue tout acte et toute œuvre, repoussant surtout toute nouveauté comme

Essai sur la littérature chinoise

étant une atteinte funeste aux traditions de l'antiquité vertueuse. Or, il est certain que l'antiquité chinoise est fort différente de l'idée que s'en font les lettrés : les seuls ouvrages sur lesquels il est possible d'étudier ce temps lointain ont passé par les mains de K'ong-tseu : le Livre de la Prose (Chou King) a été rédigé par le philosophe sur d'anciens documents disparus ; le Livre des Poésies (Che King) contient seulement trois cent onze poèmes sur plus de trois mille soumis au choix du Maître. Ce choix fut dicté à coup sûr par les préférences particulières de K'ong-tseu et par son désir de transmettre à la postérité les meilleurs exemples, et non une image fidèle de la vie. Son « Printemps et Automne » est rempli d'euphémismes vertueux quand il s'agit de signaler un fait scandaleux : bien des événements impossibles à travestir sont omis. Comment ^{p.77} son souci de vertu n'aurait-il pas été plus grand encore dans la réunion de ces deux anthologies de l'antiquité ?

La doctrine que nous appelons Confucianisme, et que les Chinois nomment Enseignement des Lettrés (Jou Kiao), est contenue toute entière dans quatre ouvrages réunis sous le nom des « Quatre Livres » : la Grande Étude, la Pratique du Juste Milieu, les Entretiens, l'œuvre de Meng-tseu.

@

1° *La Grande Étude* (Ta hio) est due au stylet de Tseng ts'an (Tseng le Conseiller, ou Tseng Tseu-yu, Tseng le Char de Sagesse, ou Tseng-tseu, Tseng le philosophe) ; né en — 500 à Wou Tch'ang dans l'État de Hou ; auteur également du Livre de la Piété filiale (Hiao King) dans lequel son nom figure ; mort en

Essai sur la littérature chinoise

— 437 ; un des disciples du Maître ; c'est un programme de perfectionnement de soi-même basé sur l'observation, la raison et le travail ; tout esprit cultivé le connaît par cœur en Chine. Je le traduis en entier :

« La voie (la doctrine) de la Grande Étude consiste à faire briller les vertus brillantes ; à réformer le peuple, à se maintenir dans l'extrême bonté.

Quand on sait se contenir, on arrive à l'équilibre ; une fois équilibré avec détermination, on acquiert la vision claire ; la vision claire mène au ^{p.78} calme ; le calme permet d'examiner et de juger les choses ; les choses examinées, on peut atteindre son but.

Toute chose a racines et branchages : les affaires ont commencement et fin ; savoir ce qu'il y a avant et après, c'est approcher de la voie.

Ceux des anciens qui désiraient faire briller les vertus brillantes sur le monde s'appliquaient à bien gouverner leur pays ; ceux qui désiraient bien gouverner leur pays mettaient d'abord le bon ordre dans leur famille ; ceux qui désiraient mettre le bon ordre dans leur famille perfectionnaient d'abord leur propre personne ; ceux qui désiraient perfectionner leur propre personne rectifiaient d'abord leur esprit ; ceux qui désiraient rectifier leur esprit contrôlaient et redressaient leurs pensées ; ceux qui désiraient contrôler et redresser leurs pensées développaient d'abord leurs

Essai sur la littérature chinoise

connaissances. On développe ses connaissances en examinant à fond et en classifiant les choses.

Les choses une fois examinées et classifiées, on sait où se trouve le mieux ; le mieux une fois connu, les pensées sont perfectionnées ; les pensées une fois perfectionnées, l'esprit est rectifié.

Quand l'esprit est droit, le corps est amélioré ; quand le corps est amélioré, l'ordre règne dans la famille ; quand l'ordre règne dans les p.79 familles, le pays est bien gouverné ; quand le pays est bien gouverné, le monde est en paix.

Depuis le Fils du Ciel jusqu'à l'homme du peuple, pour tous, le premier devoir est de considérer comme base le perfectionnement de sa propre personne. Une racine troublée et des rameaux bien portants, cela ne peut exister. Traiter avec mépris les choses qui sont pour soi-même les plus importantes, tout en s'occupant activement de choses dans lesquelles on n'a pas un intérêt direct, cela ne peut exister.

@

2° *La Pratique du Juste Milieu* a été rédigée par K'ong Ki (K'ong Tseu-sseu, K'ong Pensée-du-Sage, né en — 500) d'après ce qui lui a été transmis par les disciples de son grand-père et surtout par Tseng ts'an (Tseng le Conseiller, auteur de la Grande Étude). Elle diffère un peu comme enseignement de l'idéal proposé par les Entretiens ; on y distingue un fatalisme plus grand et la croyance en un destin vers lequel tout effort ne fait

Essai sur la littérature chinoise

que vous précipiter plus rapidement. L'enseignement est plus dogmatique ; le respect grandissant inspiré par K'ong-tseu donne aux paroles qui lui sont attribuées la valeur presque d'une révélation ; on sent qu'une nation moins équilibrée que les Chinois aurait fait à ce moment une religion de ce qui est resté à la hauteur ^{p.80} d'une morale de raison. Je traduis intégralement l'exorde qui donne le résumé et la substance de tout l'ouvrage.

La Pratique du Juste Milieu

« Ce qui vient du Ciel, ce sont les qualités naturelles. Régler les qualités naturelles, c'est ce qu'on appelle la Doctrine (la voie). Former une doctrine, c'est ce qu'on appelle enseigner.

D'une doctrine, il ne saurait être permis de écarter, même un instant ; s'il était permis de s'écarter, ce ne serait plus une doctrine.

Ainsi donc, le Sage veille sans cesse ; il réfléchit à ce qu'il ne voit pas, il se méfie de ce qu'il n'entend pas ; alors, pour lui, rien ne devient plus apparent que les sentiments cachés ; rien ne devient plus visible que ce qui est à peine perceptible. Voilà pourquoi le Sage veille sur soi-même.

Ne pas manifester de joie, de colère, de tristesse ou de plaisir, c'est ce qu'on appelle le Juste Milieu, l'Équilibre ; quand ces sentiments se manifestent, mais avec

Essai sur la littérature chinoise

modération et équilibre, c'est ce qu'on appelle l'harmonie.

Le Juste Milieu, c'est la grande racine du monde ; l'harmonie, c'est la règle générale de l'univers. Parvenus à l'équilibre et à l'harmonie, le ciel et la terre s'établirent ; les astres et les choses se développèrent ¹.

p.81 On retrouve dans le Juste Milieu les mêmes enseignements que dans les Entretiens : la réciprocité :

« Le sage ne fait pas à autrui ce qu'il n'aime pas que les autres lui fassent ².

La répartition en classes d'après l'intelligence, mais tempérée par une croyance plus grande dans l'efficacité et dans l'action d'un effort continu :

« Ceux qui sont parfaits ont reçu leur doctrine du Ciel ; ceux qui se sont perfectionnés ont reçu leur doctrine de l'homme.

Celui qui est vraiment parfait garde le Juste Milieu sans effort ; il obtient sans calcul et suit la voie centrale aisément. C'est le Saint ³.

Celui qui s'est perfectionné aime le bien et s'y attache ; il l'étudie à fond, se le fait expliquer, l'examine, le distingue avec intelligence et l'applique avec sérieux. Il

¹ *Tchong yong*, exorde [cf. [trad. Couvreur](#)].

² Par. 13 [cf. [trad. Couvreur](#)]

³ *Cheng jen* ; Le Sage par Excellence.

Essai sur la littérature chinoise

y a des choses qu'il n'étudie pas, mais ce qu'il étudie, il ne l'abandonne pas. Il y a des choses sur lesquelles il ne questionne pas, mais quand il questionne, il ne s'arrête pas avant d'avoir compris. Il y a des choses sur lesquelles il ne réfléchit pas, mais quand il réfléchit, il ne s'arrête pas avant d'avoir trouvé ce qu'il cherche. Il y a des choses qu'il ne perçoit pas, mais quand il cherche à ^{p.82} percevoir, il ne s'arrête pas avant d'avoir tout éclairci. Il y a des choses qu'il ne fait pas, mais quand il entreprend d'agir, il ne s'arrête pas avant d'avoir tout terminé. Ce que certaines personnes font en une fois, il le fera en cent, ce que d'autres font du dixième essai, il le fera au millième. Mais à coup sûr, celui qui tiendra cette ligne de conduite, même sot, deviendra intelligent ; même faible, deviendra fort ¹.

La morale que Tseu-sseu, dans le Juste Milieu, attribue à K'ong-tseu, est plus humaine et surtout plus politique que celle des Entretiens. La croyance dans un destin supérieur, Ciel ou toute autre dénomination, porte les hommes à se contenter de leur sort puisqu'ils ne peuvent le changer ; la pensée qu'ils peuvent être des Sages, quelle que soit leur situation, les porte à accomplir avec exactitude les devoirs de leur état. Ils ne voient pas le bonheur et la perfection en dehors de la vie, comme les ermites et les moines de toutes les religions, mais dans la vie elle-même ; morale élevée, pratique et faite pour assurer la meilleure entente de l'existence en société ; je traduis en entier

¹ Tchong-yong, par. 20. [cf. [trad. Couvreur](#)]

Essai sur la littérature chinoise

le passage le plus complet à ce sujet :

« Le Sage agit, d'après sa situation ; il ne désire rien en dehors.

S'il est riche, il agit en riche ; s'il est pauvre ^{p.83} et méprisé, il agit en pauvre et en homme méprisé. S'il est un barbare, il agit en barbare. S'il est dans le malheur, il agit comme il convient quand on est dans le malheur. Le Sage ne va nulle part sans savoir ce qui lui suffit.

Dans une situation élevée, il ne méprise pas ses inférieurs. Dans une situation inférieure, il ne flatte pas ses supérieurs.

Il se rectifie lui-même et ne demande rien aux autres, aussi ne se plaint-il jamais. Il ne se plaint pas en haut du Ciel, et n'accuse pas en bas les hommes.

C'est pourquoi le Sage s'en tient aux choses faciles et, attend son destin, alors que l'homme vulgaire court des dangers pour chercher la chance.

K'ong-tseu dit : l'archer est un modèle pour le sage ; quand il a manqué le milieu de la cible, il en cherche la cause en lui-même ¹.

Voici un autre passage qui montre plus clairement cette tendance au fatalisme et à l'indifférence profondément enfoncée dans l'esprit chinois :

¹ Tchong-yong. par. 14.[cf. [trad. Couvreur](#)]

Essai sur la littérature chinoise

« Le Ciel, qui produit les êtres, leur donne l'accroissement selon leur nature ; l'arbre qui est debout, il le soigne ; l'arbre qui est incliné, il le renverse.

Tous les rapports des hommes entre eux sont ^{p.84} catalogués et ramenés à cinq types ; les vertus nécessaires sont au nombre de trois ; les règles pour gouverner le monde sont au nombre de neuf ¹.

« Sous le Ciel, les lois universelles sont au nombre de cinq ; les vertus nécessaires pour les observer sont au nombre de trois.

Les cinq lois qui régissent les relations des hommes entre eux sont : princes et sujets ; parents et enfants, maris et femmes ; frères aînés et cadets ; amis.

Les vertus nécessaires universellement sont la connaissance, le respect d'autrui et le courage.

Ceux qui gouvernent le monde doivent avoir neuf règles : se perfectionner eux-mêmes ; respecter les sages ; aimer les parents ; honorer les grands fonctionnaires ; traiter avec égard les fonctionnaires inférieurs ; considérer leurs sujets comme leurs enfants ; attirer les artisans ; traiter avec bonté les gens venus de loin ; chérir les princes et les nobles.

@

3° *Les Entretiens* (Louen yu) ont été rédigés par Jo Yeou-Tseu

¹ Tchong-yong, par. 20. [cf. [trad. Couvreur](#)].

Essai sur la littérature chinoise

(Tseu-lou) au V^e Siècle av. J.-C. ; c'est peut-être dans ces pages simples et claires que l'on trouve l'expression de la morale la plus pure et la plus humaine, c'est-à-dire celle qui donne les meilleurs conseils pour être heureux ^{p.85} individuellement et socialement. La connaissance est d'abord définie avec netteté.

« Ce que l'on sait, savoir qu'on le sait ; ce qu'on ignore, savoir qu'on l'ignore ; tel est le vrai savoir ¹.

L'on y conseille la modestie, et l'indifférence à l'égard de la gloire et des honneurs :

« Le Maître dit : Il ne faut pas s'affliger de n'être pas connu des hommes, mais s'affliger de ne pas connaître les hommes ².

« Le Maître dit : Étudier la doctrine et la pratiquer, n'est-ce pas être heureux ? Avoir des amis qui viennent de loin (pour recevoir des leçons), n'est-ce pas une grande joie ? Être inconnu des hommes et ne pas en être chagrin, n'est-ce pas le fait d'un Sage ³ ?

« Le Maître dit : Le Sage demande tout à lui-même ; l'homme vulgaire demande tout à autrui ⁴.

On retrouve la même pensée de réciprocité qui domine le christianisme et le bouddhisme ; le Christ est censé avoir dit : Ne faites pas à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous

¹ *Louen yu*, chap. II, par. 17. [cf. [trad. Couvreur](#)]

² *Louen yu*, chap. I, par. 16. [cf. [trad. Couvreur](#)]

³ *Louen yu*, chap. I, par. 1. [cf. [trad. Couvreur](#)]

⁴ *Louen yu*, chap. XV, par. 20. [cf. [trad. Couvreur](#)]

Essai sur la littérature chinoise

fasse, et plus loin : Rendez le bien pour le mal. Le Bouddha ordonne de faire au prochain ce que ^{p.86} l'on voudrait que le prochain vous fit à vous-même. Tseu-lou fait dire à K'ong-tseu :

— Ce que vous ne désirez pas qu'on vous fasse, ne le faites pas à autrui ; alors, dans la région, personne ne sera mécontent ; dans la famille, personne ne sera mécontent.

Mais il ajoute :

« Quelqu'un lui demanda :

— Que pensez-vous de rendre le bien pour le mal ?

Le Maître dit :

— Que rendrez-vous alors pour le bien ? Il suffit d'opposer la droiture à l'injustice ; il faut récompenser le bien par le bien ¹.

Morale non de faiblesse et de lâcheté comme le christianisme, mais de dignité ferme et haute.

Un souci permanent de vérité et de justice, avec une maîtrise constante de soi-même ; ne jamais s'abandonner à ses sentiments ni à ses instincts, mais se rappeler toujours ce que l'on doit à autrui et l'effet produit par les paroles et les actes. En somme, ne jamais agir ni parler sans connaître le but que l'on veut atteindre, développer constamment la clairvoyance dans la vision et la prudence dans l'action.

¹ *Louen yu*, ch. XII, par. 2. [[Couvreur](#)], ch. XIV, par. 36 [[Couvreur](#)].

Essai sur la littérature chinoise

« Le sage s'attache fermement à la vérité et au devoir : il ne s'entête pas dans ses idées ¹.

« K'ong-tseu dit : Le Sage se garde de trois choses ; au temps de sa jeunesse, quand ses esprits vitaux et son sang ne sont pas apaisés, il ^{p.87} se garde contre les égarements des sens ; quand il est plus fort, et que le sang et l'énergie vitale sont affermis, il se garde des combats et des rixes. Quand il est parvenu à la vieillesse et que le sang et les esprits vitaux sont affaiblis, il se garde contre le plaisir d'acquérir ².

« K'ong-tseu a dit : Le Sage songe constamment à neuf règles. Ce qu'il regarde, s'appliquer à le voir avec clarté. Ce qu'il écoute, s'efforcer de le comprendre. Dans ses relations, chercher à être doux ; quand il est aimable, s'efforcer de l'être avec dignité et respect. Quand il parle, penser à être sincère. Quand il doute, penser à interroger. Quand il est en colère, il songe au mal qu'il peut faire. Quand il voit un bien à acquérir, il songe à la Justice ³.

La nature humaine ne le préoccupait pas ; l'homme est-il bon ou méchant, peu importe. Les instincts et les sentiments ne l'intéressent pas, puisque tout doit se briser au même moule. Il

¹ *Louen yu*, chap. XV, par. 36. [cf. [trad. Couvreur](#)]

² *Louen yu*, chap. XVI, par. 7. [cf. [trad. Couvreur](#)]

³ *Louen yu*, chap. XVI, par. 10. [cf. [trad. Couvreur](#)]

Essai sur la littérature chinoise

n'admet qu'une chose : la différence relative entre les gens par leur intelligence :

« K'ong-tseu dit ¹ : Ceux qui ont la connaissance dès la naissance forment une classe d'hommes supérieurs. Ceux qui acquièrent la connaissance par l'étude viennent après. Ceux qui travaillent avec effort pour arriver à la _{p.88} connaissance (mais sans y arriver) viennent encore après. Le peuple paresseux et ignorant forme la dernière classe.

Sa philosophie repousse résolument toute métaphysique :

« Ki-lou ² posant des questions sur la manière de traiter les génies et les âmes des morts, le Maître dit : Celui qui ne sait pas se conduire avec les hommes, comment saurait-il se conduire avec les esprits ?

« Questionné sur la mort, il répondit : Nous ne savons pas ce qu'est la vie : comment pourrions-nous connaître ce qu'est la mort ? ³

Tseu-lou ajoute :

« On pouvait souvent entendre le Maître dissenter sur les qualités qui doivent former un Sage par la vertu et le talent, mais on ne pouvait obtenir de lui qu'il parlât

¹ *Louen yu*, chap. XXI, par. 9. [cf. [trad. Couvreur](#)]

² Un de ses disciples.

³ *Louen yu*, chap. XI, par. 11. [cf. [trad. Couvreur](#)]

Essai sur la littérature chinoise

sur la nature de l'homme ou sur la Raison Céleste (Les voies du Ciel) ¹.

@

4° *L'œuvre de Meng-tseu* (Meng-tseu) est divisée en sept livres, répartis en deux groupes : le *Chang-meng* (première partie de Meng-tseu) avec ^{p.89} trois livres ; le *hia-meng* (seconde partie de Meng-tseu) avec quatre livres.

Meng-tseu, que les missionnaires appellent encore Mencius, est connu sous divers noms : Meng-K'ô, Meng Tseu-yu et Meng-tseu. Il naquit en 372 av. J.-C., à Tcheou (ou Tseou) dans le pays de Lou (Chan-tong sud-ouest), non loin du pays d'origine de K'ong-tseu. Il avait trois ans quand il perdit son père. Il étudia sous la direction de K'ong-Ki (Tseu-sseu), petit-fils de K'ong-tseu. Appelé en — 336 auprès du chef de Wei, il se trouva en — 287, vers quarante-cinq ans, ministre du prince de Ts'ï. Il mourut en — 272 avant J.-C. Introduit en 1048 dans le temple de K'ong-tseu, il reçut en 1316 le titre posthume de duc de Tchou.

On raconte qu'étant enfant, il logeait non loin d'une colline où l'on enterrait les morts : comme il s'amusait à reproduire dans ses jeux les cérémonies des enterrements, sa mère, indignée, alla se loger ailleurs ; le petit garçon imita dès lors des marchands qui se réunissaient non loin de là pour vendre leurs marchandises : sa mère, mécontente, alla s'installer près d'une

¹ *Louen yu* : Kiuan III, Liv. I, chap. V, par. 12.

Essai sur la littérature chinoise

école et l'enfant imita dès lors les gestes et les attitudes des étudiants.

L'enseignement de Meng-tseu est très inspiré des idées et des sentiments de K'ong-tseu ; il est néanmoins plus politique et social que moral. Le ^{p.90} philosophe se préoccupe davantage de la nature humaine. Il estime que les hommes ont une tendance naturelle à faire le bien.

« K'ao-tseu dit : Les sentiments naturels sont comme une eau mouvante : dirigez-la vers le côté Est, elle coulera vers l'Est ; dirigez-la vers le côté Ouest, elle coulera vers l'Ouest. Les sentiments naturels de l'homme ne distinguent pas entre le bien et le mal, de même que l'eau ne distingue pas entre l'est et l'ouest.

Meng-tseu répondit : Les tendances de l'eau ne distinguent pas entre l'ouest et l'est, mais ne distinguent-elles pas entre le haut et le bas ? Les sentiments naturels de l'homme tendent vers le bien de même que l'eau tend à descendre. Il n'y a pas d'homme qui ne soit pas bon ; il n'y a pas d'eau qui ne tende à descendre.

Cependant l'eau que l'on frappe et qui rejaillit peut dépasser votre front : si vous l'entravez et que vous la poussez, elle pourra remonter la montagne. Mais, est-ce que ce sera la tendance naturelle de l'eau ? On la traite avec violence et elle obéit. L'homme peut de même être

Essai sur la littérature chinoise

poussé au mal, et ses sentiments naturels sont alors comparables à l'eau détournée de ses tendances ¹.

« Kao-tseu dit : Les sentiments naturels sont comme le saule et le peuplier ; la justice est _{p.91} comparable à une coupe ou à une écuelle. De même que les sentiments naturels de l'homme sont transformés en justice et en sentiment social, de même le saule et le peuplier sont transformés en coupe et en écuelle.

Meng-tseu répondit : Pouvez-vous, en suivant les tendances naturelles du saule et du peuplier, former des coupes et des écuelles ? Vous coupez, vous torturez le saule et le peuplier et vous en faites alors des coupes et des écuelles. Ainsi, de même que vous coupez et que vous torturez le saule et le peuplier pour faire des coupes et des écuelles, vous pensez qu'il faut couper et torturer l'homme pour former la justice et le sentiment social ?

Votre enseignement éloignerait à coup sûr tous les hommes et suffirait à ruiner le sentiment social et la justice ².

Le fatalisme de Tseu-sseu et de Tseu-lou fait place au contraire à une croyance très nette de l'évidence et de l'action d'une volonté.

¹ Livre VI, chap. I.

² Livre VI, chap. I.

Essai sur la littérature chinoise

« Le principe de la volonté (Tche) que nous avons, commande à notre principe vital (souffle, Ki). Le souffle est l'aliment nécessaire des membres du corps humain ; la volonté est placée plus haut et le souffle est secondaire. C'est pourquoi je dis qu'il faut porter une attention continue ^{p.92} sur sa volonté et ne pas troubler son principe vital.

III

LAO-TSEU

@

Le célèbre philosophe se nommait en réalité Li (Prunier) ; ses prénoms étaient : Eul (l'oreille), Po-yang (comte-ensoleillé) ; son nom posthume fut Tan (l'attentif).

On ne sait pas exactement la date de sa naissance. Quelques historiens le donnent comme grand annaliste et gardien des archives de You-wang des Tcheou (VIII^e siècle avant J.-C.). D'autre part, la tradition veut qu'il ait eu une entrevue avec K'ong-tseu : il est probable qu'il naquit vers 604 avant J.-C., dans le village de K'iu-jen, district de Li, dans le pays de Tch'en (act. Lou-hi hien, du Kouei-to fou, province de Ho-nan).

Son nom de Lao-tseu, le vieillard-philosophe, vient de ce que, dès sa naissance, il eut les cheveux blancs et la figure ridée d'un vieillard.

Sous le règne de King Wang (544-520), il voyagea dans l'ouest en dehors des frontières. Sa mort est entourée d'un mystère : la légende veut que, parti pour l'occident sur un bœuf

Essai sur la littérature chinoise

noir, il ne revint jamais.

p.93 L'ouvrage qui circule sous son nom, le *Tao-to King*¹, *Livre de la voie et de la vertu*, est probablement apocryphe. Meng-tseu, qui cite plusieurs œuvres philosophiques, ne parle pas du Tao-to-king ; ce n'est qu'en 666 après J.-C., que cet ouvrage est adopté comme livre canonique de la religion taoïste.

La gloire de Lao-tseu devait être assez grande, car, en 166 avant J.-C., *Houan-Ti* (l'empereur lent) des Han fit bâtir un temple en son honneur à la capitale et fit lui-même des offrandes au philosophe :

« un feutre multicolore tenait lieu de tertre, l'ouverture des vases était dorée ; le trône de Lao-tseu était surmonté d'un baldaquin ornemental ; enfin l'on exécuta les symphonies et les chants qui accompagnent les sacrifices impériaux au ciel, dans la banlieue du sud... Vers cette époque il y avait 37 écoles taoïstes, dont les aspirations tendaient à supprimer les désirs et la volonté. Il n'était pas question de magie. C'est vers la fin des Han postérieurs (156 avant J.-C.), que Tchang Tao-ling introduisit ces pratiques, qui se propagèrent clandestinement dans le peuple et finirent par se répandre partout... C'est, depuis cette époque que l'on donne au chef de la secte le titre de maître du ciel (T'ien-che).

¹ [cf. [traduction Wieger](#), et [traduction Duyvendak](#)]

Essai sur la littérature chinoise

En 666, le Haut-ancêtre (empereur Kao-tsong des T'ang) décerna à Lao-tseu le titre de ^{p.94} « Empereur Auguste du principe mystérieux et de la suprême Grandeur ». (T'ai-chang hiuan-yuan Houang-Ti). En 749, son titre fut changé en celui de « Empereur Auguste du principe mystérieux et de la grande voie » (Ta-tao hiuanyuan Houang-Ti). En 1014, il fut intitulé « Empereur Auguste de la Vertu supérieure et du principe obscur » (Houen-yuan chang-to Houang-Ti).

Le taoïsme, dont les adeptes se réclament de Lao-tseu, est actuellement répandu dans toute la Chine : c'est une école de magiciens auxquels on a recours contre les esprits. Le panthéon du taoïsme a recueilli la plupart des dieux bouddhiques ; il a systématisé la croyance aux influences mystérieuses et aux spectres de tous genres. Un descendant de Tchang Tao-ling vit dans le Kiang-si, dans le palais Chang Ts'ing kong (palais de la clarté supérieure) du mont Long-Hou chan (Mont du Dragon et du tigre). Il porte encore le titre héréditaire de Maître-du-ciel, et signe de ses cachets des charmes (fou), irrésistibles contre les maladies épidémiques ou autres malheurs, et qui se vendent dans toute la Chine.

Le taoïsme est la véritable religion chinoise : c'est lui qu'il faut étudier si l'on veut comprendre et pénétrer entièrement les croyances irraisonnées du peuple, ses superstitions dont il se moque ^{p.95} lui-même, le monde des esprits qu'il crée à son image et qu'il trompe comme il trompe ses compatriotes. Le bouddhisme s'est fortement teinté de ces traditions que les

Essai sur la littérature chinoise

lettrés confucianistes méprisent en public tout en ne pouvant s'empêcher d'y croire en secret.

@

Le livre de la Voie et de la Vertu contient, à l'état confus et non systématique, les éléments d'une métaphysique, d'une éthique et de principes gouvernementaux. Il est divisé en 80 strophes non versifiées.

On a longtemps discuté sur la signification réelle et la portée du terme « Tao » dont Lao-tseu s'était servi : les uns y voyaient la divinité et le rapprochaient du Theos grec et du Thot égyptien ; d'autres voulaient n'y voir qu'une doctrine, un enseignement ; quelques personnes y ont, cherché le verbe, le Logos.

En réalité, le caractère Tao est composé d'un signe représentant l'idée de mouvement, et d'un autre signe signifiant tête, origine ; donc « origine en mouvement » ou « marchant en tête ». Il est employé dans la littérature courante avec plusieurs significations : Voie, chemin, carrière de la vie, passer par, venir de, gouverner, diriger (idée concrète de direction). Raison, vertu p.96 parfaite, principe, doctrine, influence, devoir (idée abstraite de direction). Dire, parler, discours, verbe (direction, guide moral).

Lao-tseu joue un peu sur les différentes significations du mot ; la première phrase de la première strophe en est la preuve absolue : *Tao k'o tao, fei tch'ang tao* ». Ce « Tao », trois fois répété, est employé au moins dans deux sens différents quelle que soit l'interprétation qu'on lui donne.

Essai sur la littérature chinoise

Mais laissons parler Lao-tseu lui-même :

« Le Tao (la doctrine, l'origine en mouvement) que l'on peut mettre en paroles, n'est pas le Tao constant (str. 1).

« Silencieux, impalpable, sans forme, éternel. Tournant sans fin, étant en puissance la mère de l'univers. Moi j'ignore son nom, je le désigne par le caractère Tao (str. 25).

«...Tous les êtres se transforment, il n'en est pas le maître, on peut l'appeler immense.

« Trouble. Confusion ! Au milieu il y avait des formes. Trouble ! Confusion ! Au milieu il y avait des objets ! Mystère ! Silence ! Au milieu il y avait des essences vitales (str. 21).

« Je regarde et ne vois pas : je le nomme Yi (sans apparence) ; j'écoute et je n'entends pas : je le nomme Hi (sans bruit) ; je tâte et je ne puis saisir : je le nomme Wei (impalpable). Ces trois ^{p.97} (qualités) on ne peut arriver à les séparer, c'est pourquoi le chaos est un.

« Le Tao est le mystère de toutes choses : le joyau des hommes de bien ; la protection des méchants (str. 62).

« Le Tao est éternel, impossible à nommer, simple, malgré sa petitesse ; sous le ciel on ne peut s'en rendre maître... il commença à prendre forme et eut un nom... je comparerai le Tao à ce que, sous le ciel, les mers et

Essai sur la littérature chinoise

les fleuves sont aux ruisseaux et aux petites rivières
(str. 32). »

En somme, à l'origine, un chaos primordial, indéfinissable, sans forme, sans couleur, silencieux, invisible. Contenant en puissance toutes les essences vitales et tous les êtres. Tournant sans cesse, sorte de nébuleuse en mouvement.

De ce chaos sortit le non-être ; du non-être sortit l'être : puis tout l'univers.

« Le sans nom est le commencement du monde ; ce qui a un nom, c'est la mère de toutes choses. Or l'Eternel non-être a désiré montrer son mystère ; l'être éternel a désiré montrer sa forme matérielle. Ces deux sont sortis ensemble (ont même origine) et sont différents. Quand ils étaient réunis, on les appelait l'origine et l'origine de l'origine, la porte de toutes les merveilles (str. 1).

« ^{p.98} Trente rayons se réunissent au moyeu, mais toute l'utilité de la roue vient du vide qui est en son centre. L'argile est tournée et formée en vase : c'est par son vide qu'elle sert de vase. Des boiseries forment des portes et des fenêtres : c'est par leur vide qu'elles servent aux maisons. C'est ainsi que l'être, nous le considérons comme avantageux, alors que nous, nous serons du non-être (str. 11).

« Le Tao a donné naissance à l'unité, l'unité à la dualité, la dualité à la trinité, la trinité à toutes choses. Toutes

Essai sur la littérature chinoise

les choses ont un principe féminin ou un principe masculin (str. 42).

« Au commencement, il fut reçu des unités : le ciel reçut l'unité par sa pureté ; la Terre reçut l'unité par le repos ; les esprits reçurent l'unité par leur immatérialité ; les fleuves reçurent leur unité par leurs eaux abondantes ; toutes les choses reçurent leur unité par leur naissance ; les princes reçurent leur unité par leur loyauté : ils survivront ainsi. Si la terre n'était pas en repos, elle se disperserait ; si les esprits n'étaient pas immatériels, ils disparaîtraient de fatigue ; si les vallées ne se remplissaient pas (d'eau), elles seraient épuisées et les fleuves n'existeraient pas. Si les êtres ne venaient plus au monde, les pères s'éteindraient... (str. 39).

« Les contraires sont la force du Tao : les similitudes, le Tao s'en sert, Dans l'univers, toutes les ^{p.99} choses sont nées de l'être ; l'être est né du non-être (str. 40).

Préciser une métaphysique aussi confuse risquerait d'en fausser le sens ; néanmoins on peut en donner ainsi les grandes lignes :

A l'origine et avant même l'origine, de toute éternité, le Chaos primordial, le Tao contenant tout en puissance, tournant sans cesse et donnant naissance au Non-être, au Rien (Wou), dont il se distingue à peine, car tous deux sont invisibles, impondérables, impalpables et sans sonorité.

Essai sur la littérature chinoise

Ce non-être qui existe toujours a donné naissance à l'Être (Yeou) : l'Être comprend toutes choses.

Le Non-être est mâle, noble et pur : il est la lumière, le *yang*.
L'Être est féminin, obscur, faible : c'est le *yin*.

Mais il faut, comprendre le sens de « donner naissance » (*cheng*). Lao-tseu, considère que tout est relatif, c'est-à-dire que rien n'existe en soi-même ; la lumière n'existe que par l'obscurité, et l'obscurité par la lumière ; toute idée implique son contraire sans lequel elle n'existerait pas. C'est ainsi que, le Tao évoquant une idée d'unité, l'unité a évoqué aussitôt une idée de dualité, de trinité et de pluralité. Le Tao ne pouvant être défini a aussitôt évoqué l'idée de l'Être sans laquelle on ne pourrait le comprendre.

« ^{p.100} Sous le ciel, chacun connaît le beau pour être le beau, d'où la laideur.

« Chacun connaît le bien pour être le bien, d'où le mal.

« C'est ainsi que l'Être et le Non-être se donnent naissance l'un à l'autre.

« La difficulté et la facilité se parfont l'une l'autre.

« Le long et le court se forment l'un l'autre. « Le haut et le bas se font contraste l'un à l'autre.

« Les bruits et les sons se répondent.

« L'avant et l'après se suivent (str. 2).

« Les cinq couleurs font la cécité de l'homme. « Les cinq sons font la surdité de l'homme.

Essai sur la littérature chinoise

« Les cinq goûts font la perte du goût (str. 12).

Cette doctrine de la relativité et de la non-existence des choses entraîne forcément avec elle une indifférence générale, menant à l'immobilité absolue. Lao-tseu en fit la doctrine du Non-agir (*Wou wei*).

« Si nous supprimions toute instruction, il ne s'en suivrait aucun mal. Que nous disions « Yu » ou « Ya », quelle différence cela peut-il faire ?

« Qu'importe qu'une chose soit bonne ou mauvaise ?

« Mais hélas, ce que tous les hommes ^{p.101} redoutent, nous ne pouvons nous empêcher de le redouter.

« Nous sommes dans un désert sans but et sans fin. Et cependant tous les hommes se hâtent comme vers une grande fête, comme s'ils allaient monter sur une terrasse au printemps.

« Moi, seul, je reste immobile, rien ne me tente ; semblable à un bébé, je vais et je viens sans but.

« Tous les hommes ont des biens superflus ; moi, seul, je suis délaissé, j'ai l'intelligence d'un faible d'esprit, tout est obscur pour moi.

« Les hommes vulgaires sont clairs et brillants ; moi, seul, je suis sans éclat. Les hommes vulgaires sont ardents ; moi, seul, je suis mélancolique.

« Je suis sans forme comme l'océan ; j'erre sans but comme si je ne savais où m'arrêter. Tous les hommes

Essai sur la littérature chinoise

ont quelque chose à faire ; moi, seul, je suis sans direction, je suis seul différent des autres hommes et je n'aime à penser qu'à ma mère nourricière (l'origine du monde) (str. 20).

« Ne montrez pas de partialité pour les hommes supérieurs et le peuple ne luttera pas (pour atteindre à l'état d'homme supérieur).

« Ne considérez pas comme précieux les objets difficiles à obtenir et vous ferez que le peuple ne volera pas.

« Ne regardez pas ce que vous pouvez désirer, ^{p.102} et vous ferez que votre cœur ne sera pas troublé.

« C'est pourquoi la règle du sage est de vider son cœur (de tout désir) et de garder son corps sain ; d'affaiblir sa volonté et de fortifier ses os.

« Le peuple maintenu toujours dans l'ignorance ignorera le désir. Faites que ceux qui connaissent n'osent pas agir.

« En pratiquant ainsi le « Non agir », il n'est rien qui ne soit en ordre (str. 3).

« Pratiquer le Non agir, instruire sans parler, goûter ce qui est sans goût, considérer comme grand les petites choses, apprécier comme abondant ce qui est en petite quantité, récompenser l'injure par la vertu (str. 63).

« Le bien supérieur est d'être semblable à l'eau : l'eau s'accommode de toutes choses et ne se plaint jamais,

Essai sur la littérature chinoise

elle demeure là où les hommes craignent de vivre (dans les bas-fonds).

« C'est ainsi que, conforme au Tao, elle occupe les meilleurs terrains, son cœur est un abîme de bonté ; elle enseigne la bonté aux hommes, ses paroles sont la sincérité et la bonté ; elle gouverne avec bonté, elle agit avec une bonne puissance, elle s'agite au bon moment ; ne se révoltant pas d'elle-même, elle ne commet pas d'erreur (str. 3).

« Les fleuves et les mers peuvent régner sur les petits ruisseaux, parce qu'ils bénéficient d'une situation inférieure et c'est ainsi qu'ils peuvent régner sur les petits ruisseaux.

«^{p.103} Voilà pourquoi l'homme supérieur qui désire dominer le peuple, doit se dire inférieur à lui. S'il veut précéder le peuple, il doit le suivre. Voilà pourquoi, quand l'homme supérieur occupe une situation supérieure, le peuple ne s'agite pas. Il peut être à la tête du peuple sans que celui-ci lui fasse de mal. C'est ainsi que le Monde se réjouit de lui et ne s'en lasse pas. Il ne lutte pas, donc nul dans le monde ne peut s'opposer à lui (str. 66).

« Sous le ciel il n'est rien de plus tendre et de plus doux que l'eau ; et rien ne l'égale cependant pour vaincre les choses les plus dures et les plus fortes ; rien ne saurait même la remplacer.

Essai sur la littérature chinoise

« C'est ainsi que le doux surpasse le fort ; le tendre vainc le rude. Sous le ciel nul ne l'ignore, mais personne ne peut agir en conséquence (str. 78).

Ces pensées philosophiques jetées confusément et à plein sac se succèdent sans ordre et sans méthode ; aucune pensée nette, aucun développement étudié et réfléchi ; des éclairs de génie, des traits profonds, mais aucune clarté. Terminons ces citations par ce faisceau de maximes.

« Celui qui connaît les autres hommes est sage, mais celui qui se connaît soi-même est profondément perspicace.

« ^{p.104} Celui qui peut vaincre les autres est fort ; mais celui qui se vainc soi-même est tout puissant.

« Celui qui connaît la suffisance est riche.

« Celui qui persiste affermit sa volonté ; celui qui ne se disperse pas dure longtemps.

« Celui qui meurt et n'est pas oublié possède la véritable longévité (str. 33).

Les idées de Lao-tseu rappellent par bien des points les premières spéculations de l'école Ionienne, la théorie d'Anaximandre (VII^e siècle) en particulier : à l'origine, un infini ou indéfini (Apeiron) appelé la divinité suprême (to theion),

Essai sur la littérature chinoise

produisant tous les êtres et gouvernant tout : de ce premier chaos, sortent les oppositions entre le sec et l'humide, le chaud et le froid, que les Chinois appellent le *yin* et le *yang*.

La lutte des contraires d'Héraclite (— 800) se retrouve pour ainsi dire mots pour mots ¹ :

« Rien ne naît que de la lutte des contraires. — Des notes graves et des notes aiguës procède l'harmonie musicale. — Le bien est le mal qui se détruit, le mal est le bien qui disparaît ; le mal n'est pas sans le bien ; l'être et le non être se confondent dans une harmonie universelle.

Comparez avec la strophe 2 du Livre de la Voie et de la Vertu :

« Sous le ciel chacun connaît ^{p.105} le beau pour être le beau, d'où la laideur... chacun connaît le bien pour être le bien, c'est ainsi que l'Être et le Non être se donnent naissance l'un à l'autre... les bruits et les sons se répondent », etc...

On retrouve encore des rapports avec les théories pythagoriciennes ; l'unité d'où sort la série des nombres et des êtres : l'Un, premier dans la série des nombres dérivés, opposé à Deux, à Trois, etc... ; l'opposition de Un et de Plusieurs étant la mère de toutes choses.

Lao-tseu est le seul philosophe dont les idées puissent être ainsi rapprochées de celles des Grecs.

¹ Aristote, *Métaphysique*, XII, 2.

Essai sur la littérature chinoise

IV

MEI TI

@

Mei Ti, ou *Mei-tseu*, Mei le philosophe (Motseu, Micius). On ne sait pas exactement la date de sa naissance. Le *T'ong kien kang mou*, le meilleur précis d'histoire, le fait vivre au VIII^e siècle avant notre ère ; le « *Che ki* », au temps de K'ong-tseu. Meng-tseu parle de lui comme d'un philosophe dont les doctrines, funestes selon lui, sont déjà connues et réputées. Son œuvre comprenait 71 chapitres en 15 livres ; il nous reste 54 chapitres d'un style clair et simple, ^{p.106} quoique chargé des symboles et des images qui sont la marque de la littérature de son temps.

Mei Ti considère que la nature de l'homme est capable d'affection ; et c'est sur l'amour mutuel universel (Kien-Siang ngai) qu'il veut baser toute société et tout gouvernement.

« Le Sage qui s'occupe d'améliorer l'univers, s'il sait à coup sûr où les troubles prennent naissance, peut alors l'améliorer ; s'il ignore où les troubles prennent naissance, il ne peut l'améliorer. Il est comme un médecin guérissant les maladies d'un homme, et qui sachant d'où vient, le mal, peut le combattre ; s'il ignore d'où le mal vient, il ne peut le combattre...

« D'où viennent donc les troubles ? ils viennent de ce que l'on ne s'entr'aime pas. Les fonctionnaires et les enfants n'ont pas de respect filial pour les princes et les parents : voilà les troubles. Les enfants s'aiment eux-

Essai sur la littérature chinoise

mêmes, et n'aiment pas leurs parents, ils font du tort à leurs parents pour leur propre avantage. Les frères cadets s'aiment eux-mêmes et n'aiment pas leurs frères aînés, ils font du tort à leurs frères aînés pour leur propre avantage. Les sujets s'aiment eux mêmes et n'aiment pas leurs princes, c'est pourquoi ils font du tort à leurs princes pour s'avantager eux-mêmes. Voilà ce qu'on appelle troubles.

« D'ailleurs le père est sans indulgence pour ^{p.107} le fils ; le frère aîné sans indulgence pour le frère cadet ; le prince pour le sujet, voilà ce qu'on appelle troubles. Le père s'aime lui-même, il n'aime pas son fils, il fait du tort à son fils et s'avantage lui-même. Le frère aîné s'aime, il n'aime pas son frère cadet, c'est pourquoi il fait du tort à son frère cadet et s'avantage lui même. Le prince s'aime lui-même et n'aime pas son sujet, c'est pourquoi il fait du tort à son sujet pour s'avantager lui-même.

« Pourquoi cela ? Tout cela vient de ce qu'on ne s'entr'aime pas.

« Ainsi, sous le ciel, les brigands aiment leur maison et n'aiment pas les étrangers, c'est pourquoi ils pillent les maisons étrangères, afin d'avantager leur maison. Les voleurs aiment leur corps et n'aiment pas les hommes, c'est pourquoi ils volent les hommes pour avantager leurs corps.

Essai sur la littérature chinoise

« Pourquoi cela ? tout cela vient de ce qu'on ne s'entraîne pas...

« Si les voleurs considéraient les corps des autres personnes comme leur propre corps, qui volerait ? les voleurs disparaîtraient...

« Si l'on obtenait l'amour mutuel universel sous le ciel, les États ne s'attaqueraient plus, les familles ne seraient plus troublées, les voleurs disparaîtraient, les princes et les sujets, les parents et les enfants seraient respectueux ^{p.108} et indulgents et l'univers serait amélioré... »

« Voilà pourquoi le philosophe Mei-tseu dit : on ne peut pas ne pas exhorter à l'amour d'autrui ¹.

Tous les malheurs de la terre viennent de sept sources principales :

« Le philosophe Mei-tseu a dit : Les empires ont sept calamités, on n'entretient pas les enceintes, les faubourgs, les fossés et les réservoirs des villes et l'on bâtit des palais pour se loger : telle est la première calamité.

« On étend le territoire mais on ne secourt pas ses voisins : telle est la deuxième calamité.

¹ *Kien ngai*, chap. XIV.

Essai sur la littérature chinoise

« Épuiser la force du peuple à des exploits inutiles ; récompenser des gens incapables ; et quand la force du peuple est épuisée, accumuler des richesses pour traiter des hôtes : telle est la troisième calamité.

« Donner des présents aux fonctionnaires ; maltraiter les voyageurs ; ne pas oser résister aux exigences des seigneurs quand elles sont illégales : telle est la quatrième calamité.

« Les princes tirent d'eux-mêmes leur sagesse et leur science et ne s'inquiètent pas des choses : ils tirent d'eux-mêmes leur paix et leur force et ne gardent pas la région ; ils font des plans et ^{p.109} ne savent pas se garder. Telle est la cinquième calamité.

« Dans ses paroles, ne pas être loyal et ne pas avoir confiance dans ce qui est loyal, telle est la sixième calamité.

« Animaux, plantes et céréales sont insuffisants pour la nourriture ; les fonctionnaires sont insuffisants pour gouverner ; on récompense les incapables ; on se réjouit des crimes ; on punit les irresponsables ; telle est la septième calamité.

Le philosophe s'élevait contre le superflu et surtout contre l'emploi des choses pour d'autres buts que leur but réel.

« Le philosophe Mei-tseu a dit : Le peuple d'autrefois ne connaissait pas les palais pour se loger ; à cette époque, il vivait sur des tertres et habitait dans des

Essai sur la littérature chinoise

cavernes, l'humidité qui tombait nuisait à la santé du peuple, c'est pourquoi les princes sages établirent des maisons et les réglementèrent, disant : la hauteur sera suffisante pour éloigner l'humidité ; les côtés devront être suffisants pour protéger du vent et du froid. La toiture devra suffire pour protéger de la neige, de la gelée blanche, de la pluie et de la rosée. Les cloisons seront assez hautes pour séparer les hommes des femmes. Arrivé à ce point, on s'arrêtera. Dépenser des richesses et épuiser des forces ne donnerait pas d'autres avantages, on ne le fera pas...

« ^{p.110} C'est ainsi que les rois sages firent des maisons commodes pour la vie, mais ne les firent pas pour la vue et le plaisir. Ils firent des vêtements, des ceintures et des coiffures commodes pour le corps et non faites pour leur originalité... C'est pourquoi le peuple sous le ciel pouvait être gouverné, les richesses pouvaient être obtenues en quantité suffisante... »

« Les anciens rois avaient... obtenu que les femmes filassent du chanvre et fissent de la toile pour des vêtements : les règlements sur les vêtements étaient qu'en hiver, on les doublât d'ouate : ils étaient ainsi légers et chauds. En été, on les portait simples (non doublés) ; ils étaient ainsi légers et frais ¹. »

Mei-tseu était assez sceptique à l'égard des esprits et des âmes.

¹ Chap. VI, *Ts'en Kouo*.

Essai sur la littérature chinoise

«...Ainsi, tous, ils hésitent entre l'existence et la non existence des esprits et ne distinguent pas clairement si les esprits peuvent récompenser la sagesse et punir la violence... Si l'on croit que les esprits peuvent récompenser la sagesse et punir la violence, comment sous le ciel y a-t-il des troubles ? Ceux qui ne croient pas aux esprits disent : Les esprits n'existent sûrement pas, car s'ils existaient, du matin au soir, n'instruiraient-ils et ne châtieraient-ils pas les hommes sous le ciel ?...

« ^{p.111} Cependant, sous le ciel, les princes, ducs, hauts fonctionnaires, officiers et seigneurs qui veulent réellement augmenter la prospérité de l'univers, et supprimer le mal de l'univers, doivent agir comme s'il y avait des esprits ¹.

V

KOUAN-TSEU

@

Kouan le philosophe, avait pour prénoms *Yi-Wou* (l'archer guerrier) et *Tchong* (le frère aîné). On ne sait pas exactement la date de sa naissance ni celle de sa mort ; pour cette dernière on indique — 645. Ses biographes disent qu'il accompagna l'empereur Houan de Tchéou (— 719 — 657) dans une campagne contre les « Lanciers » des montagnes (Chan Jong) dont les armées de fantassins aux longues lances épouvantaient un peu

¹ Chap. XXXI, *Ming Kouei*.

Essai sur la littérature chinoise

les Chinois embarrassés de leurs chars. En — 687, il était conseiller de l'État de Lou ; le chef de Ts'i se l'attacha.

L'œuvre de Kouan-tseu est un recueil d'essais sur différents sujets, elle comprenait à l'origine 389 chapitres. Au temps des Han (II^e siècle avant au II^e siècle après notre ère), un nommé Lieou Hiang supprima les répétitions et groupa ^{p.112} les éléments analogues : le tout ne forma plus que 86 chapitres sur lesquels 76 seulement nous sont parvenus. On n'y trouve que des maximes gouvernementales d'une plate banalité :

« Si l'on agit pas selon la légalité, les choses ne peuvent pas durer ; si la loi est illégale, les ordres ne peuvent être suivis ; s'il a été ordonné et qu'il n'a pas été obéi, c'est que les ordres ont été illégaux etc... ¹.

Malgré sa grande célébrité, l'œuvre de Kouan-tseu n'offre aucun intérêt ; c'est un livre, comme on en trouve en Chine plus que dans tout autre pays, qui a été fait avec des mots et non avec des idées.

Kouan-tseu a pillé à droite et à gauche : on retrouve des phrases qui font exactement pendant à certains passages du Tao-to King (on se rappellera que l'œuvre de Kouan-tseu a été répandue au I^{er} siècle de notre ère). « Le Tao qui est dans le ciel c'est le soleil. Le Tao qui est dans l'homme, c'est l'intelligence (le cœur), c'est pourquoi il est dit : ce qui a le souffle (immatérialité vie) naît, ce qui n'a pas le souffle meurt : ce qui naît, le doit à son souffle : ce qui a un nom, c'est le Gouvernement : ce qui n'a

¹ Chap. XVI. *Fa-fa*, début.

Essai sur la littérature chinoise

pas de nom, c'est le trouble ¹ (comparer avec la strophe I du Tao-to king, pleine de profondeur, alors _{p.113} que la phrase de Kouan-tseu n'est qu'une banalité incompréhensible).

VI

SOUEN-TSEU

@

Souen-tseu, Souen le philosophe, était originaire de l'État de Ts'i (Chan-tong nord-ouest) ; il fut instructeur des troupes de Ho-lu, roi de l'État de Wou (embouchure du Yang-tseu) et devint un des généraux les plus célèbres du VI^e siècle avant notre ère.

Il nous a laissé le traité sur la guerre le plus complet et le plus intelligemment fait que l'antiquité et les temps modernes puissent nous offrir : méthode, clarté, conception précise de l'ensemble et du détail, étude du terrain, étude de ce que peut donner un homme comme effort et comme moral, comparaison des deux armes alors connues, l'infanterie et les chars ; étude sur l'armement des troupes. Rien n'y manque, même des conseils psychologiques sur le moment où il convient de corrompre le général, les officiers ou les troupes ennemis. Son ouvrage pour bien des points ne serait pas déplacé dans les mains d'un tacticien moderne.

On raconte sur lui une anecdote qui donne _{p.114} une idée singulière de l'homme et des mœurs de son temps.

¹ Chap. XII, début.

Essai sur la littérature chinoise

« *Ho-lu...* lui demanda :

— Pourriez-vous exercer des femmes ?

Il répondit :

— Je le pourrais.

« Là dessus, il lui accorda de faire sortir du palais 180 femmes, les plus jolies. Souen-tseu les divisa en deux troupes et désigna deux des favorites du roi pour commander les troupes. Toutes reçurent l'ordre de prendre des armes. Il leur commanda, leur disant :

— Connaissez-vous votre main droite, votre main gauche et votre dos ?

Les femmes répondirent :

— Nous les connaissons.

Souen-tseu dit :

— A « En avant » vous regarderez droit devant vous, à « gauche » vous regarderez votre main gauche, à « en arrière » vous regarderez derrière vous. »

Les femmes dirent :

— Bien ! c'est entendu !

Puis, elles prirent leurs armes, et se divisèrent en trois groupes sur 5 rangs de profondeur, A ce moment, on frappa du tambour et on commanda :

— Droite !

Les femmes rirent aux éclats.

Essai sur la littérature chinoise

Souen-tseu dit :

— Vous n'avez sans doute pas compris. Si les rangs et les profondeurs ne sont pas attentifs, c'est la faute du général.

On frappa encore le tambour et l'on commanda à

— Gauche !

Les femmes éclatèrent encore de rire.

Souen-tseu dit :

— Quand on n'a pas compris, ^{p.115} c'est la faute du général, mais quand on a compris et qu'on n'obéit pas, c'est la faute des officiers. Là dessus, il voulut décapiter les deux favorites chefs des troupes.

Le roi de Wou qui regardait de sa terrasse, voyant que l'on voulait décapiter ses favorites bien aimées, se mit à trembler : il envoya aussitôt un messenger en bas pour transmettre ses paroles :

— Moi, veuf, je sais que vous général, vous savez vous servir des soldats, mais, moi, veuf, si je suis privé de ces deux favorites, je ne connaîtrai plus ni douceur ni goût aux mets, je désire qu'elles ne soient pas décapitées.

Souen-tseu dit :

— J'ai reçu l'ordre d'être votre général. Un général, dans son armée, ne peut recevoir d'ordre de son seigneur.

Essai sur la littérature chinoise

Il décapita les deux chefs de troupes et nomma leurs remplaçantes comme chefs de troupes. Puis il fit de nouveau résonner le tambour. Les femmes allèrent à gauche, à droite, en avant, en arrière, s'agenouillèrent, se relevèrent, s'alignèrent comme avec une équerre et une ligne, sans oser émettre un son.

Souen-tseu envoya un messenger en rendre compte au roi, disant :

— Les soldats sont exercés. Le roi peut descendre les examiner, j'attends les ordres du roi pour leur emploi, elles peuvent passer à travers l'eau et le feu.

Le roi de Wou dit :

— Général, cessons, en ^{p.116} voilà assez : je ne désire pas descendre les voir.

Ainsi, Ho-lu connut que Souen-tseu pouvait se servir de ses troupes ¹.

L'ouvrage de Souen-tseu débute par ces mots :

« L'armée est ce qu'il y a de plus important dans un État ².

On trouve là les renseignements les plus précieux sur la composition des troupes du temps :

¹ Préface du livre de Souen-tseu, extrait du *Che-Ki*.

² Chap. I, début.

Essai sur la littérature chinoise

« D'après les lois sur les troupes, il faut mille « chars rapides » et mille chars de cuir, pour cent mille porteurs de boucliers ¹.

Les chars rapides étaient des chars légers ; les chars de cuir, des chars pesants ; les uns et les autres étaient attelés de quatre chevaux et montés par trois hommes (un cocher et deux combattants) : on comptait de 70 à 100 fantassins pour entourer et garder un char.

L'usage des chars de guerre diminuait de plus en plus ; les rencontres fréquentes avec les Jong fantassins rapides, avaient démontré l'incommodité de ces machines pour combattre en dehors des routes et des plaines. Souen-tseu en avait singulièrement réduit le nombre ; trois cents ans plus tard, les armées de l'État de Ts'in ne comprenaient plus un seul char. On ne se servait pas encore de cavalerie : les guerres avec les ^{p.117} Hien-yun (les Huns), cavaliers des steppes mongoles, apprirent aux Chinois l'usage du cheval comme monture.

Les armes consistaient en arbalètes, en arcs, en hallebardes, en sabres courts. Certaines troupes étaient munies de cuirasses de cuir et de casques de fer. On employait des haches, mais en petit nombre.

¹ Chap. III, début.

VII

YANG TCHOU

@

Tout ce que nous savons de ce philosophe, est qu'il vivait au IV^e siècle avant notre ère : il est mentionné dans les livres de Meng-tseu et de Lie-tseu.

Ses ouvrages ont disparu, si toutefois il en avait écrit, ce qui n'est pas certain.

Il faut le signaler à cause de l'originalité de sa doctrine : Yang Tchou regardant autour de lui, constata que les hommes sont, par nature, égoïstes. Naturellement et invinciblement porté à rechercher son propre bien, chaque homme va dans la vie, se heurtant aux personnalités des autres hommes également à la poursuite de leur bonheur.

Yang Tchou voudrait qu'au lieu de détruire ou de nier cette force, on la reconnût comme toute ^{p.118} puissante, et qu'on en fît la base de la morale. Égoïstes, soit, nous le sommes tous, mais soyons-le d'une manière intelligente et recherchons comment notre égoïsme peut s'accommoder de l'égoïsme d'autrui ; concession pour concession, il est possible d'arriver ainsi à un état d'équilibre de ces forces contraires : l'homme fuyant un certain mal, ne l'imposera pas à autrui à la condition que l'on ne tente pas de le lui imposer.

Essai sur la littérature chinoise

OUVRAGES PRINCIPAUX

K'ONG-TSEU (551-479 av. J.-C.).

[*Tch'ouen tsieou*](#). *Le printemps et l'automne* : Annales du pays de Lou de 722 à 484 av. J.-C.

TS'ENG TS'AN (505-437).

[*Tahio. La Grande Étude*](#), résumé de l'enseignement de K'ong-Tseu, rédigé par un de ses disciples.

HIAO-KING.

[*Livre de la Piété filiale*](#).

K'ONG KI TSEU-SSEU, petit-fils de K'ong-Tseu.

[*Tchong yong. Pratique du Juste Milieu*](#).

TSEU-LOU.

[*Louen yu. Entretiens*](#).

[*MENG-TSEU*](#) (372-289 av. J.-C.).

TSOUO.

[*Tsouo Tchouan*](#).

LAO-TSEU (VII^e siècle av. J.-C.).

[*Tao-to King. Livre de la Voie et de la Vertu*](#), attribuée à Lao Tseu, mais probablement apocryphe.

YANG-TSEU (53 av., 18 ap. J.-C.).

Paroles sur la loi (Fa-yen) développant les doctrines de K'ong Tseu.

Livre sur l'Obscurité suprême (T'ai hiuan King). Essai sur le Yi-king.

Compilations sur les instructions (Siun tsoan).

Chagrins opposés (Fan sao), élégie imitée du Li sao.

Paroles réglées (Fang yen), vocabulaire.

CHAPITRE V

LA FIN DE LA PHILOSOPHIE

V^e, IV^e, III^e siècles avant J.-C.

1° [La fin de la philosophie](#). — 2° [École de K'ong-tseu](#). — 3° [École de Lao-tseu](#).
— 4° [Écoles diverses](#). — 5° [Élégie de K'iu yuan](#). — 6° [Fin des Tcheou](#) : Les Ts'in établissent l'empire absolu.

I

@

p.120 Après le grand effort de la pensée qui marque les VI^e et V^e siècles, il y eut comme un repos. Les lettrés ne firent que répéter ce qui avait été déjà dit : ceux qui essayaient de créer du nouveau, assurèrent leur succès en se réclamant des philosophes dont la célébrité ne faisait que grandir : mais ce besoin d'innovation n'existait pas en réalité, pas plus qu'il n'avait existé pour Lao-tseu ou K'ong-tseu, pas plus qu'il n'existe maintenant. Les yeux tournés vers le passé, on s'efforçait comme on le fait encore, d'accommoder aux nécessités de l'heure présente les grands exemples de l'antiquité.

p.121 Or, à ce moment, la puissance des Ts'in prenait une importance chaque jour plus grande ; leur main brutale, sanglante et forte s'appesantissait sur tous les États, disjoignant les ligues, s'appropriant une à une toutes les prérogatives impériales et obligeant le peuple qui avait désappris l'ordre, à respecter le bien d'autrui et à comprendre l'intérêt général. Les

Essai sur la littérature chinoise

passages continuels de troupes nécessitèrent la construction de routes : on fit des chaussées sablées, plantées d'arbres, larges et bien entretenues. Les magistrats concussionnaires étaient saisis, jugés et bouillis avec toutes leurs familles, père et mère, parents de la femme et enfants. Les voleurs, se fussent-ils appropriés seulement une sapèque, étaient écartelés à cinq chevaux. L'atrocité des supplices amena une sécurité telle, que jamais le pays, avant et depuis, n'en connut de pareille. Les objets perdus restaient sur les routes sans que personne osât y toucher : le peuple, certain de n'être pas pressuré par les fonctionnaires, travaillait de grand cœur. Bref, partout où la puissance des Ts'in s'exerçait de manière continue, la prospérité régnait et les populations accouraient, avides de justice et de tranquillité.

Nous citerons rapidement les principaux auteurs de cette époque, les plus remarquables, si aucun d'eux ne fut remarquable. La philosophie préoccupait, encore les esprits, mais les ^{p.122} politiciens errants, ne trouvant plus un emploi facile de leurs belles maximes, tournèrent leurs efforts vers un autre côté.

Les vieilles doctrines chinoises, croyance aux esprits, aux mânes des ancêtres, reprirent une force nouvelle et se compliquèrent d'alchimie et de magie. La drogue d'immortalité (chen yao) qui rendait semblable aux génies et aux corps immatériels, fut recherchée sérieusement. Les empereurs s'en occupèrent, les alchimistes se réclamèrent de Lao-tseu et, fait qui tendrait peut-être à prouver l'origine occidentale et babylonienne du philosophe, les taoïstes choisirent pour patron

Essai sur la littérature chinoise

celui dont les doctrines extraordinaires pouvaient être expliquées de différentes manières et dont le pays natal pouvait se situer dans la Région où l'on plaçait les magiciens ; l'occident lointain, Turkestan, Indes et peut-être Perse, Mésopotamie et Assyrie.

II

ÉCOLE DE K'ONG-TSEU

@

Siun-tseu (Siun k'ouang) vivant au III^e siècle avant J.-C. Il est l'auteur d'un ouvrage en vingt chapitres (Kiuan) traitant de différents sujets : Exhortation à l'étude ; exercer son corps ; p.123 règles des souverains ; les États riches ; les rites ; la musique, etc...

Quoique d'inspiration confucianiste, son enseignement s'inspire souvent d'idées que l'on trouve dans Lao-tseu. Ce philosophe dit : « Ceux qui connaissent la suffisance sont riches » (strophe 33). Siun-tseu dit :

Le sentiment, de l'homme est ainsi : pour nourriture, il veut des mets abondants et soignés ; pour vêtement, il veut des broderies et des ornements ; pour circuler, il veut des chars et des chevaux ; il veut accumuler des richesses, des esclaves et des animaux. Ne jamais connaître la suffisance, telle est la pauvreté de l'homme ¹.

Beaucoup de lieux communs et de maximes pompeuses ainsi

¹ *Jong-fou*, fin.

Essai sur la littérature chinoise

que de remarques erronées.

Ce qui constitue l'homme, qu'est-ce que c'est ? il dit : c'est le discernement. Quand il a faim, il veut manger ; quand il a froid, il veut se chauffer ; quand il est fatigué, il veut se reposer ; il aime ce qui lui est avantageux, haït ce qui lui est funeste, voilà ce que l'homme possède en venant au monde... ce qui constitue l'homme, ce n'est pas seulement ses deux pieds et son absence de poils et de plumes, c'est qu'il a le discernement ¹.

p.124 Quelques tentatives pour étudier les principes.

L'eau et le feu ont le souffle (K'i, air, souffle, immatérialité), mais ne naissent pas (naître et grandir, puis mourir). Les herbes et les arbres naissent, mais n'ont pas la connaissance. Les animaux ont la connaissance, mais n'ont pas la Justice. L'homme a le souffle, la naissance, la connaissance et aussi la Justice. C'est pourquoi il est le plus précieux sous le ciel ².

Une étude assez juste sur l'origine de la politesse :

Les rites (politesse, règles de politesse), comment ont-ils commencé ? Il est dit : Quand l'homme naît, il a le désir ; il désire, et n'obtenant pas, ne peut pas ne pas demander. Ses demandes sont sans mesure ; si on les limite, alors il ne peut pas ne pas lutter. Il lutte, et tout est troublé. Le trouble vient, et entraîne la pauvreté. Les

¹ *Fei siang*, milieu.

² *Wang tche*, fin.

Essai sur la littérature chinoise

premiers rois haïssaient ces troubles, c'est pourquoi ils réglementèrent les rites et la justice afin de faire une division entre les désirs des hommes et leurs demandes ¹.

L'homme est mauvais par nature.

La nature de l'homme est mauvaise : ses qualités sont simulées (artificielles). En effet, la nature de l'homme, dès sa naissance, est ^{p.125} d'aimer son avantage ; il la suit et c'est pourquoi il lutte et combat, cause des troubles et meurt. Il naît et déteste ce qui lui est désagréable, il suit sa nature et c'est pourquoi il détruit et vole ; il naît et la loyauté et la sincérité disparaissent.

Il naît, et les désirs lui viennent par les yeux et les oreilles, il aime les sons et les couleurs, il suit sa nature et devient libidineux et révolté. Il naît : les rites, la justice, la raison et l'harmonie disparaissent.

Ainsi, à suivre la nature de l'homme, à laisser faire les sentiments de l'homme, on tombe à coup sûr dans les combats et les luttes : réunis, c'est la révolte ; séparés, c'est la rixe...

Ce que l'on ne peut ni cultiver ni transformer, et qui est dans l'homme, c'est ce que l'on appelle sa nature ; ce que l'on peut cultiver, transformer, et qui se perfectionne dans l'homme, c'est ce que l'on appelle le simulé (l'artificiel). Telle est la différence entre la nature et l'artificiel ².

¹ *Yi louen*, début.

² La méchanceté de la nature, début.

III

ÉCOLE DE LAO-TSEU (*Tao-kia*)

@

p.126 *Kouan Yun-tseu*, ministre du roi de Ts'i, aurait été contemporain de Lao-tseu dont il aurait reçu directement le *Tao-to king*. Il vécut probablement au V^e siècle.

Ce philosophe a laissé un ouvrage en sept livres sur le Tao, intitulé *Che-chen king*.

La subtilité de son raisonnement et la clarté de sa pensée sont particulièrement remarquables ; je ne cite qu'un passage sur le Tao :

N'existant pas à la manière des êtres corporels, le Tao ne peut être exprimé par des paroles ; ce qui ne peut être exprimé par des paroles est par conséquent le Tao. N'existant pas à la manière des êtres matériels, le Tao ne peut être conçu par la pensée ; ce qui ne peut être conçu par la pensée est par conséquent le Tao.

*

Yun Wen-tseu, disciple direct de Lao-tseu ; il a laissé plusieurs chapitres expliquant et développant les doctrines du Tao.

*

p.127 *Lie-tseu* : il vivait à la fin du IV^e siècle avant notre ère et avait été disciple de Kouan Yun-tseu. Plusieurs commentateurs

Essai sur la littérature chinoise

nient son existence ; son nom n'est pas mentionné dans les biographies de Sseu Ma-ts'ien qui écrivit au I^{er} siècle de notre ère ¹. On a même été jusqu'à dire qu'il avait été inventé par Tchouang-tseu. Il existe sous son nom un ouvrage intitulé le *Tchong-hiu king*, *Le livre du vide et de l'incorporel*. C'est dans cet ouvrage que l'on rencontre la première fois le récit, sous forme de merveilleux, des *voyages de l'Empereur Mou*, 1005-985 avant J.-C..

*

Tchouang-tseu. 338 ans avant J.-C.

Il a laissé un ouvrage connu sous le nom de *Livre des fleurs du Sud* (*Nan-Houa king*), recueil de pièces diverses développant et commentant le texte de Lao-tseu.

Son œuvre est une des plus brillantes et des plus complètes parmi celles des disciples de Lao-tseu. Tchouang-tseu raconte différentes légendes dont le Taoïsme s'est emparé.

*

^{p.128} *Han Fei-tseu* naquit en 233 avant J.-C. Il étudia avec Lie-tseu sous la direction de Siun-tch'eng. Ses essais contiennent en partie des sentences de Lao-tseu. Son ouvrage est surtout consacré aux lois et à la procédure : il est conçu dans un esprit de cruauté remarquable. Il discute quelques crimes avec froideur et vérité, mais son ouvrage n'est qu'une ébauche.

*

¹ [plutôt 'avant J.-C.']

Essai sur la littérature chinoise

Ho-Kouan-tseu. Le philosophe au bonnet de crête de poule ho. Ainsi nommé parce qu'il portait toujours un bonnet orné d'une crête de poule ho.

Il vivait au IV^e siècle avant notre ère, à la manière des anachorètes, errant dans les forêts et fuyant les villes.

On trouve dans son ouvrage une analogie singulière avec la loi des nombres de Pythagore. Il commence par dénombrer toutes choses, trouve toujours le chiffre 5 et le chiffre 6. Il finit par écrire :

5 fois 5, c'est-à-dire 25, régleme l'Univers (est la loi de l'univers) ; 6 fois 6, c'est-à-dire 36, règle les années ¹.

On se rappelle le passage de Pythagore _{p.129} disant que 5 et 6 étaient la figure du monde ; 25 et 36, les racines des sphères.

*

Yen-tseu. Il vécut à la même époque que Tchouang-tseu : son livre est un résumé de ses entretiens avec ce philosophe.

Son œuvre, formée de huit essais, est intitulée « le Printemps et l'Automne » (Tch'ouen-tsieou) comme les chroniques de K'ong-tseu et comme l'encyclopédie de Lu.

*

Kouei-Kou-tseu, le philosophe de la Gorge des diables. On ignore son nom : son surnom lui vient de la vallée où il a vécu en ermite au IV^e siècle de notre ère. Sa philosophie est nettement taoïste, mais la forme est assez originale et forte ; on

¹ *Ho-Kouan tseu*. D, chap. VIII. Tou Wan.

Essai sur la littérature chinoise

a gardé de lui douze courts essais.

IV

ÉCOLES DIVERSES (*Tsa-Kia*)

@

Che-tseu. Il vécut au II^e siècle de notre ère. Le court recueil en vingt chapitres qu'il nous a ^{p.130} laissé est sans intérêt : la première phrase est copiée textuellement dans *Lao-tseu*, une autre est copiée dans *Meng-tseu*, et son ouvrage, composé de maximes morales, est une mosaïque de pensées ou de phrases empruntées aux philosophes qui avaient écrit avant lui.

*

Liu che (Liu pou-wei) mort en 235 avant J.-C., auteur d'une sorte d'encyclopédie portant le même titre que l'histoire de *K'ong-tseu*, *le Printemps et l'automne* (Tch'ouen-Tsieou). On prétend que l'ouvrage est d'une époque ultérieure et serait dû au pinceau d'un nommé Kao-Yi.

Le début en est assez curieux, car il donne tout ce qui se rapporte à chaque mois de l'année :

A la lune du printemps resplendissant (1^{re} lune de printemps), le soleil est dans la constellation Ying-cho. Au couchant, il est au milieu de la constellation Ts'an ; à l'aurore, au milieu de la constellation Wei ; le premier jour correspond aux lettres cycliques Kia-yi : son empereur est T'ai-po (Fou hi) son insecte est le tarin ; son ton est la

Essai sur la littérature chinoise

note Kio et le liu T'ai tséou : son nombre est 8 ; sa saveur est l'aigre : son odeur, celle du feutre ¹.

p.131 Des réflexions philosophiques suivent. La lecture en est intéressante : on trouve l'explication et l'origine de nombreuses coutumes et de croyances que bien peu de personnes sont en mesure d'expliquer.

*

Wei Leao-tseu vivait au IV^e siècle avant notre ère. On possède de lui un court volume en 24 chapitres de préceptes militaires clairs et intelligents : on y trouve des explications intéressantes sur la division d'une armée. Cinq hommes formaient un groupe de cinq, avec un chef ; dix hommes avaient un dizenier ; 50 hommes avaient un chef ; 100 hommes formaient un élément de l'armée ; le chef de mille hommes avait droit de mort.

*

Tcheou-yen de Ts'i vécut vers 370 avant notre ère. Il remplaça la théorie de la genèse mutuelle des éléments par la théorie de leur destruction mutuelle.

¹ *Meng tch'ouen*, début.

V

@

Il faut citer en partie la célèbre élégie de ^{p.132} K'iu Yuan intitulée : « *Pour épancher ma tristesse* » (*Li-sao*).

K'iu Yuan vécut de 332 à 295 avant J.-C., il était parent et devint ministre du roi de Tch'ou. Il essaya de détourner son souverain de certaines entreprises dangereuses : le roi ne l'écouta pas et le congédia. K'iu Yuan, désespéré, composa son élégie et le 5^e jour de la 5^e lune de l'an 295, il se jeta dans le fleuve Mi-lo, affluent du Yang-tseu. Le roi de Tch'ou, touché de cette mort, fit faire des offrandes, et depuis cette date, chaque année, le 5^e jour de la 5^e lune, des bateaux pavoisés sillonnent les eaux et font des sacrifices au fidèle ministre : c'est la fête des Bateaux-dragons.

L'élégie de K'iu Yuan comprend 93 strophes ; nous citerons les plus caractéristiques :

I

L'empereur Kao-yang était mon ancêtre ;
Mon vénérable père se nommait Pe-yong ;
L'étoile Che-ti était au premier des angles (nord- est)
Au temps Keng-yin, je descendis (sur terre).

II

Mon père, considérant l'heure de ma naissance,

Essai sur la littérature chinoise

Dès le début me donna de beaux noms :

Il me nomma le Droit (Tcheng-tseu)

Et comme surnom, Maître-en-Justice (Ling-Kiun). p.133

III

Ayant en moi la suprême perfection,

Je cultivai mes sentiments pour l'augmenter encore,

Cueillant l'iris parfumé des rivières et le lys des vallées
profondes,

Nouant le nelumbo de l'automne à ma ceinture.

VII

Les trois rois de l'antiquité furent parfaits :

Tous les parfums étaient en eux,

Ils joignaient le poivrier de Chen

Au cannelier et au camphrier.

X

Je me hâtais, tantôt devant le Char, et tantôt derrière lui,

Cherchant à lui faire suivre la voie des anciens rois.

Mais le prince, semblable au glaïeul, ne comprenait pas
mes pensées,

Et n'écoutant que les calomniateurs, il se montrait irrité.

XI

Je savais que l'extrême sincérité est déplaisante,

Je me tus : mais ne pouvant me contenir, p.134

Je montrai les neuf ciels et j'évoquai leur justice.

Le Maître sacré était l'unique objet de mes pensées.

Essai sur la littérature chinoise

XVI

Ils (les courtisans) se sont réunis pour me chasser,
Pour me poursuivre comme une bête sauvage.
Mon cœur n'en est pas attristé, mais la vieillesse va
m'atteindre.
Je crains de ne pouvoir livrer mon nom à la postérité.

XX

Je n'ai cessé de soupirer et de laisser couler mes larmes,
Gémissant sur tous ceux qui sont nés et qui sont destinés
à souffrir.
En vain je me suis perfectionné : j'ai dû me dompter et me
contenir.
Le matin, je disais des paroles sincères, le soir je fus
chassé.

L'œuvre de K'iu Yuan est naïve, elle laisse transparaître un grand orgueil, apanage universel de tant de lettrés et de sages de tous pays. La division en strophes et la phrase rythmée en font une poésie. Ce ne sont en réalité que des pensées formulées avec effort.

VI

@

p.135 Pendant que les philosophes poursuivaient leurs spéculations, la société chinoise achevait de se transformer.

Essai sur la littérature chinoise

L'empereur de Tcheou, sans autorité, avait laissé les grands fiefs se fondre peu à peu en sept royaumes : *Yen* (l'hirondelle), occupant la plaine de Pékin ; *Ts'i* (l'harmonie), régnant sur la province orientale du Chang tong ; *Tchao* (le coureur), borné à l'est par l'embouchure du fleuve Jaune, au sud par le cours horizontal de ce même fleuve et à l'ouest par sa bouche ascendante ; *Wei* (la grandeur) et *Han* (la haie) sur le haut cours de la Houai ; *Tch'ou* (la forêt dense), gouvernant les barbares Man du Yang-tseu-Kiang ; *Ts'in* (le riz sec) enfin, qui détruira tous les autres, occupait la vallée de la Wei et la haute vallée de la Han. C'est la période des « Royaumes combattants » (Tchan Kouo).

En 255 avant J.-C. le roi de *Ts'in* s'empara des neuf urnes fondues par Yu-le-Grand au XXI^e siècle, symbole du pouvoir impérial ; elles disparurent sous son règne sans que l'on sache comment ni pourquoi.

*

En 244, on commença la construction de la ^{p.136} Grande Muraille. Les Yi (archers), qui guerroyaient sur la frontière Est, avaient été refoulés vers le sud, le long de la mer, et incorporés en partie. Les Ti (animaux connaissant le feu) qui descendaient des montagnes du Chan-si, pour piller jusqu'à la région de K'ai-fong fou, avaient été dispersés en petits groupes et plus ou moins fondus dans la nation, soit qu'ils adoptassent les usages chinois, soit qu'on les employât comme troupes mercenaires. Les Jong (lanciers) étaient dans le même cas ; beaucoup de leurs tribus s'étaient installées entre le Thibet et le nord du Sseu-

Essai sur la littérature chinoise

tch'ouan. Les troupes du Ts'in comprenaient un grand nombre de Jong et de Ti. La construction d'une muraille n'était donc pas faite contre eux, mais contre les Hiong-nou (les Esclaves cruels), anciens Hien-yun, les Huns, cavaliers mongols qui parcouraient le désert, du lac Baïkal au nord du Turkestan. Ces Esclaves-cruels étaient peu à peu repoussés vers l'ouest par une nouvelle peuplade, les Hou (fanons de bœuf, surnommés ainsi à cause sans doute de leurs barbes). Hou de l'est (Tong-houses), Hou des Bois (Lin-hou), cavaliers de race mandchoue venus des rives du Yalou et de la Selenga et se glissant le long des frontières entre les Esclaves-cruels (Hiong-nou) et les royaumes chinois.

C'est contre ces deux dernières peuplades que ^{p.137} les Ts'in construisirent d'abord une muraille coupant la boucle du fleuve Jaune et traversant le territoire actuel des Ordoss, du sud-ouest au nord-est, sur une longueur d'environ mille kilomètres.

Le roi de Tchao (le Coureur) fit continuer la muraille sur 2 à 300 kilomètres depuis la boucle nord-est du fleuve Jaune jusqu'aux environs de la ville actuelle de Kalgan, à 400 kilomètres à l'ouest de Pékin.

Le roi de Yen (l'Hirondelle), ayant repoussé les Hou, continua le mur vers l'ouest jusqu'au fleuve Leao, non loin de la ville actuelle de Niou-tchouang, au nord du golfe du Petchili. Ces trois murailles furent réunies plus tard par le général Mong Tien.

*

En 221 avant J.-C., tous les royaumes successivement avaient été vaincus et annexés par Ts'in ; un général de Ts'in avec 600.000 hommes avait parcouru le Yang-tseu, poussé une pointe

Essai sur la littérature chinoise

jusqu'au Tcho-kiang et s'était emparé du Chan-tong en revenant. Les petits royaumes qui avaient succédé à la quasi-féodalité, disparaissaient pour faire place à l'empire ; le roi de Ts'in (le riz sec) reprit le titre de Ti, Empereur, qui n'avait pas été porté depuis Yao, Yu, et Chouen au XXII^e siècle ; il y ajouta le ^{p.138} qualificatif de Houang, Auguste ; il créa un pronom personnel spécial pour se désigner lui-même ; il s'appela enfin Che Houang-ti, le Premier Empereur Auguste, et décida que ses descendants s'appelleraient Second, Troisième, etc... Empereur Auguste.

La cour dut présenter à cette époque un luxe inouï. Le premier Empereur avait construit son palais, qu'il agrandissait sans cesse, sur la rive sud de la Wei, à Hien-yang (à l'ouest du Si-ngan fou actuel). Sur la rive nord, en face de ses jardins, il fit reconstruire tous les palais des rois qu'il avait vaincus. Aussi la rivière présentait-elle un aspect merveilleux, bordée de constructions somptueuses, de jardins ombragés où des danseuses évoluaient par groupes au son d'orchestres qui ne cessaient jamais de jouer. On comptait 270 palais ainsi disséminés dans la verdure.

L'empire fut divisé en 40 commanderies (kiun) ou préfectures, gouvernées par un préfet, un juge et un inspecteur ; toute aristocratie de terre fut abolie ; les paysans, de simples tenanciers devinrent propriétaires.

Pour empêcher les troubles, toutes les armes furent confisquées, on en fit des cloches et douze statues colossales qui furent placées à l'entrée du palais.

Essai sur la littérature chinoise

On construisit deux routes, larges de près de ^{p.139} cent mètres, bordées de cyprès. L'une allant depuis l'embouchure du Leao, au nord-est, jusqu'aux sources de la Siang, près de Kouei-lin, à la frontière du Kouei-tchéou. Une autre longea le bord de la mer, depuis le Leao jusqu'au Tcho-kiang.

Une colonie de plusieurs milliers de jeunes gens et de jeunes filles partit de Chan-hai Kouan, sous la direction d'un nommé Siu-cheu (ou Siu-fou) à la recherche des trois îles des Génies, où l'on gardait l'eau d'immortalité ; elle aborda au Japon et y resta : Siu-fou est encore vénéré dans des temples au Japon.

Vers 215, l'Empereur groupa tous les débiteurs insolvables, criminels, récidivistes, gens sans aveu, et sans ressources et les dirigea au sud de l'empire, dans les trois commanderies correspondant à peu près au Kouang-tong fou, au Kouei-lin fou et au Hing-yi fou. Il y avait environ 500.000 âmes, en majorité des hommes qui prirent des femmes du pays, s'installèrent et imposèrent les usages et les coutumes chinoises.

En 214, le général Mong Tien (Voile, repos), chargé des frontières du nord, rebâtit et compléta la Grande muraille qui s'étendit dès lors sans arrêts ni interruption, depuis le Lantcheou fou actuel jusqu'aux passes des montagnes et de la mer (Chan-hai Kouan) sur le golfe ^{p.140} du Petchili. L'immense armée de Mong Tien travailla pendant dix ans ; sur les trois cent mille hommes qui furent là, plus de cent mille y restèrent, morts de fatigue ou de maladie.

On construisit encore une chaussée de 900 kilomètres de long, depuis les rives de la Wei jusqu'aux frontières du nord.

Essai sur la littérature chinoise

C'est ce général Mong Tien qui inventa le pinceau, l'encre et le papier. Jusqu'alors on se servait de stylet, pour graver sur des tablettes de bambou : chaque tablette formait une ligne. Mong effilocha un morceau de bois, le trempa dans une préparation noire et s'en servit pour écrire sur des pièces de soie ; puis sur des papyrus et sur du véritable papier.

*

Nous arrivons enfin, en 213 (9^e année du règne), au grand événement que les lettrés ne cessent de déplorer : la destruction des livres, acte pour lequel le nom du Premier Empereur Auguste est chargé d'opprobres ; les historiens même ne peuvent parler sans parti pris des actes de ce règne.

Au cours d'un banquet donné par le souverain aux principaux savants du temps, l'un d'eux se leva et lui fit une adresse de félicitations ; un vieux lettré se leva à son tour et comparant ^{p.141} les lois de Ts'in aux anciennes lois, il termina en prédisant les plus grands malheurs à ceux qui ne suivaient pas les nobles enseignements de l'antiquité. *Li Seu*, grand ministre, sachant combien son maître était irrité de ces continuelles allusions au passé, lui adressa la requête suivante :

Les grands empereurs de l'antiquité puis ceux des trois dynasties (Hia-Chang-Tcheou) ne se sont pas imités, niais chacun a gouverné. Non qu'ils voulussent ne pas s'imiter, mais parce que les temps étaient différents. A ce moment, tous les princes étaient en lutte et appelaient des éducateurs errants. Maintenant, sous le ciel, tout est fixé ; les lois sont unifiées, le peuple s'adonne aux travaux de

Essai sur la littérature chinoise

l'agriculture ; les fonctionnaires étudient les lois et surveillent les dépenses. Pourtant les lettrés ne prennent pas pour étude le présent, mais l'antiquité, afin d'abolir le présent et de troubler le peuple-aux-têtes-noires. Votre ministre Li Seu dit : Ils font des discours et tous parlent de l'autorité afin de faire du tort au présent ; ils ornent leurs discours de paroles creuses afin de troubler les hommes sincères et d'avantager leurs écoles privées. Maintenant l'Empereur Auguste a tout l'univers : il distingue le blanc du noir et choisit l'un ou l'autre ; eux se rassemblent, apprennent aux hommes à ne pas respecter la ^{p.142} loi ; quand un ordre a été donné, ils le discutent ; en votre présence, ils acquiescent, mais ils disent non au fond du cœur ; ils sortent et vous dénigrent... ils répandent dans le peuple leurs doctrines afin de provoquer des révoltes.

Si vous ne les réprimez pas, votre puissance sera brisée, des bandes se formeront. Si vous les réprimez, tout sera bien.

Votre ministre demande que les annalistes brûlent tous les livres, sauf les chroniques de Ts'in. Celui qui osera cacher le Livre des Vers, ou le Livre de la Prose, que tous le dénoncent afin qu'on le brûle. Celui qui osera citer sottement le texte du Livre des Vers ou du Livre de la Prose afin de louer l'antiquité et dénigrer le présent, qu'il soit décapité et exposé sur le marché ; que son clan et que ceux qui ne l'auront pas dénoncé, subissent la même peine.

Après trente jours, si tout n'est pas brûlé, qu'on tatoue les possesseurs de livres afin qu'ils soient la risée de la ville.

Essai sur la littérature chinoise

Les ouvrages de médecine, de sorts, d'agriculture seront exceptés ; que ceux qui désireront étudier les lois, les étudient comme fonctionnaires ¹.

L'approbation impériale fut donnée et tous les exemplaires du Livre des Vers et du livre de la Prose périrent.

p.143 La destruction des livres fut suivie de l'exécution de tous les lettrés convaincus d'avoir loué trop ouvertement l'antiquité : il en périt 460 à la capitale.

Li Seu n'était cependant pas un ennemi des lettrés, car, en 213, il fit faire un catalogue des caractères chinois existant : il en réunit 3.300. Son dictionnaire porte le nom de *San Ts'ang : Les Trois greniers* ; c'était le premier dictionnaire après celui de Tchéou (800 avant J.-C.).

Le passage de la requête de Li Seu où il est question des différents livres épargnés nous prouve que cette destruction des livres ne fut pas une si grande catastrophe : les ouvrages d'histoire et en particulier le *Chou king* et le *Che king* furent seuls condamnés ; le Chou king n'y perdit que quelques chapitres et le Che King fut reconstitué tout entier. Ce passage de la requête prouve encore l'existence d'ouvrages divers ; il nous en reste fort peu ; citons quelques ouvrages anciens.

▪Art militaire :

Wou-tseu, traité publié par Wou-ki dans le cours du IV^e siècle avant J.-C.

Les règles de Sseu-ma, Sseu-ma-fa (fang-Tsin de la famille

¹ *T'ong Kien Kang mou.*

Essai sur la littérature chinoise

T'ien), probablement au VI^e siècle avant J.-C.

Un ouvrage enfin qui est presque sûrement apocryphe : *Les Six enveloppes (Leou l'ao)*, attribué, à Kiang Lin-chang, XII^e siècle avant J.-C. p.144

▪Administration :

Les *rites des Tcheou (Tcheou-li)*, contenant toute l'organisation administrative de la dynastie Tcheou, daté du XII^e ou du XI^e siècle avant J.-C.

Les *règles des Rois (Wang tche)*, du XIII^e ou XIV^e siècle avant J.-C., incorporé au *Li-ki* (mémoires sur les rites).

Aucun ouvrage de médecine, de géographie (sauf le livre des monts et des mers, *Chan-hai-king*)..

En tous cas, fort peu de choses : il faut même s'étonner du petit nombre d'ouvrages attribués à cette époque si l'on considère la production littéraire qui suivra, dans le II^e et le I^{er} siècle avant notre ère.

*

La puissance absolue du Premier Empereur ne dura pas longtemps : le dernier royaume fut soumis en 221 avant J.-C. L'Empereur mourut en 210, âgé de 50 ans.

Dès la deuxième année du règne de son successeur, le Second Empereur, des troubles éclatèrent de toutes parts. Le peuple s'était lassé rapidement de la rigidité des lois ; plus de complaisances, plus d'achat de faveurs, plus d'influences ; on était soi-disant indigné de la p.145 rigueur des supplices ; mais, en

Essai sur la littérature chinoise

réalité, les anciens nobles, réduits à l'inaction, rêvaient de reprendre cette existence de petits royaumes toujours en lutte, où toutes les qualités pouvaient se déployer avec profit ; corruption, violence, hypocrisie par laquelle on gagne l'admiration des foules ; complots toujours défaits et toujours recommencés ; l'espoir enfin, fuyant toujours, mais toujours poursuivi, d'arrondir le petit royaume jusqu'à conquérir le pays entier. La population elle-même, au fond du cœur, ne devait pas apprécier cette sécurité entière et cette impossibilité absolue de brigander ; l'espérance d'un gain illicite et adroitement conquis est au fond de l'âme populaire chinoise, d'où le succès des sociétés secrètes qui organisent le pillage futur ; ces manières de loteries du désordre occupent toutes les imaginations, en concurrence avec les véritables loteries et les jeux de hasard.

En 206, les six royaumes étaient reconstitués. Les Ts'in (le Riz sec) conservaient encore leur ancienne région, la vallée de la Wei. Les rois décidèrent que le général qui les réduirait recevrait en investiture le fief des vaincus. Ce fut un nommé Lieou-pang qui réussit là où plusieurs avaient échoué. Son premier soin fut de publier un code en trois articles : Celui qui tuera sera tué ; celui qui blessera sera blessé en ^{p.146} proportion ; celui qui volera sera puni en proportion du dommage causé.

Dans le trouble qui accompagna cette expédition, les palais merveilleux des Ts'in furent incendiés, les tombeaux vidés et les trésors pillés.

Un nouveau partage de l'empire fut fait, quand tout se trouva apaisé. Lieou-pang fut nommé roi de Han (La Haie) et reçut en

Essai sur la littérature chinoise

apanage le territoire comprenant la haute vallée de la rivière Han, et la partie nord du Seu-Tch'ouan (Les Quatre-vallées) actuel. Le partage mécontenta tout le monde.

La lutte recommença. Citons quelques faits de cette guerre : Lieou pang, à la tête de 590.000 hommes, prend la ville de P'eng-Tch'eng. Le roi de Tch'ou (La Forêt dense) avec 30.000 cavaliers fond à l'improviste sur cette bande et la met en fuite : deux cent mille hommes se noyèrent en essayant de passer la Seu et la Souei, deux affluents de la Houai. Les cadavres accumulés en barrages empêchèrent le libre écoulement des eaux : toute la région fut inondée pendant plusieurs jours. La mort de Houang-tsie, roi de Tch'ou, est un exemple de bravoure qui peut se comparer aux épisodes les plus remarquables de notre histoire. Poursuivi sans cesse et toujours vaincu, il se trouva entouré enfin par toute une armée : il ne lui restait que 28 cavaliers. Chargeant et rechargeant sans se ^{p.147} reposer un instant, il étonna ses adversaires ; acculé enfin au lit d'une rivière, il mit pied à terre avec ceux de ses hommes qui restaient vivants et combattit encore. Au soir tombant, couvert de blessures, il restait seul et ne se sentait plus la force de lever son épée ; d'un coup de poignard, il se trancha la gorge et tomba mort sur son dernier adversaire. Comme son corps était mis à prix, on s'entretua pour s'emparer de lui : il fut déchiqueté ; cinq hommes ramenèrent les principaux morceaux, les réunirent et reçurent la récompense.

En 202, l'empire se trouvait reconstitué au profit de Lieou pang qui prit le titre d'Empereur élevé de Han (Han Kao ti) ; il

Essai sur la littérature chinoise

établit sa capitale sur les bords de la Wei, à Tch'ang-ngan, La Paix-perpétuelle (aujourd'hui Si-ngan fou). La division en préfectures ou commanderies (Kiun) fut conservée, mais des apanages ou principautés (Kouo) furent donnés aux membres de sa famille impériale et aux principaux généraux.

OUVRAGES PRINCIPAUX

Les six enveloppes. Leou t'ao, ouvrage sur l'art militaire attribué à KIANG LING-CHANG, XII^e siècle av. J.-C., mais écrit probablement à une date plus récente.

Essais de Kouan-yun tseu. Che-chen King, par Kouan-yun tseu, VI^e siècle av. J.-C.

Les règles de Sseu-ma. Sseu-ma fa, par SSEU-MA FANG-TS'IN, VI^e siècle av. J.-C.

Livre du vide et de l'incorporel. Tchong-hiu King, par LIE-TSEU, 398 av. J.-C.

Livre des Fleurs du Sud. Nan-houa King, par TCHOUANG TSEU, 338 av. J.-C.

Essais de Ho-Kouan-tseu, IV^e siècle av. J.-C.

Le printemps et l'automne. Tch'ouen tsieou, par YEN-TSEU, IV^e siècle av. J.-C.

Essais de Kouei-Kou-tseu, IV^e siècle av. J.-C.

Essais de Wei-leao-tseu, IV^e siècle av. J.-C.

Essais de Wou-tseu, IV^e siècle av. J.-C.

Essais de Tcheou yen, 370 av. J.-C.

Pour épancher ma tristesse. Li-sao, élégie par K'IU YUAN, 332-295 av. J.-C.

Essais de Siun-Tseu, par SIUN-K'OUANG, III^e siècle av. J.-C.

Essais de Han fei-tseu, 233 av. J.-C.

Le printemps et l'automne. Tch'ouen-tsieou, par LIU CHE (LIU POU-WEI), 235 av. J.-C.

Les trois greniers. San ts'ang, dictionnaire par LI SEU, 213 av. J.-C.

Essais de Che-tseu, II^e siècle av. J.-C.

CHAPITRE VI

L'HISTOIRE

II^e et I^{er} siècles avant J.-C.

1° [Vue générale sur l'époque](#). Les expéditions lointaines. L'Asie centrale dans les premiers siècles avant notre ère. — 2° [Les dépravations de la Cour](#) : Wouti, l'Empereur Guerrier, libertin et poète. — 3° [Les croyances](#). Les sorciers Chao Wong et Louan Ta. — 4° [Les premiers livres historiques](#). Quelques philosophes.

I

@

p.149 Au commencement du II^e siècle avant notre ère, la dynastie Han ayant unifié l'Empire, la paix régna sous le Ciel.

Un manuel d'étiquette fut élaboré par Chou Petit-fils-universel (Chou T'ong-suen) en 201 ; inspiré en partie de l'antiquité, il régla les rapports des sujets entre eux, les rites de la religion officielle et les salutations à la Cour.

Les impôts furent changés et le peuple devint propriétaire du sol, bien que le véritable possesseur en fût, de nom, l'Empereur ; on payait p.150 un impôt foncier, on devait des corvées et, en cas de guerre, le service militaire.

Les circonscriptions administratives étaient analogues à ce qu'elles sont de nos jours : 1^e classe ou préfectures, ou commanderies ; 2^e classe, ou sous-préfectures ; 3^e classe ou districts. Ces circonscriptions étaient réparties en apanages ou

Essai sur la littérature chinoise

États donnés pour la jouissance des réserves aux rois (wang) et aux marquis (heou, signe composé de l'homme, du travail et de la flèche ; l'archer travaillant).

Quelques parties de l'Empire étaient encore agitées ; on fit des transplantations de peuples : c'est ainsi que le bassin de la rivière Min (Fou-kien) fut entièrement vidé de ses habitants, lesquels furent installés entre les bassins de la rivière Houai et du Yang-tseu, en l'an 110.

L'activité se manifesta par des conquêtes ; le nord de la Corée tout d'abord, puis le Yunnan oriental. Les luttes incessantes enfin contre les cavaliers tartares de la steppe mongole, et en particulier contre les esclaves-cruels (Hiong-nou, Huns).

« Au temps de Houang ti (XXVII^e siècle), on les appelait Houen-yu ; au temps de Yu, de T'ang, on les nommait Hien-yun ; les Hia les appelèrent Hiun-yu ; les Yin, Kouei-fang (pays des démons) ; les Tcheou les nommaient Hien-yun. Les Han les appelèrent Hiong-nou, esclaves-cruels.

p.151 Ils vivent sur les frontières du nord ; cherchant des pâturages, ils changent l'emplacement de leurs animaux ; ils ont en grande quantité des chevaux, des bœufs et des moutons ; ils les font voyager à la recherche de l'eau et de l'herbe. Ils n'ont ni villes, ni faubourgs, ni lieux fixes ; pas d'écriture, leurs contrats se font de vive voix.

Quand leurs enfants peuvent monter un mouton, ils tirent à l'arc, sur les oiseaux et les rats ; un peu plus grands, ils tirent les renards et les lièvres et s'en nourrissent ;

Essai sur la littérature chinoise

hommes, quand leurs forces leur permettent de bander un arc jusqu'au bout, ils sont faits cavaliers à cuirasses.

Quand ils ont l'avantage, ils avancent ; quand ils n'ont pas l'avantage, ils se retirent : ils n'ont pas honte de fuir, mais quand l'avantage se maintient, ils ne connaissent ni rites ni justice.

Depuis leurs seigneurs et rois jusqu'en bas, tous se nourrissent de la viande de leurs troupeaux et se revêtent de leurs peaux fourrées : ils dorment sur des pelleteries.

Les hommes robustes mangent le plus gras et le meilleur ; les vieillards mangent le reste.

Ils estiment la force et l'énergie ; ils méprisent la vieillesse et la faiblesse.

Quand le père meurt, les fils épousent ses femmes secondaires ; quand un frère meurt, ses ^{p.152} frères épousent les femmes et les concubines qui restent veuves.

D'après leurs coutumes, ils ont un nom personnel (ou prénom, ming) et ne connaissent pas les noms omis par respect : ils n'ont pas de nom de famille, ni de prénoms honorifiques.

Le titre complet de leur Chan-yu (Khan, hahan, prince, chef) est Tāng-li Kout'ou Chan-yu ¹ ; les Esclaves-cruels appellent le Ciel tang-li : pour fils, ils disent Kou-t'ou ; chan-yu veut dire : grand, large ².

¹ *Tengri Houtou Hahan*, prince fils du Ciel, en mongol.

² *Heou-han chou* : *Hiong-nou tchouan*.

Essai sur la littérature chinoise

Les expéditions faites contre les Esclaves-cruels obligèrent les Chinois à s'occuper de ces tribus, qu'ils qualifiaient dédaigneusement de barbares ; la puissance de ces barbares devint telle que les Empereurs durent traiter avec eux et leur donnèrent leurs filles en mariage ou sinon leurs filles, du moins quelques femmes du palais que l'on qualifiait de princesses impériales. Ils apprirent ainsi de nombreux mouvements de peuple.

Jusqu'au III^e siècle avant J.-C., la partie orientale du Turkestan chinois actuel, et le versant nord des Nan-chan, étaient occupés par un peuple nommé Yue-tche ou Yue-ti, dont on a rapproché le nom de celui des Gêtes du Pont-Euxin parmi lesquels mourut Ovide. En 202, ces ^{p.153} Yue-tche furent attaqués par les Hiong-nou (esclaves-cruels, Huns) ; une partie de ce peuple descendit au sud et disparut ; l'autre se transporta en masse vers l'ouest ; repoussés du fond du Turkestan par les Casiens ou Saï (Satrapie persane en -330 sous Darius) ils passèrent l'Altaï et descendirent la vallée de l'Ili.

Cette vallée était occupée par les Saï ; ceux-ci, expulsés, contournèrent le royaume grec de Sogdiane, connu des Chinois sous le nom de Ta-wan (grands jardins ? grands oasis ?), descendirent au sud en passant le Sir darya et l'Amou darya (Oxus et Jaxartes) ; franchirent l'Hindou-Kousch et s'établirent à l'ouest de l'Afghanistan dans la province de Perse, encore appelée Seïstan, pays de Sai ou Seï, sur les bords du lac Hamoun, déversoir du fleuve Hilmend (alors Arimaspes) ; le lac était dix fois plus grand à cette époque ; le pays qui l'entourait

Essai sur la littérature chinoise

était désigné par le nom de Drangiane. Ceci se passait entre l'an 200 et l'an 150.

Quant aux Yue-tche (Gêtes), ils ne restèrent pas longtemps dans la vallée de l'Ili ; une tribu Hou (mandchoue), les Wou-Souen (Petits-fils noirs), s'était glissée le long des frontières septentrionales de la Chine et, de proche en proche, s'était éloignée vers l'ouest. Elle se trouvait sur le versant nord de l'Altaï quand les Esclaves-cruels (Hiong-nou) les attaquèrent et les ^{p.154} vainquirent ; les Petits-fils noirs, pourchassés, envahirent l'Ili et en délogèrent les Yue-tche (Gêtes) ; ceux-ci descendirent au sud, ravageant la Sogdiane après avoir passé le Sir darya (Iaxartes) ; ils continuèrent jusqu'à l'Amou darya (Oxus), à l'ouest du Bokhara actuel. Dans cette plaine fertile, ils trouvèrent un peuple installé, les Tahia (grand été, Sartes ?). Les Tahia expulsés allèrent à l'ouest jusqu'aux rivages de la mer Caspienne, qu'ils contournèrent ; ils franchirent le Caucase et s'établirent, sur son versant nord, dans le Daghestan actuel (pays des Da-gia). Les Yue-tche (Gêtes), après avoir expulsé les Tahia, franchirent peu à peu l'Amou darya et s'emparèrent enfin de la Bactriane (Balkh actuel) au II^e siècle.

La Bactriane, au temps de l'Empire persan, était le siège d'une satrapie puissante ; Bessus, assassin de Darius en 330, était satrape de Bactriane ; il fut vaincu par Alexandre. La Bactriane était devenue un petit royaume grec ; elle avait eu six rois ; le dernier, Eucratide II, fut chassé en 141 par les Yue-tche (Gêtes). Le royaume ainsi fondé par les Yue-tche s'étendit plus tard jusqu'à la vallée de l'Indus.

Essai sur la littérature chinoise

Un officier chinois nommé Tchang l'Incapable (Tchang K'ien) fut envoyé en -135 vers les peuples de l'ouest, les Yue-tche en particulier, afin de combiner une action commune contre ^{p.155} les Esclaves-cruels : il resta treize ans absent et rapporta le premier récit fidèle que présentent les Annales chinoises sur l'Asie centrale.

«...On disait que les Hiong-nou avaient vaincu le roi des Yue-tche (Che-kou dit : Yue tche, empire hou (ou mandchou) des territoires d'occident), et de son crâne avaient fait une coupe... Les Han... ayant entendu ces rumeurs, voulurent envoyer un ambassadeur, mais la route des envoyés passait au milieu des Hiong-nou...

Tchang l'Incapable partit du Long-Si (nord-ouest de la Chine), passant chez les Hiong-nou ; ceux-ci le prirent... il y resta dix ans, se maria et eut des enfants... il s'échappa, allant vers l'ouest pendant plusieurs dizaines de jours, jusqu'aux Ta-wan (grands jardins, royaume grec de Sogdiane). Les Ta-wan, connaissant les richesses des Han, désiraient communiquer avec eux et ne le pouvaient ; ils virent l'Incapable, se réjouirent et lui demandèrent ce qu'il désirait. L'Incapable dit..., que les Han désiraient envoyer des cadeaux aux rois, mais ne le pouvaient... Les Ta-wan conduisirent l'Incapable jusque chez les K'ang-kiu (Demeure robuste). Les K'ang-kiu le conduisirent aux grands Yue-tche. Le roi des Yue-tche avait déjà été tué par un Hou (barbare mandchou) qui avait intronisé son père (un autre texte dit le prince héritier) ; ils avaient ^{p.156}

Essai sur la littérature chinoise

attaqué et soumis les Ta-hia. Leur terre est grasse et riche ; les voleurs sont peu nombreux, leur disposition est paisible et harmonieuse... L'Incapable revint par les Nan chan (monts du sud) au travers du territoire des K'iang (thibétains du nord) ; il fut encore pris par les Hiong-nou..., le Khan eut des troubles, avec son épouse Hou..., il revint chez les Han... Il dit : au temps où j'étais chez les Ta-hia, j'ai vu des bambous du Kiong (Sseu-tch'ouan, Quatre-vallées méridional) et des toiles du Chou (Quatre-vallées occidental) ; j'ai demandé comment ils les obtenaient. Les Ta-hia dirent... sur les marchés du pays des Chen-tou (Hindou). Le Chen-tou est au sud-est des Ta-hia à plusieurs milliers de lis (1/2 kilomètre environ) ; ils sont sédentaires et leurs mœurs sont pareilles à celles des Ta-hia. Le peuple monte des éléphants pour combattre. Leur empire touche la Grande-eau. Les Ta-hia sont à 12.000 lis (6.000 kilomètres) des Han, au sud-ouest, or, le Chen-tou étant à plusieurs milliers de lis au sud-est des Ta-hia, et possédant des objets du Chou, ne doit pas en être éloigné.

Le fils du Ciel demanda : Les Ta-wan, les Ta-hia sont soumis aux Ngan-Si (Parthes) : ce sont de grands États au nord, il y a les Yue-tche et les K'ang-Kiu, ne pourrait-on les soumettre par la justice ?... Il envoya Tchang l'Incapable et plusieurs autres par différentes routes au sud ; les ^{p.157} uns sortirent par les Yeou, d'autres par les Ts'o, d'autres par les Sseu, d'autres par les Fou (peuplades de barbares du Sseu-tchouan et du Yunnan). Ils parcoururent mille à deux

Essai sur la littérature chinoise

mille lis : vers le nord, ils furent arrêtés par les T'i (Tangoutains) et les Ts'o ; au sud par les Souei (Hi) et les K'ouen-ming(peuplades du Yun-nan).. là ils entendirent qu'à l'ouest il y avait des États combattant avec des éléphants ; on les appelait Tien et Yue (Yun-nan du sud et Tonkin, Birmanie)... »

Tchang l'Incapable fut encore envoyé en ambassade vers l'ouest avec des présents :

« Dès lors, les États du nord-ouest commencèrent à avoir des relations avec les Han... On obtint des chevaux suant le sang du pays Ta-wan ; on envoya des ambassades aux Ngan-Si (Arsacides ? Parthes ?), aux Yen-tsai (Alains ?), aux Madou Li, Hiuan, aux Tiao-tche, aux Chen-tou (Hindous) (Mao-hiuan ou Li-hiuan, État de Tats'in (empire d'occident) » ¹.

Il y eut, à cette époque, des mouvements de peuples extraordinaires. La poussée des Hou et des Hiong-nou refoulait constamment vers l'ouest les peuplades vivant jusqu'alors paisiblement dans la Mongolie occidentale et le Turkestan. L'empire des Perses était désagrégé : il s'était étendu au delà du Pamir ; le fond du Turkestan chinois, Kachgar et Yarkend avaient p.158 formé la satrapie des Casiens ou Saces. Alexandre en 328-327 était venu jusqu'au pied du Pamir ; sur les ruines de Cyreschata fondée par Cyrus, il fonda Alexandreschata (en mongol Alexander-Khoto, la ville d'Alexandre), aujourd'hui Kodjend. La Sodgiane resta longtemps un petit royaume grec ;

¹ *Ts'ien Han chou*, chap. LXI. *Tchang K'ien tchouan*.

Essai sur la littérature chinoise

sa capitale était Eul-cheu, aujourd'hui Ouratioube. C'est par la Sogdiane (le Ta-wan chinois) que pénétra au Turkestan cet art gréco-bouddhique dont les ruines du bassin du Tarim montrent tant de traces. C'est de Sogdiane que la vigne fut importée en Chine. La pastèque peut-être aussi.

En -101, une armée d'aventuriers chinois, commandée par un nommé Li Kouang-li, s'empara de la capitale des Sogdiens. Le roi, un Grec, fut tué ; les petits princes du Tarim se hâtèrent d'envoyer leurs enfants comme otages à la cour de Chine. Le Tarim fut connu dans ses moindres détails.

« Les "territoires d'occident" (Si-yu,

Tarim) commencèrent à être connus à l'époque Hiao-wou. Il y eut à l'origine 36 États qui, plus tard, se divisèrent jusqu'à 50 et plus ; ils sont tous situés à l'ouest des Esclaves-cruels (Hiong-nou) et au sud des Petits-fils noirs (Wou-souen). Au nord et au sud, il y a de hautes montagnes ; le milieu est fertile ; il y a une rivière. De l'est à l'ouest, on compte plus de 6.000 lis (3.000 p.159 kilomètres environ). L'est touche aux frontières des Hans à Yu-men (la Porte du Jade) et Yang-Kouan (la Barrière-du-Soleil). Le pays est limité, à l'ouest, par le Mont-des-oignons (Ts'ong-ling, Pamir). La rivière a deux sources : l'une sort du Mont-des-oignons, l'autre sort du Yu-t'ien (district de Khotan).

Le Yu-t'ien est au pied des montagnes du sud. La rivière coule vers le nord et se joint à la rivière du Mont-des-

Essai sur la littérature chinoise

oignons pour couler vers l'est où elle se jette dans la Mer-des-roseaux-luxuriants (P'ou-tch'ang haï) qu'on appelle aussi les Lacs-salés (Yen-tso), située à 300 lis de la Porte-de-Jade et de la Barrière-du-soleil ; la mer est longue et large de plus de 300 lis...

Pour aller aux Territoires-occidentaux, il y a deux routes : l'une part des Chan-chan, longe le versant nord des Monts du sud et atteint à l'ouest le Cha-kiu (Yarkend) ; c'est la route du sud. Elle franchit à l'ouest les Ts'ong-ling et débouche chez les Grands Yue-Tche (Gêtes) et les Ngan-si (Parthes).

L'autre part de Kiu-che (Aksou) et suit les montagnes du nord jusqu'au Chou-lo (Kachgar) c'est la route du nord, elle passe à l'ouest les Monts-des-oignons et débouche chez les Ta-wan (Sogdiens), les K'ang-kiu, les Yen-Ts'ai (Alains), le Yen-ki (Karrachar).

Tous ces peuples des territoires occidentaux ^{p.160} sont sédentaires, ils ont des enceintes murées, des faubourgs, des champs cultivés. Leurs coutumes les diffèrent des Esclaves-cruels et des Petits-fils noirs... ¹

L'une des princesses données en mariage à des princes barbares, la princesse Maîtresse-de-la-Finesse (Si-kiun kong-tchou), envoyée au roi de Wou-souen, s'est acquise une renommée immortelle : attristée de son exil, elle écrivait des

¹ *Ts'ien Han chou. Si-yu tchouan.* chap. XCVI.

Essai sur la littérature chinoise

poésies ; elle en adressa une à l'empereur, intitulée l'élégie de l'Oie sauvage, et qui est connue de tous les lettrés.

II

@

Les empereurs de la dynastie Han ne donnèrent pas l'exemple de toutes les vertus, mais plutôt de tous les vices.

L'empereur Guerrier (Wou-ti, 140 à 88), dont le règne fut illustré par la conquête du Turkestan et par d'innombrables expéditions militaires qu'il commandait lui-même, ne fut pas exempt du péché oriental par excellence, la passion des jeunes favoris. Une de ses épouses, l'impératrice Tch'ou, voulant rentrer en faveur, lui fit cadeau d'un beau jeune homme, son amant ^{p.161} d'ailleurs, qui devint le favori intime de l'empereur.

Sous ce règne, le harem se peupla d'exemplaires de toutes les beautés asiatiques ; le souverain s'y attardait volontiers.

Ce prince énergique et actif avait encore la passion de la chasse : il avait laissé en friche un immense territoire près de la capitale et y courait le cerf et le sanglier, attaquant même à l'épieu des panthères et des loups.

Sodomite, libertin, buveur, grand chasseur, l'Empereur guerrier fut cependant poète, poète délicat et sensible, mélancolique et fin. Il a laissé plusieurs petits poèmes ; nous citerons le plus gracieux : Madame Judith Gautier, dans son *Livre de Jade*, en a donné la traduction la plus précise et la plus

Essai sur la littérature chinoise

poétique qu'il soit possible de faire ; nous nous permettons de la lui emprunter.

LE VENT D'AUTOMNE

Le rude vent d'automne se lève : les nuages blancs volent
devant lui.

Des arbres secoués, les feuilles jaunies tombent sur l'eau.

Et voici que, déjà, les oies sauvages repassent.

Les lotus n'ont plus que des graines, la rose a perdu son
parfum.

Ah ! je veux voir la femme que j'aime passionnément, celle
que je ne peux oublier. p.162

Pour atteindre rapidement le pavillon qu'elle habite, je
détache le bateau et j'essaie de traverser la rivière.

Le courant est rapide ; l'eau, bruissante comme de la soie,
se ride et clapote sous le vent.

Malgré mes efforts, je ne peux pas avancer.

Pour me donner du courage, je commence à chanter en
levant mes rames ; mais mon affliction s'augmente
de la tristesse de ma chanson.

Toute l'ardeur de mon amour s'élance en avant de moi et,
sans pitié, me laisse là...

L'âpre vent de tant d'automnes a-t-il donc brisé ma
vigueur ? Est-ce l'image d'un vieillard qui tremble ici
dans l'eau profonde ?

Ses descendants ne faillirent pas à son exemple. L'Empereur

Essai sur la littérature chinoise

Parfait (Tch'eng Ti, -32 à -7) organisa des combats de gladiateurs. Il avait entendu parler de l'adresse et du courage avec lesquels les Hou du nord combattaient les fauves. Désireux d'assister à un pareil spectacle, il fit bâtir une enceinte, sorte de cirque, dans laquelle on lâcha des bêtes fauves amenées en cage des différentes parties de l'empire ; il y avait des tigres de Mandchourie, grands comme les longibandes de l'Inde, mais à fourrure épaisse ; des panthères, des grands ours noirs des frontières du Thibet, des loups. Les ^{p.163} chasseurs Hou, couverts simplement de leurs courtes robes de fourrures, et armés de coutelas et d'épieux, luttaient corps à corps avec les fauves sous les yeux de toute la Cour.

Ce même Empereur fit monter sur le Trône et proclama Impératrice, en l'an 18, une fille publique, Tchao l'hirondelle-volante (Tchao Fei-yen).

Son successeur, l'Empereur Lamentable (Ngai Ti, — 6 à — 1), eut un favori nommé Tong le Sage (Tong Hien) auquel il donna un palais merveilleux, bâti en face du sien, des chars, des bijoux et des vêtements tellement riches qu'aucune femme n'en posséda jamais de semblables. Il songeait à abdiquer en sa faveur.

Un eunuque, Che Kao, avait été, enfin, régent de l'Empire de — 48 à — 35.

Mais cette même période vit naître le respect des livres et le goût, si développé en Chine, de tout ce qui est ancien. Tei, roi de Ho-kien, en — 130, fit rechercher tous les anciens livres ; on retrouva ainsi des exemplaires du chapitre Tcheou-kan, du Livre

Essai sur la littérature chinoise

de la Prose, le texte complet du rituel des Tcheou, du mémoire des Rites, du livre de Mong-tseu, des odes du Mao Tch'ang, des annales de Tsouo ; en — 124, on fonda une académie, dont les membres, cinquante lettrés choisis, devaient faire des conférences publiques sur les lettres et les arts.

III

@

p.164 Ce siècle libertin fut la proie des magiciens, comme notre XVIII^e siècle, léger, crut aux Mesmer et aux Cagliostro.

En — 121, un nommé Chao Wong, le Seigneur-réduit, évoqua devant l'Empereur une favorite qui venait de mourir. Il évoqua encore l'Esprit-des-foyers, devenu le Tsao Wang, le Roi-des-foyers qui assiste silencieux à toutes les scènes de famille et doit en rendre compte chaque année au Souverain des Enfers. Aussi, dans le dernier jour de l'année, les femmes ont-elles bien soin de barbouiller de miel les lèvres du petit dieu dont l'image est collée dans tous les foyers : la bouche engluée de douceurs, il ne peut faire aucune dénonciation.

Ce Seigneur-réduit fut mis à mort, un an après, pour n'avoir pu faire apparaître d'autres esprits.

L'Empereur fit construire une tour de cyprès surmontée d'une colonne de cuivre sur laquelle était posée la statue d'un homme tenant un large plateau. La rosée de la nuit, boisson magique, se condensait dans le plateau.

Un peu plus tard, un eunuque, nommé Louan Ta, le Grand-

Essai sur la littérature chinoise

Passionné, se présenta et réussit à animer les pièces d'un échiquier. L'Empereur ^{p.165} l'anoblit, lui donna des apanages splendides et lui fit épouser sa propre fille.

Le culte officiel dégénéra rapidement : aux divinités primitives, on ajouta de nombreuses abstractions extraordinaires.

« Chouen, La-Chrysalide (XXII^e siècle)... faisait des offrandes à l'Empereur supérieur (Chang Ti), sacrifiait à ses six ancêtres et se tournant vers les foules des esprits des montagnes et des vallées il offrait des sacrifices, en un jour choisi, au soleil ou à la lune. A la 2^e lune, à l'est, il visitait le Tai-ts'ang ou T'ai chan, Mont-de-l'abondance (dans le Chan-tong)... A la 5^e lune, il allait au mont sacré du sud, le Heng Chan (dans le Hou-nan). A la 8^e lune, il allait à la montagne de l'ouest, le Houa chan, la Montagne-fleurie (dans le Chan-si). A la 11^e lune, il allait à la montagne sacrée du nord, le Houan chan (près du Ting tcheou). Il y faisait les mêmes cérémonies qu'au Mont-de-l'abondance. Il allait encore à la montagne sacrée du centre, le Song chan (dans le Ho-nan). ¹

On ajouta le culte du Suprême Un (T'ai-yi) auquel on construisit des autels ; on avait également vénéré les cinq Empereurs, Jaune, Blanc, Rouge, Noir et Bleu.

On sacrifia dans tout le pays au Maître-du-Sol (T'ou tchou) auquel des autels sont élevés dans toutes les campagnes.

¹ Che-Ki, chap. XXVIII [Voir [Mémoires Historiques, t. III, p. 415-416](#)]

IV

@

p.166 C'est de ce temps que datent les premiers grands travaux historiques.

Les Mémoires historiques ¹ (*Che ki*) terminés en 91 avant notre ère par *Sseu-ma le Progressiste*, (Sseu-ma Ts'ien). Celui-ci était Conseiller d'État quand, en -98, il osa émettre une opinion contraire à celle de son souverain ; la punition ne se fit pas attendre : on le condamna à la castration. Dès lors retiré du monde, il se livra aux études historiques et composa les Annales. Rassemblant tous les matériaux existant de son temps, il fit un chef-d'œuvre d'histoire et de littérature. Les Mémoires historiques sont plutôt une encyclopédie historique : ils ne tracent pas les événements à la suite les uns des autres, mais donnent des études séparées, biographies des souverains et des hommes illustres ; descriptions de pays et de coutumes ; études sur le culte, les rites, etc. Le style est admirable de clarté, de simplicité et d'élégance.

L'Histoire des Han antérieurs (*Ts'ien han chou*), en 120 livres, fut achevée un peu plus tard ; elle est due au pinceau d'un nommé *Pan Le-Robuste* (Pan Kou) et fut achevée par la sœur de celui-ci, *Pan La-lumineuse* (Pan Tchao). Elle est disposée à peu près sur le même plan ^{p.167} que les mémoires historiques des dynasties successive_{p.s.}

¹ [Voir *Mémoires Historiques*, [Introduction](#)]

Essai sur la littérature chinoise

De cette époque remonte le premier livre de magie, le *Livre du sac vert* (*Ts'ing-nang king*).

*

Quelques philosophes se signalent à l'attention :

Yang tseu, *Yang hiang* de l'école de K'ong-tseu (jou-kia). Il vécut de — 53 à + 18. On possède de lui plusieurs ouvrages : Les *Paroles sur la Loi* (*Fa-yen*) développant les doctrines de K'ong-tseu ; le *Livre de l'obscurité suprême* (*T'ai-hiuan king*), commentaires sur le livre des Transformations (*Yi-king*) ; les *Compilations sur les instructions* (*Siun Tsouan*), et enfin *Pour déverser ma tristesse* (*Fan-sao*) élégie imitée de : *Pour épancher ma tristesse* (*Li-sao*) de K'iu Yuan. On lui attribue encore les *Paroles arrangées* (*fang-yen*) vocabulaire composé de phrases et de mots.

La philosophie de Yang-tseu est moins optimiste que celle de Meng-tseu :

« La nature de l'homme est un mélange de bon et de mauvais. Celui qui exerce sa bonté devient un homme bon ; celui qui exerce sa méchanceté devient un homme méchant. »

« Exercer son corps comme on bande un arc, y placer la pensée comme on fait d'une flèche, ^{p.168} choisir la justice pour but, faire un effort et tout lâcher ; quand on agit ainsi, on touche à coup sûr le but. ¹ »

L'immatériel ne lui paraissait pas un sujet défendu :

¹ *Fa yen*, chap. III.

Essai sur la littérature chinoise

Interrogé sur le chen (immatériel, esprits, âmes), il répondit : c'est l'intelligence.

Comme on le pria de s'expliquer il dit :

Le ciel caché est toujours le ciel ; la terre cachée est toujours la terre. Le Ciel, la Terre et l'immatériel (les esprits) sont éclatants, évidents, sans qu'il soit besoin de les scruter de près. Ce qu'il y a de caché dans l'intelligence, on peut le chercher en vain dans l'homme et dans le principe des choses... l'intelligence de l'homme est dans son principe immatériel ; quand il l'exerce, elle se conserve, quand il l'abandonne, elle se détruit ¹.

Le ressort caché de la connaissance première est dans l'immatériel (chen) ².

Signalons, cinq cents ans à peine après la mort de K'ong-tseu, cette tendance des confucianistes à rechercher un élément immatériel, doctrine si contraire au rationalisme du maître.

^{p.169} Houei-nan-tseu, mort en — 122 ; il a laissé vingt-et-un essais d'une grande beauté. Le premier, intitulé *Explications du Tao*, contient une description détaillée du Tao d'après Lao-tseu. Le septième « Explication de l'esprit et de l'essence vitale » (Tsing chen siun) est plus vague ; il essaye d'expliquer comment deux esprits (le yang et le yin) se dégagèrent du chaos primordial, et comment ils donnèrent naissance à des essences vitales (tsing).

¹ Chap. V.

² Chap. IX.

Essai sur la littérature chinoise

*

Kia-tseu, Kia yi, vivait au II^e siècle. Il est l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Nouveaux Écrits (Sin chou)* recueil d'essais sur différents sujets ; nous citerons son discours sur la Voie et sur la Vertu (tao-to chou).

« La Vertu a six principes (origines). Que faut-il entendre par six principes ? Je veux dire : la voie, la vertu, la nature, l'immatériel, la clarté, le destin (mandat) ; tels sont les six principes de la vertu... Quand elle est immense, on l'appelle voie ; quand elle est persistante, on l'appelle vertu ; quand elle est profonde, épaisse et obscure, on l'appelle nature ; quand elle est robuste et s'écoule comme un fleuve, on l'appelle l'immatériel ; quand elle est brillante, on p.170 l'appelle clarté ; quand elle vient de l'étude, on l'appelle destin. » ¹

Kia-yi se perd dans l'emploi des mots : ses idées n'étant ni claires, ni personnelles, il se réduit à des développements sans intérêt.

¹ *Fao-to chouo*, début.

Essai sur la littérature chinoise

PRINCIPAUX OUVRAGES

Mémoires historiques (Che Ki), par SSEU-MA TS'IEN, terminé en 91 av. J.-C.

Histoire des Premiers Han (Tsien han chou), par PAN KOU et sa sœur PAN TCHAO, I^{er} siècle avant notre ère.

Le Livre du Sac vert (Ts'ing nang King), par HOUANG CHE-KONG, II^e siècle avant notre ère.

Biographies de femmes illustres (Lie niu tchouan), par LIEOU HIANG, an 16 av. J.-C.

Le K'in élégant (Ya K'in), méthode de musique pour le Kin, par TCHAO TING (-73 à -49).

Poésies et chants de la Cour Ancestrale (Tsong-Tch'ao Ko che), réunies au I^{er} siècle de notre ère.

CHAPITRE VII

LES PREMIERS CONTES

I^{er} au VII^e siècle

1° [La littérature du I^{er} au VII^e siècle](#). Les contes fantastiques. Les croyances du peuple. — 2° [Les Seconds Han](#). Introduction du bouddhisme en Chine. L'Asie centrale et l'empire de Rome. — 3° [La fin des Han](#). Les trois royaumes. Dictionnaire de Hiu-cheu. L'examen du Ciel, par Sseu-ma Ts'ien. — 4° [Les Barbares](#) dans le nord de la Chine. Les cinq petites dynasties. Les dynasties septentrionale et méridionale. Les Souei.

I

@

p.171 Les diverses branches de la littérature, pendant les six premiers siècles de notre ère, furent assez florissantes : la philosophie seule fait à peu près défaut.

En histoire, signalons l'*Histoire des Han Postérieurs* (*Heou han chou*), terminée par Fan-houa au VI^e siècle, faite sur le plan de l'*Histoire des Han antérieurs*. Elle donne de précieux renseignements sur la civilisation et l'activité de son époque.

p.172 La poésie véritable date de cette époque. *Chen-yo* (441 à 513) découvrit l'emploi des 4 tons du langage ; il est le véritable père de la versification chinoise ; nous décrirons son système dans le chapitre où nous parlerons de la dynastie T'ang, époque glorieuse de la poésie.

Essai sur la littérature chinoise

Quelques ouvrages scientifiques, deux dictionnaires dont l'un, *l'Explication sur l'écriture (Chouo-Wen Kiai-Tseu)*, rédigé par *Hiu-cheu* en + 110, contient 9.563 caractères rangés sous 540 radicaux ou clefs.

Un genre nouveau, enfin, domine tout ce temps : les contes, dont les premiers recueils datent du III^e siècle. Ils sont dus évidemment au mouvement créé dans ce sens par le succès des magiciens sous les premiers Han. L'imagination à la fois naïve et rusée, crédule et sceptique du peuple chinois s'y montre à merveille.

Le nombre de ces recueils augmenta bientôt rapidement, le succès en fut universel.

La diffusion du bouddhisme à la même époque fournit un aliment nouveau aux réserves populaires. Le Taoïsme adopta les croyances générales, les régularisa ; le monde infernal fut créé ; c'est de ce temps que date la véritable religion chinoise, ensemble de dogmes si l'on veut, mais sans la précision que l'esprit européen accorde à ce mot. Le bouddhisme, le taoïsme, le mahométisme plus tard et le christianisme ^{p.173} fournirent des rites extérieurs ; la religion officielle et le confucianisme obligent les lettrés et les fonctionnaires à un scepticisme apparent qui tombe la plupart du temps à la première occasion.

D'après ces idées, plus ou moins nettes, plus ou moins développées selon les individus et selon les provinces, l'homme serait double, composé d'un « *p'ai* », vie physique, qui anime le corps matériel, et d'un « *houen* » ou « *chen* », esprit, vie intellectuelle. Le « *houen* » ou « *chen* » quitte le corps pendant

Essai sur la littérature chinoise

le rêve ; il a les mêmes apparences que l'individu lui-même, mais peut se montrer sous une forme animale quelconque : il se loge par métempsycose dans un fœtus au moment de l'accouchement ; il peut se loger dans des cadavres encore frais, ou même revenir dans le sien ; d'où le rappel des morts, les grandes clameurs de lamentation.

Quant au « *p'ai* », il s'éteint généralement quand le corps se décompose.

Cependant, il est des cas où le « *p'ai* » refuse de laisser le corps se décomposer, et ces cadavres deviennent alors fort dangereux ; on les appelle « *kiang cheu* » ; il faut les incinérer pour s'en débarrasser. Mais le « *p'ai* » peut encore animer le squelette décharné, ou même un os, le crâne, etc.

Le « *houen* » ou « *chen* », après la mort, va dans ^{p.174} le monde inférieur : il y est conduit par des satellites ou séides infernaux qui le retiennent au moyen d'un croc. Une des entrées de l'enfer se trouve aux Quatre-Vallées (Sseu-tch'ouan), au fond d'un puits.

Les enfers ont été organisés en fusionnant les idées bouddhiques et l'administration chinoise.

Le roi des Enfers (Yen-wang) obéit d'ailleurs aux volontés de l'empereur de Chine qui lui accorde des titres ou des grades à volonté. L'empereur Ancêtre-Sincère, en 1015, nomma général des troupes infernales un officier qui vécut au 3^e siècle. Cet officier se nommait Kouan Les-plumes (Kouan-yu), il fut promu au titre de Kouan-ti (l'empereur Kouan), ou l'empereur saint (Cheng-ti) ou l'empereur guerrier (Wou-ti).

Essai sur la littérature chinoise

Chaque ville a son fonctionnaire infernal, le Protecteur-des-murailles (Tch'eng-houang), dont les fonctions de justice sont analogues à celles des fonctionnaires du monde apparent ; chaque village est surveillé aussi par son Maître de la terre (T'ou-tchou) ; chaque foyer, par un seigneur-du-foyer (Tsao-kiun). Ces fonctionnaires sont souvent des hommes défunts ; ils sont soumis aux mêmes lois que les fonctionnaires vivants ; ils avancent aussi en grade, peuvent être corrompus, sont cassés ou récompensés ; ils ont sous leurs ordres une armée de satellites, p.175 ainsi d'ailleurs qu'on en voit dans les yamens des magistrats terrestres. Certains dieux sont chargés des exécutions sensationnelles ; le Duc-du-Tonnerre (Léi-Kong) en particulier ; on le représente avec un bec de perroquet, tenant dans une main un marteau, et dans l'autre un gros clou, symboles de la foudre.

Mais il y a encore des esprits malfaisants. Tout d'abord, les « *houen* » des suicidés ou des gens morts de mort violente. N'ayant pas été convoqués par les juges infernaux, ils n'ont pas de guide pour aller aux enfers : ils errent donc. Les suicidés cherchent à induire un vivant au suicide, auquel cas il est conduit aux enfers et le « *houen* » du nouveau suicidé erre à sa place : ce sont les « *kouéi* » ou « *tch'ang* ». Les « *houen* » des assassinés se nomment « *yuan kouéi* », esprits vengeurs.

Il y a encore des êtres malfaisants nommés *Yao-kouai*, « les démons étranges ».

Les objets antiques s'animent, stèles, tortues de pierre, vieux morceau de bois, etc., et deviennent bienfaisants ou malfaisants,

Essai sur la littérature chinoise

auquel cas on les appelle « *Meï* ». L'influx pernicieux qui leur donne l'action se nomme « *souei* » ou « *cheng* ».

Les démons des rêves et des cauchemars se nomment « *Yen* » (le démon qui écrase, qui étouffe).

p.176 Les montagnes, les arbres, les fleuves sont animés par des esprits que l'on nomme indifféremment « *chen* », « *kouéi* » ou « *kouai* ».

Il y a encore les « *yé tch'a* » fourches nocturnes, transcription du « yakcha » des bouddhistes.

Les bonzes, prêtres du Tao, ont pouvoir sur les esprits bienfaisants ou malfaisants.

Les magiciens (*yao-jen*) ont des formules qui leur permettent d'accomplir toutes leurs volontés.

On comprend toutes les aventures auxquelles un pareil monde peut donner lieu. Voici la traduction d'un des contes des « *Recherches sur les esprits* », *Seou chen ki*, datant du III^e siècle.

Le « Kouei » et le vivant

Song Comte-de-la-fixité, de la ville du Soleil-méridional, au temps où il était jeune, voyageait une nuit.

Il rencontra un Kouei et l'interrogea : le Kouei répondit :

— Je suis un Kouei !

Puis il demanda :

— Et toi ? qui es-tu ?

Comte-de-la-fixité, pour le tromper, lui dit :

Essai sur la littérature chinoise

— Moi aussi, je suis un Kouei.

Le Kouei lui demanda :

— Où veux-tu aller ?

Il répondit :

— Je vais au marché de la ville de Wan. p.177

Le Kouei dit :

— Moi aussi, j'irai au marché de la ville de Wan.

Ils marchèrent ainsi quelques lieues. Le Kouei dit :

— Nous marchons trop lentement et nous nous fatiguons, portons-nous l'un l'autre, qu'en dis-tu ?

Comte-de-la-fixité répondit :

— Excellent !

Le Kouei porta l'autre : après quelques lieues il dit :

— Seigneur, vous êtes trop lourd, vous n'êtes pas un Kouei !

— Je suis un nouveau Kouei, répondit Comte-de-la-fixité, c'est pourquoi mon corps est encore lourd.

Il porta le Kouei à son tour : celui-ci n'avait pas de poids.

Quand ils eurent ainsi changé plusieurs fois, Comte-de-la-fixité dit :

— Je suis un nouveau Kouei ; j'ignore quels sont les dangers que je dois éviter.

— Il n'y a qu'une chose à craindre, répondit le Kouei, la salive de l'homme !

Là-dessus, ils rencontrèrent une rivière ; le vivant dit à l'autre de passer le premier ; il écouta, mais n'entendit aucun bruit.

Passant à son tour, il éclaboussa l'eau et fit grand bruit. p.

Le Kouei lui dit encore :

- Comment se peut-il que tu fasses du bruit ?
- Je suis mort depuis peu de temps ; je ne suis pas encore accoutumé à passer des rivières, voilà pourquoi il ne faut t'en étonner.

Quand ils arrivèrent au marché de Wan, Comte-de-la-fixité portait l'autre sur ses épaules ; il l'entoura de ses bras et le serra si violemment que le Kouei poussa un grand cri : après quoi on ne l'entendit plus.

Le vivant le jeta par terre, mais le Kouei s'était transformé en mouton.

Comte-de-la-fixité pensa aussitôt à le vendre ; cependant, comme il craignait une nouvelle transformation, il cracha dessus. Il le vendit 1500 sapèques et s'en alla.

Depuis ce temps, on dit que Comte-de-la-fixité vend les Koueis pour 1500 sapèques.

Voici encore un autre conte du même recueil :

Le Bouc

« Leang Le-lettré était un habitant du pays de Tsi au temps de la dynastie Han. Il aimait le Tao (doctrines magiciennes du taoïsme) et, dans sa maison, avait un temple aux Esprits : la salle était grande de trois à quatre p.¹⁷⁹ entrecolonnements : devant l'autel était suspendu un voile noir.

Essai sur la littérature chinoise

Depuis une dizaine d'années, il faisait des sacrifices quand, soudain, derrière le voile, il entendit une voix qui se dit être celle du Grand-Seigneur-des-hautes-montagnes ; ce génie pouvait boire et manger, il guérissait les maladies.

Le-Lettré lui faisait des offrandes généreuses.

Après quelques années, il obtint de pénétrer derrière le voile. L'esprit était ivre. Le lettré le suppliait de laisser voir sa couleur, l'autre dit :

— Avance la main !

Le-Lettré eut alors dans la main une barbe très longue et souple : il l'enroula lentement autour de sa main, puis tira brusquement : on entendit le bêlement d'un bouc.

Ceux qui étaient dans le temple se levèrent et aidèrent Le-lettré à tirer l'animal : c'était un bouc qui s'était échappé sept ou huit ans auparavant de la maison du seigneur Yuan ; on le tua et tout fut fini.

Les narrations, on le voit, sont simples et sans ornements, aucune recherche de style ni d'effet de mots ou de description inutile. L'art du conte en est à ses premières tentatives.

Les récits, plus tard, se développeront ; les actions se surchargeront de détails ; ils n'auront plus cette fraîcheur naïve que rien ne peut remplacer.

II

@

p.180 Le bouddhisme fut introduit en Chine en 65. Cette religion, qui devait se répandre dans toute l'Asie et bouleverser, par sa variante lamaïste, l'organisation sociale du Tibet et de la Mongolie, ne fit tout d'abord que piquer la curiosité de la Cour : le peuple la connut seulement deux cents ans plus tard.

« L'Empereur Clairvoyant (Ming-Ti, 58 à 75) vit en rêve un homme d'or de grande taille dont la tête était environnée de clarté. Il interrogea ses ministres assemblés. Ceux-ci dirent :

— Dans les régions de l'Occident, il y a un chen (esprit) que l'on nomme Fouo (caractère prononcé Bod ou Bout à cette époque) ; sa taille atteint 16 pieds, il est de couleur jaune d'or.

L'Empereur, là-dessus, délégua un envoyé dans le T'ien-tchou (Inde) interroger sur la loi et la doctrine de Fouo et rapporter en Chine des livres, des dessins et des statues.

Le roi de Tch'ou, Yang, commença à croire en cette règle ; en Chine, à la suite de cela, beaucoup reçurent la doctrine ¹.

Les rapports de la Chine avec tous les peuples de l'Asie centrale étaient fréquents ; les routes p.181 commerciales du

¹ Heou han chou. chap. CXVIII. Si yu Tien tchou Tchouan,

Essai sur la littérature chinoise

Tarim étaient gardées par des postes militaires et par la présence, auprès des petits rois, de résidents chinois qui assuraient le libre passage des caravanes. Pan Tch'ao, le frère cadet de Pan Kou, auteur de l'histoire des premiers Hans, eut une part prépondérante dans l'organisation de ce protectorat. En 97, il envoya Kan Ying, un de ses lieutenants, en ambassade auprès de l'Empire Romain. Pour se rendre à Rome, on s'embarquait alors au fond du Golfe Persique ; les navires remontaient la mer Rouge, débarquaient en Égypte et l'on passait de là dans la Méditerranée. Les Parthes empêchaient les communications par l'Asie mineure afin de s'assurer le monopole du transport et de la revente, à bénéfices énormes, des soies chinoises.

L'Histoire des Han postérieurs (chap. 118, Ta Ts'in Kouo) donne les renseignements suivants sur les Romains que l'on appelait les Grands Ts'in (Ta Ts'in).

« L'État de Ta Ts'in : il s'appelle aussi Li-Kiuan (Rekem, port d'arrivée sur la mer Rouge). Comme il est à l'ouest de la mer, on l'appelle aussi État à l'Ouest de la Mer (Méditerranée).

Son territoire compte plusieurs milliers de lis (500 m. par li) de côté. On compte plus de 400 villes. Les petits États qui lui sont soumis sont au nombre de plusieurs dizaines. Les murailles des villes sont de pierre, leurs murs sont p.182 blanchis à la chaux, ils ont de nombreuses stations de postes à pied et à cheval. Il y a beaucoup de pins et de cyprès...

Essai sur la littérature chinoise

La coutume des hommes est de s'appliquer aux travaux des champs : ils produisent beaucoup de céréales ; ils ont aussi des mûriers.

Ils ont tous la tête rasée ; leurs vêtements sont brodés ; ils montent des chars, des voitures de bagages, des voitures, et des petits chars à couvercle blanc. Quand on sort ou rentre, on frappe des tambours, on dresse des étendards et des drapeaux.

La capitale où ils habitent a plus de cent lis de tour (50 kilomètres environ). Au milieu de l'enceinte, il y a cinq palais, éloignés l'un de l'autre de dix lis (cinq kilomètres environ). Les maisons sont toutes faites avec des matières choisies, ainsi que leur vaisselle ; leur roi, chaque jour, se rend dans un palais différent.

Pour écouter les affaires, après cinq jours, on envoie toujours un homme.

Les gens qui suivent les chars du roi portent une sacoche. Quand on dit qu'il y a une affaire, ils mettent l'écrit dans leur sacoche. Le roi, arrivé à son palais, envoie faire une enquête, les torts et les raisons sont écrits par des fonctionnaires.

Ils ont établi trente-six hauts fonctionnaires qui se réunissent pour discuter des affaires de ^{p.183} l'État. Leur roi ne reste pas toujours, mais on le choisit et on l'établit parmi les sages.

Essai sur la littérature chinoise

Dans ce pays, quand les incendies sont extraordinairement nombreux, ou que le vent et la pluie ne viennent pas en leur saison, on change le roi et celui qui est déposé n'en est pas irrité.

Les gens du peuple sont grands. Il y a des exemples de droiture et de justice.

Dans l'Empire du Milieu, on disait autrefois que la terre du Grand Ts'in avait beaucoup d'or et d'argent, de choses étranges et précieuses, qu'il y avait des tablettes lumineuses de nuit, des perles brillantes comme la lune, des oiseaux redoutables et des rhinocéros, du corail, de l'ambre, du verre, du cinabre, du jade vert sombre, des broderies de fils d'or et de différentes couleurs, des toiles qui se nettoient dans le feu, des toiles fines aussi que l'on appelle poil de mouton d'eau (byssus) ou faites par des vers à soie sauvages...

Ils ont des monnaies d'or et d'argent : dix monnaies d'argent valent une monnaie d'or.

Ils ont commerce avec les Ngan-si (Arsacides, Parthes) et le T'ien-tchou (Inde) par les mers ; leur bénéfice est du décuple. Ces gens établissent un prix et n'en ont pas deux (ils ne marchandent pas). Les céréales et les aliments sont toujours bon marché.

Ce que l'on emploie comme objets de ^{p.184} nourriture riche, les pays voisins l'envoient à la frontière. Les premiers porteurs voyageant rapidement, sont guidés à la capitale du roi. Quand ils arrivent, on leur donne de l'or et de

Essai sur la littérature chinoise

l'argent.

Leur roi avait toujours désiré entrer en relations avec les Han (Chine). Mais les Ngan-si voulant conserver le monopole du marché avec les Han, les relations ne purent s'établir.

A la neuvième année, Yen-hi de l'Empereur Houan-ti (166), le roi des Grands Ts'in Ngan-touen (Antoine) délégua un envoyé d'en dehors des pays du sud du soleil (Annam, Cochinchine), offrant des ivoires d'éléphant, des cornes de rhinocéros ; c'est alors que l'on commença à communiquer. Dans le tribut offert, il n'y avait pas de perles, ni d'objets extraordinaires qu'on ait noté.

On dit qu'à l'ouest de ce pays, il y a des eaux étendues et des sables mouvants ; il est proche du lieu habité par le Si-wang-Mou (mère du roi de l'ouest ?) à peu près au Je souo jou (là où le soleil entre). Le livre des Han (Histoire des Han antérieurs) dit : Depuis le Tiao-tche (Syrie) marchant vers l'ouest pendant plus de 200 jours, on approche de l'entrée du soleil, ce qui diffère de nos ouvrages actuels.

Dans les siècles précédents, les envoyés des Hans revenaient tous du Wou-tai, aucun n'atteignit le Tiao-tche.

p.185 On dit encore que des Ngan-si, la voie de terre contourne la mer au nord et marchant à l'ouest de la mer, arrive aux Grands Ts'in : tous les dix lis, il y a une halte ; tous les trente lis, une station de poste.

Essai sur la littérature chinoise

Il n'y a pas de vols armés, ni de brigandages, mais, sur la route, beaucoup de tigres et de lions fort dangereux : quand on voyage en nombre moins grand que plus de cent hommes et que l'on n'est pas armé, on est mangé.

On dit encor qu'il y des ponts volants (bacs) qui permettent de franchir plusieurs centaines de lis.

Dans tous les États au nord de la mer, les objets extraordinaires de jade, pour beaucoup, ne sont pas de bon aloi, c'est pourquoi on n'en parle pas. »

Les noms cités dans la dernière partie de ce passage sont difficiles à identifier. Au Tiao-tche (Syrie ?) situé à 22.100 lis (environ 10.500 kilomètres) à l'ouest de la dernière station chinoise à l'ouest du Kansou (aujourd'hui Touen-houang) il y a une ville de 40 lis de tour située sur une montagne, près de la mer d'Occident (Méditerranée ?). Le Si-wang-mou est un nom qui a donné lieu à de nombreuses interprétations ; le Wou-tai était sur le versant occidental du Pamir.

Les géographes et historiens romains, à cette époque, connaissaient peu de chose de la Chine. ^{p.186} Pline (23-79) donnait le nom de Sères à des peuplades qu'il décrivait comme ayant les cheveux rouges, les yeux bleus, la voix rauque et l'abord sauvage. Les Chinois mentionnent une peuplade à cheveux rouges, à yeux verts, à figure blanche : ce sont les Kien-k'ouen, ou Kie-Kou, ou Kie-Kia-Sseu (Circassiens ?) comptant de 20 à 80.000 guerriers et vivant soit sur le versant nord des Monts Célestes soit sur l'Altaï, peut-être alternativement sur l'un et sur l'autre.

Essai sur la littérature chinoise

Florus dit qu'une ambassade venant du pays des Sères arriva à Rome pour le sacre d'Auguste (— 27). Faut-il y voir l'une des caravanes de marchands faisant le trafic entre l'Asie et Rome, ou bien l'un des envoyés des Han ayant réussi dans sa mission, mais qui, n'ayant pu revenir, n'est pas mentionné dans les annales ?

Ptolémée donne, d'après des voyageurs, une description exacte du passage du Pamir et du Transalaï par la route de Balkh à Kachgar.

Le port de la Chine était alors Kattigara (sans doute Ketcho sur le fleuve Song-koï dans le Tonkin actuel) : le Tonkin s'appelait alors Je-nan ou Ji-nan, d'où viendrait peut être le nom de « Chine », par les intermédiaires Dji-na (indou), Tchina (arabe), Sina (latin).

L'Asie centrale avait subi de profondes modifications : l'empire d'Alexandre avait duré quelques années à peine de — 325 à — 321. Après ^{p.187} son démembrement, certains petits États restèrent indépendants. Les Parthes régnèrent depuis la Syrie jusqu'à la frontière des Indes et de la Sogdiane à l'océan Indien.

Les Chinois connaissaient dès ce temps tous les peuples qui vivaient en Asie centrale ; ils décrivent leur organisation et leur politique avec ce souci d'exactitude et ce manque de critique qui sont habituels aux historiens chinois et qui sont si précieux en l'absence d'une intelligence de premier ordre

III

@

Vers la fin des Han, un lettré nommé *Hiu Chen ou Hiu Chou-tchong*, connu sous le nom de *Hiu-che*, le maître Hiu, résolut de composer un recueil des caractères de l'écriture.

Il voyagea dans tout l'empire pour réunir des documents et publia enfin, en + 200, un répertoire de 9353 mots et 1163 doubles, soit 10.515 caractères rangés sous 540 clefs. L'ouvrage porte le nom de : *Explication des caractères de l'écriture (Chouo-wen kiai tseu)*.

Les caractères sont du type appelé *petits destins (Siao tchouan)*, forme de transition entre la lointaine antiquité et, les temps modernes : l'écriture, on le sait, a beaucoup changé d'aspect ^{p.188} depuis que l'invention du pinceau, au début de notre ère, a permis de lier les éléments des idéogrammes.

Ce travail éveilla l'archéologie : on chercha de tous côtés les anciennes formes des caractères et l'on ajouta les nouvelles trouvailles dans les éditions ultérieures.

L'on trouve ainsi, dans les bonnes éditions, la série entière des différentes formes d'un même caractère à travers les âges ; c'est toute une histoire de l'écriture.

Des gloses et, commentaires, parfois bien spirituels, expliquent les éléments qui ont servi à composer chaque mot.

Essai sur la littérature chinoise

Citons un autre ouvrage, traité d'astrologie gouvernementale, *l'Examen du Ciel (T'ien kouan)*, attribué à Sseu-ma Ts'ien ¹, mais datant sans doute du II^e siècle.

Toutes les croyances sur la relation des mouvements du ciel avec ceux des peuples y sont relatées. Maintenant encore, ces croyances sont toutes puissantes : comètes annonçant des révolutions, parhélies annonçant la mort des souverains, *fong-chouei* géomancie locale même, tout est étudié et commenté dans *l'Examen du Ciel* : citons-en quelques extraits d'après les *Textes historiques* ².

Le Palais Céleste (quadrilatère de la grande Ourse) est la résidence du Suprême Un. Tout ^{p.189} autour, sont ses ministres et son sérail. A proximité, se trouve sa lance (queue de la Grande Ourse).

Quand l'étoile Fou brille, les ministres réussissent ; quand elle est terne, c'est le contraire.

Quand Piao scintille, les prisons se remplissent, quand elle est terne, elles se vident.

Ti préside aux épidémies ; Mao préside aux nomades ; quand Fou-eul clignote, c'est qu'il y a, à proximité du prince, des sujets fourbes ou rebelles ; Lang est l'étoile des brigands.

Jupiter détermine la destinée du royaume régi par l'astérisme dans lequel il passe. Tant que Jupiter séjourne

¹ [Voir [Mémoires Historiques](#), t. III, pages 339-412]

² [[Textes Historiques](#), p. 989]

Essai sur la littérature chinoise

dans son astérisme, ce royaume ne peut être battu, mais est capable de battre les autres. Quiconque marche contre les rayons de cette planète ne sera pas vainqueur.

Saturne préside à l'ordre ; le royaume qu'il influence est fortuné.

Mercure est l'astre des barbares ; quand il paraît, une guerre étrangère est imminente, et, quand il est rouge, les barbares ont l'avantage.

Vénus est l'astre des armées et des carnages ; quand on fait la guerre, il faut se régler sur elle ; quand elle apparaît, on se met en campagne ; quand elle disparaît, on rentre dans ses foyers. Quand elle avance, on avance. Quand ^{p.190} elle scintille, on livre bataille, quand elle est terne, on se tient sur la défensive.

Quand il y a conjonction de plusieurs planètes dans un astérisme, le royaume correspondant souffre de guerres intérieures et extérieures. Quand les cinq planètes se rencontrent, il y a révolution générale, un nouveau grand homme surgit, grandit et s'empare des quatre points cardinaux.

Les émanations de vapeurs blanches présagent des rebelles ; les vapeurs mobiles, la cavalerie ; les vapeurs pelotonnées, l'infanterie ; les vapeurs semblables à des bannières signifient les nomades.

La forme des nuées qui entourent le soleil au premier jour du mois, indique au souverain la conduite à tenir durant ce

Essai sur la littérature chinoise

mois. Ce qui est comme une fumée, sans être une fumée, est faste, ce qui est comme un brouillard, sans être un brouillard, est néfaste. Quand le temps est couvert, sans qu'il pleuve, c'est signe qu'il se trame quelque chose dans le secret... »

IV

@

La Chine, du III^e au VII^e siècle, fut ravagée par des guerres civiles et par les invasions des tartares du nord et de l'ouest.

p.191 Le milieu du III^e siècle fut la grande époque dite des Trois Royaumes (Han, Wei et Ou) qu'illustra plus tard le roman intitulé : Histoire des trois Royaumes.

La fin du III^e siècle et le IV^e tout entier virent éclore une dynastie, les Tsin, qui vécut surtout à cause du calme amené par la dépopulation que les guerres précédentes avaient causée. Le recensement de l'an 156 accusait 50.060.000 âmes, celui de 280 compta seulement 13.883.863 habitants.

Les *Hou* ou Hou de l'Est (tong-hou), divisés en plusieurs tribus (Souo t'eu, Sien-pi etc..), inquiétèrent les frontières du nord.

Les *Tibétains* (*Kiang*) ravageaient l'ouest. Les tribus *Hiong-nou* étaient campées dans le Chansi, sur la Fen.

Les communications avec le Tarim étaient interrompues.

Essai sur la littérature chinoise

A la fin du IV^e siècle, les Tibétains et Tangoutains avaient fondé, sous le nom de Ts'ien Ts'in, un État qui avait refoulé le Tsin chinois jusqu'au delà du Yang-tseu Kiang.

Les tribus *Tong-hou* les combattirent et sous le nom de Yen, vers l'an 400, occupèrent toute la plaine du Tche-li, du Ho-nan et du Kiang-sou septentrional avec le Chan-tong.

Les Tsin chinois avaient, par contre, regagné la rive sud du Fleuve Jaune.

p.192 En 410, le territoire du nord de la Chine était divisé en d'innombrables États tartares, les uns Hou, les autres Tangoutains et Tibétains, les autres Hiong-nou. Les Tibétains favorisèrent le bouddhisme ; le pays se couvrit de temples et pagodes.

Les steppes mongoles étaient occupées par les Jeou-Jan (Avars ?) qui avaient expulsé ou absorbé les Hiong-nou et les Kao-kiu (Sarmates ?).

*

Pendant 170 ans, de 420 à 589, l'empire fut divisé, passant d'une dynastie à une autre : c'est la période dite des dynasties septentrionale et méridionale, les Hou (*tong-hou*) de Wei, au nord, les Song chinois au sud.

*

La dynastie Souei (589-617) réunit enfin tout l'empire sous un même sceptre.

Essai sur la littérature chinoise

OUVRAGES PRINCIPAUX

POÉSIE

p.193 *Le collier des oraisons funèbres (Lei-song Lien-tchou)*, par LIEOU-TCHEN, mort en 126 ap. J.-C.

Discussions sur la poésie. Che fou Louen-yi tchouei, par WANG TSAN, 177-217 : ouv. sur l'art poétique.

Le chant de la mer. Hai fou, poème par TCHANG FONG, 443-497, envoyé à la Cour d'Annam, l'œuvre la plus célèbre de l'époque.

CHEN YO, 441-513, qui employa pour la première fois les 4 tons, père de la poésie chinoise.

MERVEILLEUX

Histoire des génies illustres. Lie hien tchouan, publiée au III^e siècle de notre ère.

Recherches sur les esprits. Seou-chen Ki par YU PAO, IV^e siècle.

Examen du Ciel. T'ien Kouan, par SSEU-MA TS'EN.

Wan fa Kouei ts'ong. Traité de divination et de sorcellerie, par LI CHOUEN-FONG, fin du VI^e siècle ap. J.-C.

MATHÉMATIQUES

Le Livre du Calcul. Souan King, par SOUEN-TSEU, VI^e siècle ap. J.-C.

Description versifiée du Ciel Étoilé. T'ien wen pou T'ien Ko, par WANG HI-MING, VI^e siècle ap. J.-C.

Essai sur la littérature chinoise

DICTIONNAIRE

p.194 *Explication sur l'écriture. Chouo wen Kiai tseu*, dict. par HIU CHEN, 110 ap. J.-C. 9563-540 chap.

Yu Pien, dict. par KOU YE-YANG, 543 ap. J.-C., 542 chap.

HISTOIRE

Histoire des seconds Han. Heou han chou, en 120 livres, rédigée par FAN HOUA, au V^e siècle ap. J.-C.

Histoire des trois royaumes. SAN KOUO TCHE, 65 livres, par TCH'EN CHEOU, au III^e siècle ap. J.-C.

Histoire des Tsin. Tsin chou, en 130 livres, par FANG K'IAO, au VII^e siècle.

CHAPITRE VIII

LA POÉSIE

du VII^e au X^e siècles de notre ère

1° [La poésie chinoise](#) : ses effets ; ses moyens. — 2° [Les principaux poètes](#).
[Tou Fou](#), [Li T'ai-po](#), [Po Kiu-yi](#), [Wang wei](#). — 3° [La dynastie T'ang](#) : La Cour de
Tch'ang-ngan. — 4° [Les expéditions lointaines](#).

I

@

p.195 La poésie chinoise atteignit son apogée sous le règne de la dynastie T'ang (635-960) ; ses moyens s'étaient perfectionnés, ses règles étaient définitivement fixées. La civilisation luxueuse de la cour favorisa le génie poétique. Les empereurs, écrivains eux-mêmes, accordèrent les plus hautes charges à leurs poètes favoris ; il n'en fallait pas davantage pour attirer de ce côté l'effort de tous les talents.

Les poèmes, jusqu'à cette époque, avaient été surtout écrits en une prose rythmée et rimée : un certain nombre de caractères, de syllabes par conséquent, constituaient le vers.

p.196 Le Livre des Versets est formé presque entièrement de phrases de quatre et de trois syllabes ; des terminaisons telles que « hi » « yé » etc., prolongeaient la phrase, qui était d'ailleurs chantée.

Chen Vo (441-513) eut l'idée d'utiliser les tons du langage. On sait que chaque mot de la langue est modulé d'une certaine

Essai sur la littérature chinoise

manière. On compte quatre principales modulations (certaines provinces, le Kouang-tong par exemple, en emploient huit), réparties en deux groupes : 1° Le *ton égal* (p'ing cheng) où, dans les provinces du nord, on ne place qu'une modulation nommée le *ton égal supérieur* (chang p'ing cheng) qui est prolongé et sans inflexion ; 2° le *ton varié* (tche) où l'on range le ton montant (chang cheng) chanté sur deux notes, à intervalle d'une quarte ascendante ; le ton inférieur égal (hia p'ing cheng) bref et sec ; le ton descendant ou ton partant (K'iu chang) rapide, mais sur deux notes en quarte descendante.

L'on est invinciblement tenté de comparer cette théorie aux combinaisons de brèves et de longues des poésies grecques et latines.

En chinois, on trouve des monosyllabes isolés, brefs, ou longs, et des groupements de deux ou trois syllabes brèves, ou longues, mais on ne saurait y voir une métrique organisée.

Nous avons dit que les poésies antiques étaient de trois et quatre caractères, de tonalité libre.

p.197 La poésie de l'époque T'ang, qui sert toujours de modèle, comprend des pièces de cinq, et d'autres de sept caractères, ces dernières très souvent par quatrains.

Les tonalités se placent, dans le quatrain de sept caractères, de la manière suivante :

1^{er} vers : 1^{er} et 2^e mot *varié* ; 3^e et 4^e *égal* ; 5^e et 6^e *varié* ; 7^e *égal*.

2^e vers : 1^{er} et 2^e mot *égal* ; 3^e 4^e et 5^e *varié* ; 6^e et 7^e *égal*.

Essai sur la littérature chinoise

3^e vers : 1^{er} et 2^e mot *varié* ; 3^e 4^e et 5^e *égal* ; 6^e et 7^e *varié*.

4^e vers : 1^{er} et 2^e mot *égal* ; 3^e 4^e et 5^e *varié*, 6^e et 7^e *égal*.

Dans les vers de cinq caractères, que l'on emploie pour les longs poèmes, les tonalités se distribuent ainsi :

1^{er} vers : 1^{er} et 2^e mot, *varié*, 3^e et 4^e mot, *égal*, 5^e mot, *varié*.

2^e vers : 1^{er} et 2^e mot, *égal*, 3^e et 4^e mot *varié* ; 5^e mot, *égal*.

3^e vers : 1^{er}, 2^e et 3^e mot, *égal* ; 4^e et 5^e mot, *varié*.

4^e vers : 1^{er}, 2^e et 3^e mot, *varié* ; 4^e et 5^e mot, *égal*.

On voit que la loi est celle de l'opposition. En réalité, la variété apparente que l'on obtient ainsi n'améliore guère la monotonie du débit, car les poésies, pour ne plus être chantées p.198 réellement, sont du moins dites sur une sorte de mélopée ronronnante, accentuée et rythmée par un balancement régulier de la tête et du corps.

La césure se place après le quatrième mot dans le vers de sept caractères (*tsi yen che*) et après le deuxième mot, dans le vers de cinq caractères (*wou yen che*).

*

Malgré ces lois qui se rapportent toutes à la diction, les poésies, comme toute la littérature, s'adressent plutôt à l'esprit par l'intermédiaire des yeux que par celui des oreilles.

L'aspect pictorial des caractères ajoute un intérêt nouveau à la lecture pour celui qui a étudié les anciennes formes et qui retrouve l'objet sous sa figuration stylisée. On voit directement

Essai sur la littérature chinoise

tout ce qui est décrit : ici, une source ; au-dessus, des arbres, un homme étendu, des chevaux, des fleurs. Tout un petit tableau se présente à la vue et amuse le regard, en attendant que l'idée abstraite, délicate et complète, vienne charmer l'esprit.

Certains auteurs ont appuyé spécialement sur cet effet : Li T'ai-po en particulier. Tout le monde, même en Chine, ne sait pas distinguer et goûter une impression si raffinée. On comprendra l'impuissance absolue de notre langue p.199 alphabétique à traduire de pareilles nuances.

Les traductions, toujours traîtresses (*tradutore traditore*, disent les Italiens), sont particulièrement décevantes lorsqu'il s'agit de poésie. En employant une autre langue, tous les effets du rythme et de la sonorité disparaissent ; il ne reste que l'idée poétique. Mais, pour la comprendre, en dehors de toute connaissance des textes, il faut être déjà poète : pour la modeler de nouveau, il faut être aussi grand poète et aussi parfait littérateur que l'auteur même que l'on traduit. C'est pourquoi nous ne connaissons qu'une traduction réellement belle des poèmes chinois, le *Livre de Jade* de M^{me} Judith Gautier, qui, à la conscience et la fidélité dans la traduction, a su joindre l'expression poétique du sentiment : elle a vu et fait voir tout ce que les poèmes contenaient de beauté et de délicatesse : nous lui emprunterons quelques citations.

@

Les Chinois distinguent plusieurs genres :

Essai sur la littérature chinoise

Les *Poésies* (Che) comprenant les quatrains et les longs poèmes en vers anciens de trois et quatre syllabes, et les modernes de cinq et de sept caractères.

Les *Éloges funèbres* (Lei ou Lei-song), généralement en vers de cinq caractères ; beaucoup sont ^{p.200} en prose, mais en prose rythmée et poétique qui touche à la poésie.

Les *Descriptions poétiques* (Fou) entremêlées de vers et astreintes à des règles de style fort compliquées.

Les *Chants* (Yong, ou Kieou), poésies à chanter, mélangeant plusieurs mètres, coupées parfois d'interjections ou de syllabes sonores sans signification propre.

Les *Figures poétiques* (Sseu), genre grave et noble.

II

@

Plusieurs volumes ne suffiraient pas pour rendre la production poétique de l'époque des T'ang : les poètes de talent sont trop nombreux pour qu'il soit possible de les nommer tous. Nous ne donnerons que quelques poèmes détachés des plus célèbres auteurs.

Tou Fou, (712 — 770) tout d'abord, le premier, à notre avis, de cette pléiade. Sa sensibilité rêveuse, sa simplicité et sa puissance dans l'image le signalent particulièrement à l'attention. Il naquit à Tou-ling dans le Chan-si. Successivement ministre et censeur, il partagea l'exil de l'Empereur pendant une

Essai sur la littérature chinoise

révolution qui éclata en 755. Exilé à son tour, il passa une partie de ^{p.201} sa vie aux Quatre-Vallées (Sseu-tch'ouan), reprit une fois encore un emploi au ministère des Travaux, puis repartit pour des voyages lointains jusqu'à sa mort. Quelques-unes de ses œuvres donneront l'idée de son talent :

L'enclos sur la rive

Sur le fleuve immense, le vent siffle et gronde ; Il emporte
nuit et jour le vent et la pluie.

Les grandes vagues s'écrasent sur la toiture en nattes de
ma jonque, et retombent en ruisselant.

Exilé, voyageant au loin depuis de longues années, Je
reviens et personne ne m'attend au seuil de ma
porte.

La rive élevée n'est pas changée ;

Mais qui donc a brisé la palissade de mon enclos ?

J'avais pourtant interdit d'y toucher.

J'ai peur que l'on ait tout bouleversé...

Voici la maison, avec ses deux ailes,

Sous le grand arbre qui la couvre de ses branches.

Debout à l'entrée, ma vue s'étend sur le fleuve à plus de
dix mille lis.

A mes pieds, les iris sont fleuris...

La nature de l'homme est d'aimer les choses du passé,
du passé qui, joyeux ou triste, laisse au cœur une étrange
mélancolie.^{p.202}

Essai sur la littérature chinoise

Le Printemps

La nuit dernière, le tonnerre a grondé entre les rives
élevées du fleuve.

Le printemps emplit la ville : la pluie fine a paré de
couleurs nouvelles les plantes que l'hiver avait
glacées.

Les faisans se cachent par couples ; une langueur un peu
mélancolique m'alourdit le cœur.

Les cigognes blanches se réunissent pour prendre leur vol
vers le Nord.

Voici le soir qui tombe ; ma tristesse grandit, les poésies
s'alignent sur le papier fin.

Dans toutes les maisons on vide des tasses de vin.

C'est la saison où les hôtes aiment à voir leurs amis se
plonger dans l'ivresse.

Car, après cent libations, les poètes sont visités par les
pensées les plus rares et les plus délicates.

@

Le plus illustre, avec Tou Fou, est ô coup sûr *Li Po* (le Blanc),
surnommé *Li T'ai-po* (Blancheur suprême) ; il naquit en 705 au
pays des Quatre-Vallées (Sseu-tch'ouen) ; il était membre de la
famille impériale.

On raconte de lui l'anecdote suivante : ^{p.203} L'Empereur Ming-
Houang l'ayant fait appeler pour composer des vers sur des
fleurs qui venaient d'éclore, on trouva Li Po étendu chez lui, ivre-
mort ; l'ordre de l'Empereur ne pouvant être désobéi, on apporta

Essai sur la littérature chinoise

le poète à peine dégrisé. Compatissant, Ming-Houang lui fit préparer un breuvage réconfortant qu'il lui fit boire lui-même, honneur insigne, unique dans les Annales de la Chine.

Il mourut en 762 noyé ; il se promenait en barque : toujours ivre, il se pencha outre mesure pour embrasser sur l'eau calme l'image réfléchie de la lune, et coula à pic. Il aimait cet astre d'une passion étrange, il n'est pour ainsi dire pas de poème de lui qui ne parle de sa pâle lumière.

Sur le lac Tong-Ting

L'aurore glacée d'un jour d'automne éclaire faiblement le
lac Tong-ting où se réfléchit encore la lune brillante.
Les eaux de la rivière Siang ondulent comme un satin
moiré.

Un vol de cygnes passe au-dessus de nous.

Dans notre barque, les rêveurs enivrés célèbrent la beauté
des nénuphars blancs.

Ils ne remarquent, pas qu'un givre étincelant couvre leurs
chauds vêtements.^{p.204}

Gémissements dans la nuit

Dans la nuit d'hiver, nuit glaciale, nuit qui semble
interminable,

Je gémis profondément, longtemps assis, assis dans la
salle septentrionale.

Essai sur la littérature chinoise

L'eau des sources et des puits est gelée.

La lune blanche pénètre dans l'appartement des femmes,
les vases d'or brillent confusément.

J'entends une plainte attristée, les vases d'or s'éteignent.

La plainte se prolonge...

Ma bien aimée a pleuré en m'entendant gémir, ma bien
aimée aux sentiments profonds.

Le bruit nous guide l'un vers l'autre.

Sans nous séparer par une seule parole, car ce ne sont pas
là des pensées humaines, nous gémissons.

@

Po Kiu-yi (Po Yo-t'ien) (772 — 846) fut peut-être plus célèbre encore que Tou Fou et Li T'ai-po. Il se retira de bonne heure dans les montagnes des Siang chan. Avec huit de ses amis, il forma le groupe illustre des « Neuf vieillards de Siang chan » (Siang chan Kieou lao).

Le murmure des Sapins

Quand la lune est dans toute sa beauté, j'aime à demeurer
seul p.205

Étendu sous les deux sapins qui s'élèvent devant l'étang..

Un vent léger souffle du sud-ouest ;

Il pénètre entre les aiguilles touffues

Et murmure mélodieusement comme une flûte aux sons
indistincts.

La moitié de la nuit est passée : à la clarté lunaire,

Essai sur la littérature chinoise

J'aperçois les montagnes glacées enveloppées de brumes.
Les harpes de l'automne vibrent dans l'air avec mélancolie.
J'entends les adieux de la chaleur brûlante de l'été.
Je distingue encore les regrets de l'obscurité qui va se
dissiper.
Ainsi, chaque soir, je viens écouter,
Le corps et l'esprit alanguis d'une étrange rêverie...
Mais voici qu'au sud, le bruit d'un char retentit :
Chez mes voisins de l'ouest, un chant s'élève et
s'interrompt.
Le jour commence...

On retrouve souvent chez Po Kiu-yi une recherche de l'extraordinaire assez rare chez les poètes de cette époque ; une de ses poésies ^{p.206} intitulée « Sur l'aspect de la mer quand le vent retient son haleine », est typique à cet égard.

Les eaux de la mer, quand aucun vent ne souffle, apaisent
la fureur de leurs vagues et ondulent rêveusement.
Ceux qui portent des écailles, petits ou grands, Suivent
leurs caprices et plongent ou nagent à la surface.
Soudain, du fond de la mer immobile, monte une tortue
gigantesque.
Sa tête est semblable à l'île des Trois Sages. Les lignes et
les filets ne l'ont jamais retenue. Depuis plus d'un
automne, elle apparaît ainsi, s'il faut en juger par sa
grande taille.

Essai sur la littérature chinoise

On dit qu'il faut lui adresser des prières, à cette tortue géante.

Car elle n'est autre que le dieu des eaux, Pi-hi que nul ne peut saisir.

Toujours elle plonge en emportant tous les harpons.

Quand elle paraît, chacun se prosterne. Toutes les tortues, socles des stèles, agitent la tête.

Une écume blanche roule sur les vagues noires. Elle souffle et aspire ; un tourbillon vient de sa gorge et de ses poumons.

Elle souffle et son haleine met en mouvement ^{p.207} le Dieu des vents, Fei-lien au corps de cerf avec des ailes.

Les vagues, qui déferlent avec un bruit de tambour irritent le Génie des fleuves, Yangheou, Les vagues qui, semblables à des baleines, Ouvrent toutes grandes leurs gueules pour engloutir les jonques.

Sur plus de 10.000 lis, on ne voit plus de poissons sauter.

Plus de cent vallées déversent continuellement leurs eaux Et les conduisent vers le fleuve Yang-tseu et vers la rivière Han.

Les eaux s'y réunissent et coulent paisibles désormais.

Une couleur azurée se répand sur la mer à mesure que le vent retient son haleine.

Et c'est là tout le motif de cette esquisse fidèle.

@

Les poésies que nous venons de citer sont des *che* : voici un modèle de poème descriptif (*fou*), écrit par *Tchang houa*.

Essai sur la littérature chinoise

Le Roitelet

Le roitelet est un tout petit oiseau
Qui naît parmi les armoises et les herbes sauvages.
p.208 Il grandit à l'ombre des haies.
Sa vie consiste à voltiger avec ses congénères.
Il vit, et cela lui suffit.
Ses couleurs sont sans éclat, sa forme est modeste.
Les hommes, ne pouvant se servir de lui, ne lui font pas de
mal.
Son plaisir est de battre des ailes joyeusement.
Les aigles pêcheurs, la caille, le cygne, le paon, les faisans,
le martin-pêcheur, portent tous le poids de leur
beauté
Les plumes de leurs ailes sont données en tribut. Mais lui ?
A quoi peut-il servir ?

.....

Son logis est facile à construire :
Il ne prend qu'une branche de la forêt.
Son repas consiste en quelques graines.
Il ne craint pas les voleurs, car il ne surcharge pas sa table
de mets variés.
Il arrive, bat des ailes et est heureux.
Le Destin et les Principes favorables
Ont écarté de lui le malheur.
il ignore qu'il est un animal.

Essai sur la littérature chinoise

Où aurait-il donc appris à ne pas aimer le bien et à goûter
le mal ?

Il est sa propre richesse.

Il n'a pas été corrompu par les mensonges du siècle.

Mais les aigles le dominant, les faucons planent ^{p.209} dans
les nuages, les poules et les rats sont des dangers
pour lui.

*

Wang Wei (699-759) originaire de T'ai-yuan fou du Chan-si,
est le maître du quatrain en vers de sept caractères. Sa vie fut
assez mouvementée : nommé ministre, il fut enlevé un jour par
un barbare nommé Ngan-lou-chan qui déclara vouloir connaître
quelle sorte d'animal était un poète. Délivré peu après, il se
retira près d'un monastère bouddhique.

Rêverie

Des arbres verts, tombe un voile d'ombre qui couvre tout
autour de moi.

La mousse, sous cet ombrage, est chaque jour plus
épaisse ; toujours fraîche et sans poussière.

La tête découverte, je suis étendu sous les grands pins.

Et, devant, mes yeux qui ne fixent rien, défilent un par un,
les hommes célèbres des autres temps.

Près de la Source

Mélancolique, je suis assis au milieu des rochers, près de
l'eau de la source.

Essai sur la littérature chinoise

Je réponds au salut des peupliers qui se balancent et je
vide une coupe de vin... p.210

Pourquoi le vent léger du printemps ne disperse-t-il pas
mes tristes pensées,
Comme il fait pour ces pétales de fleurs que son souffle
emporte ?

@

Wen Ting-houan, à la même époque, employa beaucoup le
double quatrain en vers de sept caractères.

Une Matinée d'automne dans la montagne

Les sommets rapprochés dorment encore dans le froid du
matin.

Les herbes couvertes de givre étincellent sous les premiers
rayons du jour brillant.

Les arbres laissent passer le soleil dans le réseau de leurs
branches dépouillées.

Rien ne vient troubler le repos de l'étang aux eaux
tranquilles.

Mais dans la forêt, les fruits tombent, des arbres agités par
les singes aux mouvements désordonnés.

Les feuilles sèches bruissent sous les pas légers du
chevreuil.

Mes doigts, cédant aux sentiments qui m'animent, font
résonner le luth harmonieux. p.211

Je chante les adieux de la nuit profonde à la source claire.

III

@

La dynastie T'ang eut l'histoire la plus intéressante, mais aussi la plus complexe de toutes les dynasties. La capitale était alors la Paix-Éternelle (Tch'ang-ngan), aujourd'hui Si-ngan fou, où les Souverains, en 1900, se réfugièrent pendant l'occupation européenne. C'était la ville des splendeurs du luxe et des plaisirs. Le palais gardait des milliers de femmes choisies parmi les plus belles de l'Empire, à qui l'étiquette, moins sévère qu'aujourd'hui, permettait de recevoir leurs amies et de se montrer en public ; elles étaient présentes à toutes les fêtes, et leurs vêtements somptueux étaient le plus bel ornement de ces réunions. La mode était charmante : longue robe traînante à manches larges et flottantes, coiffure élevée, ceinture flottante. Le poète Tou Fou célèbre une de ces fêtes.

En écoutant chanter la princesse Yang ¹

La plus belle des femmes vient de chanter une mélodie. p.

212

Elle est seule, debout ; sa bouche encore entr'ouverte
laisse voir ses dents éclatantes.

La salle entière est troublée de mélancolie.

Les sons purs se sont élevés jusqu'aux nuages,

Planant au-dessus de la ville que le fleuve arrondi comme
le croissant de la lune, caresse de deux côtés.

¹ *Yang kouei-fei*, deuxième épouse de l'Empereur ; célèbre par sa beauté.

Essai sur la littérature chinoise

Dans le silence, chacun regarde monter la nuit transparente.

Les vieillards songent avec amertume à leurs années déclinantes.

Les jeunes guerriers, bouleversés, pleurent, et, leurs larmes coulent comme des ruisseaux.

Depuis longtemps, les tasses de jade ont été délaissées.

Le son prolongé des flûtes d'or affole encore le Palais entier.

Il me semble que mon cœur sent approcher la mort.

Le faste et la splendeur des édifices étaient sans bornes : un des empereurs de la dynastie précédente avait fait bâtir un palais dans lequel on avait réuni toutes les raretés du pays. Le parc avait 120 kilomètres de tour ; un lac artificiel avait 6 kilomètres de tour ; au milieu, trois îles, hautes de cent pieds, étaient couvertes de pavillons. En automne, à la chute des feuilles, ^{p.213} on garnissait les arbres de feuilles et de fleurs artificielles, le lac était fleuri de lotus en soie. L'Empereur aimait à errer à cheval dans le parc, par les beaux clairs de lune, suivi de milliers de femmes chantant et riant.

Sous la dynastie T'ang, une femme se proclama non pas impératrice, mais Empereur. L'Impératrice Guerrière (Wou heou) était entrée au palais à l'âge de 14 ans, en 637. Quand l'Empereur expira en 649, un certain nombre de femmes sortirent du palais ; l'Impératrice Guerrière fut du nombre, elle entra dans un couvent bouddhique. Mais le fils de son amant

Essai sur la littérature chinoise

était monté sur le trône, il l'avait vue plusieurs fois. Étant allé brûler des parfums dans le couvent où elle était, il l'aperçut, la reconnut sous ses habits de religieuse et pleura d'émotion ; elle avait alors 32 ans.

Or, l'Empereur était marié, et sa femme était fort jalouse d'une favorite du moment : elle eut l'idée d'exploiter le coup de passion de son mari pour la religieuse ; elle fit donc retirer celle-ci du couvent, lui ordonna de laisser croître ses cheveux et l'introduisit dans le palais.

L'Empereur s'en éprit follement. L'Impératrice Guerrière, voulant occuper le trône, chercha comment elle pourrait écarter effectivement la véritable impératrice pour prendre sa place ; elle trouva un moyen dramatique : ^{p.214} comme elle venait d'accoucher d'une fille, l'Impératrice entra chez elle pour la féliciter ; à peine la visiteuse était-elle sortie que la jeune femme se leva et étrangla son enfant, puis elle accusa de ce crime l'Impératrice qui fut dégradée et jetée en prison. L'Empereur ayant été une fois visiter la prisonnière, l'Impératrice Guerrière envoya des assassins qui coupèrent les pieds et les mains de la malheureuse, l'enfoncèrent dans une jarre à vin, l'y foulèrent jusqu'à lui briser les os, puis enfin la décapitèrent.

L'Impératrice Guerrière, associée au pouvoir, prit une autorité de plus en plus grande : elle resta sauvagement cruelle ; son fils aîné avait été nommé prince héritier ; il s'opposa à quelques-unes de ses volontés ; elle l'empoisonna et mit à sa place le fils de sa sœur, puis son second fils.

En 683, l'Empereur Ancêtre-élevé (Kao-tsong) mourut,

Essai sur la littérature chinoise

probablement empoisonné par son épouse. On nomma, pour lui succéder, le second fils de l'Impératrice Guerrière, celle-ci gardant en réalité le pouvoir. Puis elle substitua son troisième fils au second. En 690, elle se donna le titre d'Empereur et changea le nom de la dynastie (de T'ang en Tcheou). Elle fit construire des palais et des temples gigantesques ; une colonne de bronze haute de 105_{p.215} pieds sur une masse de fonte de 170 pieds de tour, fut érigée devant son palais ; cette colonne pesait dix millions de livres de métal. Elle fit fondre des urnes géantes pour imiter les urnes du Grand Yu au XX^e siècle. Sur ces urnes, la carte de chaque province était dessinée en relief, il y avait aussi des pièces de vers faites par l'Impératrice elle-même et dont on a conservé le texte.

Pour graver sur une urne

Hi le Dompteur (Fou-hi) et le Laboureur Immatériel (Chen-nong) existaient au commencement.

Plus tard, la gloire de l'Empereur Jaune ne connut pas de bornes.

La dynastie T'ang leur a enfin succédé. Le monde est sa demeure brillante.

A l'intérieur des mers, tout n'est que lumière et gloire.

L'obscurité, vaincue, s'est soumise.

Notre immense puissance est solidement établie...

L'Impératrice Guerrière mourut enfin en 705, âgée de 82 ans : son règne est porté aux annales chinoises de 684 à 705.

IV

@

^{p.216} Pendant les VII^e et VIII^e siècle, l'influence civilisatrice de la Chine domina toute l'Asie et attira vers la Cour de la Paix-Éternelle les hommages et les ambassades de peuples innombrables.

Les relations avec l'Empire romain étaient devenues assez régulières : le nom que lui donnaient les Chinois était changé ; ce n'était plus *Ta ts'in*, les Grands Tsin, mais le *Fou-lin*, transcription phonétique du grec *polin*, la ville (*eis ten polin*, Istamboul). Le terme *Ta ts'in* fut, par décret, appliqué à la Perse appelée jusque-là P'ouo-sseu.

Les Arabes (Ta-che, du persan Ta zi ou Ta-ï ?) furent connus vers le VII^e siècle. Ils avaient conquis la Perse et refoulé les dernières résistances jusque dans l'oasis de Merv. Yesdegerd, dernier roi Sassanide, demanda aide en 638 à l'Empereur T'ai tsong ; celui-ci refusa sans doute car, en 642, les Perses furent battus à la bataille de Neha-vend. Les annales donnent tous les détails sur les mœurs et l'origine des Arabes.

Dans l'Inde, un envoyé chinois, Wang Hiuan tch'ai, fut attaqué par un usurpateur, ancien ministre du roi de Magadha. Wang demanda ^{p.217} l'aide des Nepalais et des Tibétains, revint avec une petite armée et conquiert le Magadha (Patna), s'empara de l'usurpateur et le ramena en Chine.

Essai sur la littérature chinoise

Les *Kie-kou* aux cheveux roux et aux yeux verts, vivant dans la steppe au nord du lac Balkach, envoyèrent un de leurs chefs comme ambassadeur.

Le *Lin-yi*, Haute Cochinchine, envoya tribut en 630.

Tous les princes des petits États de la Chine se tournaient vers la Chine pour obtenir protection. Le *Tso-fou Yuan-kouei*, recueil de textes publié en 1013, cite des requêtes curieuses des rois de Boukhara, de Samarkande, du Tokharestan, etc. Voici l'une de ces pièces :

« Tong-cha-ta, roi de Boukhara, supplie. Votre sujet est comme l'herbe foulée aux pieds de vos chevaux. Sage et Saint empereur qui gouvernez l'Empire par mandat du Ciel, de loin, je joins les mains, je me prosterne, je bénis vos bienfaits, et je vous adore comme les dieux. Depuis longtemps ma famille est en paisible possession du royaume de Boukhara. Par les armes et autrement, nous avons loyalement servi votre empire, mais voici que, ravagé chaque année par les Arabes, mon pays a perdu la paix. Je demande humblement que vous daigniez me secourir dans ma détresse...

*

p.218 Des temples de toutes les religions s'élevaient dans la capitale. Le Bouddhisme, tout d'abord, tour à tour favorisé et persécuté, avait fini par s'installer victorieusement.

Le taoïsme, dont les magiciens exploitaient habilement la croyance aux esprits.

Essai sur la littérature chinoise

La religion officielle, avec ses tertres du Ciel et de la Terre, ses temples au Soleil et à la Lune, etc.

Le mahométisme (houei houei Kiao, tsing tchen Kiao) : les livres chinois sur le mahométisme affirment qu'un Saadi, fils d'Abou Wakkas, le troisième adepte et l'un des dix compagnons du prophète, serait venu en Chine en 629 et serait enterré à Canton.

Le nestorianisme (Ming kiao, Doctrine de la Lumière) ; on sait que les nestoriens chassés de Constantinople se réfugièrent en Perse et essaimèrent dans toute l'Asie, jusqu'à Ceylan, dès l'an 535. Un moine nestorien que les Chinois nomment O-lo-pen vint de Perse à la Cour, gagna la faveur du prince et prêcha sa religion. Une stèle bien connue, élevée à cette époque, la stèle nestorienne de Singan fou, raconte le fait.

« Alors que Tai tsong régnait et gouvernait le peuple avec sagesse, dans le pays de Ta T'sin ^{p.219} (Perse), il y avait un homme d'une vertu supérieure, nommé O-lo-pen. Portant les vrais Livres canoniques, malgré les difficultés du voyage, en 635, il arriva à la ville de la Paix-Éternelle. L'Empereur envoya au-devant de lui le ministre Fang Hiuan-ling pour le recevoir dans le faubourg de l'ouest. Ayant été reçu en hôte, il fut introduit. On traduisit ses livres dans la Bibliothèque. On lui fit exposer sa doctrine devant l'Empereur. On comprit qu'elle était droite et vraie et un édit fut accordé, autorisant à la prêcher et à la répandre. Trois ans plus tard, au septième mois de l'an 635, l'édit impérial suivant fut promulgué... etc. »

Essai sur la littérature chinoise

Le Zoroastrisme :

« A Tch'ang ngan, à l'angle sud-est de la Trésorerie, se trouve le temple de Hien construit en l'an 621. Hien est le génie des Hou (barbares) du Tarim. Dans ce temple, les sacrifices au génie Hien sont gouvernés par un membre du collège officiel des Sa-pao (Saba, anciens prêtres, en syriaque). Pour ce qui est de Hien, génie du feu, il y eut jadis, en Perse, un certain Sou-lou-tche (Zoroastre), lequel mit en vogue son culte : ses disciples l'emportèrent en Chine. »

Le manichéisme, importé en 694 par un Persan. p.220

OUVRAGES PRINCIPAUX

POÉSIE

Poésies des T'ang. T'ang che, recueil de poésies de différents auteurs : TOU FOU, LI T'AIPO, WANG WEI, PO KIU-YI, etc.

Recueil, avec commentaire, des poésies de Tch'ou. Tch'ou Sseu p'ing lin, poésies de K'IU-YUAN, (III^e siècle av. J.-C.), SONG YU, KING TCH'AI KIA YI, YEN KI, LUAN NGAN.

Recueil du pays de T'ai-p'ing. T'ai p'ing Kouan Ki, par LI FANG, rédigé au X^e siècle.

HISTOIRE

Histoire des Song. Song chou (420 à 478 ap. J.-C.), en 100 livres par CHEN YO, VI^e siècle.

Histoire des Wei. Wei chou (dynastie tartare du nord, 386 à 557), 114 livres, par WEI CHEOU, VI^e siècle.

Histoire des Ts'ï du sud. Nan-ts'ï chou (479-501), 59 livres, par SIAO TS'EU-TIEN, VI^e siècle.

Histoire des Leang. Leang chou (502 à 556), 56 livres, par YAO SSEU-LIEN, VII^e siècle.

Histoire des Tch'en. Tch'en chou (557 à 588), 36 livres, par YAO SSEU-LIEN,

Essai sur la littérature chinoise

VIIe siècle.

Histoire des Ts'i du nord. Pei Ts'i chou (dynastie tartare, 550 - 577), 50 livres, par LI FO-YAO, VIIe siècle.

Histoire des Tcheou. Tcheou chou, 50 livres, par LING KOU TO FEN, VIIe siècle.

Histoire des Souei. Souei chou, (589 à 618), 85 livres par WEI TCH'ENG, VIIe siècle.

Histoire des T'ang : T'ang chou (618-906) ; *Kieou T'ang chou*, en 200 livres, par LIEOU PAO, Xe siècle ;

Sin T'ang chou, 255 livres, par NGEOU YANG-SIEOU et SONG CHE, XIe siècle.

GÉOGRAPHIE

Mémoires sur les pays d'Occident. Ta T'ang Si-yu Ki, par le bonze HIUAN-TCHOUANG, 646 ap. J.-C., 12 livres.

Biographie de Fa hien. Fa hien tchouan, vie et voyages du bonze Fa-hien aux Indes.

SORCELLERIE

Le Livre du Jade Céleste. T'ien-yu King, attribué à YANG-YI, IXe siècle ap. J.-C.

Traité de divination et de sorcellerie. Wan fa Kouei tsong, par LI CHOUEN-IN, fin du VIe siècle.

MATHÉMATIQUES

Le Livre du Calcul, d'après l'antiquité. Tsi Kou souan King, par WANG HIAO-T'ONG, 626.

AGRICULTURE

Le Livre du Thé. Tch'a King, description de la culture ; origine et infusion du thé, par LOU YU HONG TSIEN, VIIIe siècle.

DICTIONNAIRES

Kouang yun, par TCH'ANG P'ENG-NIEN, classé sous 206 rimes, publié en 1007.

Essai sur la littérature chinoise

OUVRAGES DIVERS

Souvenirs et événements de chaque saison. Yue ling Kouang Yi, par FANG MOU-KANG, début du VIIe siècle.

@

CHAPITRE IX

LA RENAISSANCE DE LA PHILOSOPHIE

du X^e au XII^e siècles de notre ère

1° L'histoire. Le Miroir Universel. La poésie. La philosophie Wang Ngan-che. Tchou-hi. — 2° La dynastie Song. La Cour.

I

@

p.222 La dynastie Song, qui, après un court inter-règne, succéda aux T'ang et conserva le pouvoir de 960 à 1279, fut illustrée par un recueil historique construit sur un plan entièrement nouveau.

Les Histoires, jusqu'alors, étaient toutes divisées comme les « Mémoires historiques » (Che ki) de Sseu-ma Ts'ien ; vies des empereurs, vies des principaux personnages, pays étrangers, peuplades barbares, etc., chaque sujet formant un ensemble complet ; c'étaient plutôt des encyclopédies historiques et des dictionnaires biographiques que de véritables histoires.

p.223 *Sseu-ma Le Brillant* (Sseu-ma Kouang), descendant de l'auteur des Mémoires historiques, composa un ouvrage où il décrit les événements suivant un ordre chronologique ; il l'appela le *Miroir universel de l'art de gouverner* (Tse-tcheu T'ong-kien). Les 294 livres de cet ouvrage admirable, s'étendaient du IV^e siècle avant notre ère, au X^e siècle après J.-C. Un collaborateur de Sseu-ma Kouang, nommé Lieou Chou, y

Essai sur la littérature chinoise

ajouta vers la même époque, une première partie pour les temps antérieurs au IV^e siècle ; *les Mémoires extérieurs* (Wai ki).

Un siècle plus tard, le célèbre philosophe Tchou Hi refondit ce travail : il le subdivisa en paragraphes, chacun desquels est précédé d'un résumé en gros caractères ; le titre fut changé en celui de *Miroir universel, avec titre et développements* (T'ong-kien kang-mou). Un disciple de Tchou Hi, Kin Fou-Siang, remplaça les *Mémoires extérieurs* par des *Premières tablettes* (Tsien pien) rédigées sur le même plan.

Les éditions modernes contiennent en plus les histoires des dynasties Song et Yuan (960 à 1365) ; la sanction impériale a été enfin accordée en 1907 ; c'est le livre d'histoire le plus important, le plus complet et le mieux fait que présente la Chine, l'on peut même dire le monde entier, car aucun pays ne possède un ouvrage aussi détaillé et fait sur un plan ^{p.224} aussi clair et aussi pratique pour celui qui, dans l'histoire, ne recherche pas le roman-feuilleton, mais le récit ; détaillé des faits et la concordance des événements.

Des commentaires de tous genres ont été peu à peu ajoutés, renvoyant aux chapitres et aux paragraphes traitant des origines de chaque événement, indiquant les noms modernes et les emplacements des villes de l'antiquité, etc.

L'histoire de la Chine ne sera complètement connue qu'au jour où le Miroir Universel aura été intégralement traduit.

Le plus grand poète de ce temps est, à coup sûr, *Sou Versant-oriental* (Sou Tong-p'o, Sou Che, Sou Tseu-tan), (1036-1101), grand ministre autant qu'homme de lettres. Mme Judith Gautier,

Essai sur la littérature chinoise

dans son *Livre de Jade*, a merveilleusement rendu l'un de ses poèmes les plus connus :

Sur les balancements d'un navire

« Une vapeur bleue l'enveloppe comme une gaze légère et
une dentelle d'écume l'entoure, semblable à un rang
de dents blanches.

Le soleil lentement s'élève en souriant à la mer, et la mer
semble une grande étoffe de soie brodée d'or. p.225

Les poissons viennent souffler à la surface des globules qui
sont autant de perles brillantes, et les flots clairs
bercent doucement le Bateau-des-Fleurs.

Mon cœur se tord de douleur en le voyant si éloigné de moi
et retenu au rivage par une corde de soie.

Car c'est là que fleurissent les fleurs les plus éclatantes,
c'est là que le vent est parfumé et que demeure le
printemps.

Je vais chanter une chanson en vers, marquant la mesure
avec mon éventail et la première hirondelle qui
passera, je la prierai d'emporter là-bas ma chanson.

Et je vais jeter dans la mer une fleur que le vent poussera
jusqu'au navire.

La petite fleur, quoique morte, danse légèrement sur l'eau,
mais moi je chante avec l'âme désolée. »

@

Essai sur la littérature chinoise

De la philosophie nous citerons non pas des œuvres, mais des noms : *Wang Rocher-de-paix* (Wang Ngan-che) et *Tchou le Bouillant* (Tchou Hi) ; les écrits laissés par eux sont d'ordres divers ; placets, rapports au Trône, et commentaires des livres sacrés surtout.

Wang Ngan-che (1021-1086) était un novateur ^{p.226} hardi, il tenta de mettre en pratique un collectivisme d'État qui fut appliqué pendant vingt ans. Nommé ministre et conseiller, son premier acte fut de créer le monopole de la production et de la vente du sel. Le sel provenait de marais salants établis sur la côte orientale, il était recueilli de la manière la plus économique par de pauvres gens vivant au jour le jour. Une nouvelle organisation nécessita la création de tout un corps d'inspecteurs et de surveillants dont les appointements augmentèrent le prix de revient ; les malversations de ces fonctionnaires firent disparaître la majeure partie des sommes réalisées. Dès la première année, malgré l'augmentation des prix de vente, il y eut un déficit sérieux.

Il réforma ensuite le système d'impôts en nature : jusqu'alors on envoyait à la capitale, des provinces les plus éloignées, les grains destinés à payer et à nourrir les troupes. Les frais de transport, dans la plupart des cas donnaient à ces grains une valeur dix fois plus grande que celle du marché à la capitale. Quand des famines obligeaient à des envois de secours, le prix de revient devenait fantastique. Wang Ngan-che imagina de faire acheter par l'État toutes les récoltes dans les régions où l'abondance amenait une baisse de prix. Ces grains devaient être

Essai sur la littérature chinoise

dirigés directement sur les points où la famine ^{p.227} augmentait les prix : on devait réaliser ainsi des bénéfices illimités. Mais les fonctionnaires furent créés en grand nombre, ils volèrent, payèrent le grain plus cher que les particuliers ; les transports, étant faits par l'État, furent lents et coûteux ; le déficit alla grandissant chaque année.

Enfin, au printemps, on distribua aux cultivateurs des semences : les quantités ainsi avancées devaient être rendues à l'automne avec une augmentation de 2%. Mais quand on distribua les grains, les fonctionnaires en détournèrent une partie ; à l'automne, ils exigèrent des quantités supérieures à celles qu'ils devaient percevoir. Quant aux cultivateurs, les uns vendirent immédiatement les semences ; les autres firent les plus grandes difficultés pour les rembourser en temps voulu.

Il réorganisa ainsi l'élevage des chevaux, le recrutement des troupes, etc. Bientôt des troubles éclatèrent de toutes parts ; on dut sévir ; plus de cinquante mille individus eurent les poignets tranchés ; cela calma les esprits.

@

Tchou Hi (1130-1200) est connu aussi sous le nom de Tchou le Philosophe (Tchou-tseu) et Tchou le maître (Tchou fou-tseu) : son œuvre ^{p.228} la plus intéressante est la révision dont nous avons parlé de l'œuvre de Sseu-ma Kouang, le « Miroir universel ». Il est renommé pour son commentaire des œuvres de l'école confucianiste, les Quatre Livres. Il laissa une interprétation du Livre des Changements. Une édition du XVII^e siècle commence la préface par ces mots : « Chao Yong essaye

Essai sur la littérature chinoise

d'expliquer le livre des Changements par des nombres, Tch'ong Yu par l'éternelle adaptation des choses ; Tchou Hi seul fut capable de pénétrer le sens et de représenter la pensée de ceux qui le composèrent. »

Il laissa encore *l'Essai sur l'approche de la pensée* (Kin sseu lou), traité de métaphysique, et la *Petite étude* (Siao hio), manuel pour l'enfance.

La philosophie de Tchou Hi est obscure ; il a tenté d'expliquer et de concilier les croyances de son temps. Il n'a fait en réalité que reproduire les conceptions de Tcheou-tseu (1017-1073) dont nous ne possédons que deux ouvrages : le *Tableau de l'Extrême Suprême* (T'ai ki T'ou), simple diagramme, et *l'Écrit universel* (T'ong chou) publié par Tchou Hi.

Au sommet, qui est aussi le commencement, se trouve la Cause Première. Par son mouvement, elle produit le *yang*, principe mâle ; par son repos, le *yin*, principe féminin. Cette idée est représentée par un cercle divisé en deux parties ^{p.229} égales, l'une blanche, l'autre noire, par une ligne en S. Des mouvements alternatifs du yang et du yin, les cinq éléments (eau, feu, terre, bois, métal) sont produits. Les cinq éléments réunis constituent le yin et le yang ; le yin et le yang réunis forment la Cause Première, ou Extrême suprême (t'ai ki).

Tchou Hi distingue Li, la Raison, le principe, la pensée, l'intelligence ; K'i, le souffle, la vie ; Sing, la nature, les sentiments ; Sin, le cœur.

Il est impossible de suivre le philosophe dans ses explications : les termes qu'il emploie semblent être

Essai sur la littérature chinoise

volontairement choisis parmi ceux dont le sens est le moins précis, le moins fixé ; il se grise d'images confuses et de grands mots ; son nom est, peut-être à cause de cela, universellement célèbre encore maintenant.

II

@

Le règne des Empereurs Song ne fut pas illustré par des guerres heureuses. Les Tartares exigèrent le paiement de tributs annuels ; leur puissance grandissait. *K'i-tan* venus du Leao, *Nintchen* accourus des rives de la Soungari et de l'Amour, Mongols enfin, établis sur l'Onon et la Keroulène et dont les armées allaient bientôt conquérir toute l'Asie et une partie de l'Europe.

p.230 Quand on ne discourait pas sur l'origine des choses, on s'occupait de magie et de science divinatoire. La théorie du *fong-chouei* (l'eau et le vent) se développa ; on ne bâtissait pas une maison sans savoir si les courants terrestres et les souffles aériens étaient favorables. L'emplacement des tombes avait une répercussion sur l'avenir de toute la famille. Les lois de la chance inexplicable étaient ainsi plus ou moins établies. Le peuple, maintenant encore, croit fermement à ces doctrines étranges qui, au dire des savants chinois, étaient ignorées avant les premiers siècles de l'ère chrétienne.

Certains empereurs profitèrent de cet état d'esprit pour assurer leur crédit ; l'un d'entre eux se faisait annoncer en songe l'envoi d'écrits venant du Ciel ; des enveloppes attachées à des

Essai sur la littérature chinoise

ceintures jaunes étaient trouvées en effet aux endroits indiqués, attachées à des coins de toiture.

C'est de cette époque que fut inventé l'un des plus grands dieux populaires, l'Auguste-de-Jade, ou Empereur de Jade, ou Pur-suprême, dont les taoïstes ont fait le chef de leur panthéon.

Le luxe de la Cour fut extrême ; les arts atteignirent un raffinement et une recherche excessifs. Les sculptures, colonnes entourées de guirlandes, ou supportant des étages superposés de statuettes, sont les plus remarquables ^{p.231} de tous les monuments du passé. La finesse et le coloris des porcelaines de ce temps sont vainement copiés.

L'impression, par gravure sur bois, des livres, se développa avec le perfectionnement de la fabrication du papier.

Le onzième et le douzième siècles sont la grande époque de l'art en Chine.

OUVRAGES PRINCIPAUX

POÉSIE

Les Ailes du Coq. Ki-lei pien, recueil de poésies de TCHAO Pou-TCHE (1053-1110), un des quatre grands lettrés de l'Empire.

Les Poésies de Sou Tong-p'o. Tong-p'o Tsiuan tsi, recueil de poésies de SOU TONG-P'O (1036-1101).

Les Poésies élégantes du Palais de la Joie. Yo-fou Ya-Sseu, recueil de poésies de la dynastie Song.

Recueil complet des œuvres de Tchou-tseu. (Tchou) HI YUAN KIEN TCHAI YU SIUAN TCHOU TSEU TSIUAN-TSI (13e siècle).

HISTOIRE

Histoire des Cinq dynasties (907-960). Kieou Wou tai che, 150 livres, par

Essai sur la littérature chinoise

SIU-KIN TCHENG, Xe siècle. *Sin wou tai che*, 75 livres par NGEOU YANG-SIEOU, IIe (siècle).

Histoire des Song. Song chou (960 à 1279), 496 livres, par le mongol T'ouo-T'ouo, XIVe siècle.

Miroir Universel de l'art du gouvernement. Tseu Tche t'ong Kien, par SSEU-MA KOUANG, fin du XIe siècle. Wai Ki de Lieou chou.

Miroir Universel avec paragraphes. T'ong Kien Kang mou, ouvrage de SSEU-MA KOUANG, refondu par TCHOU-HI au XIIe siècle. (Le Tsien pien, première partie, est d'un disciple de Tchou-hi nommé Kin fou-siang ; un nommé Houang Tchong-chao ajouta un choix de commentaires ; un édit impérial fit ajouter en 1476 en « Siu », supplément, l'histoire des Song et des Yuan (960 à 1367).

OUVRAGES DIVERS

Cent parties d'échec de Tch'en touan. Tch'en touan po Kiu, par TCHEN TOUAN, Xe siècle.

PHILOSOPHIE

Écrit Universel. T'ong chou, par TCHOU-TSEU.

Essai sur l'approche de la pensée. Kin-Sseu lou, par TCHOU-HI.

Petite Étude. Siao hio, par TCHOU-HI.

@

CHAPITRE X

LE THÉÂTRE ET LE ROMAN du XIII^e au XVII^e siècles

1° [L'épopée mongole](#). — 2° [Le théâtre historique](#). Salles de spectacle, acteurs, décors, pièces, auteurs, jugement, traduction. [Le Pavillon occidental](#). [La Guitare P'i-pa](#). — 3° [Le Roman](#).

I

@

p.233 L'Invasion victorieuse des Mongols dota la Chine de deux genres littéraires qu'elle ignorait pour ainsi dire, avant cette époque : le théâtre et le roman.

Rappelons en quelques mots l'épopée merveilleuse de ces cavaliers du désert qui imposèrent leurs lois à l'Asie entière et faillirent conquérir toute l'Europe.

En 1206, Temoudjin, chef de la horde d'Argent (Mongol) établie sur l'Oïson, affluent de l'Amour, est proclamé Khan des Forts, Genggis-Khan : il se met en campagne, conquiert les Naïmans (horde Mandchoue hou ou tong hou). Trois ans p.234 après, il écrase le royaume tangoutain de Hia sur la boucle du Fleuve Jaune. En 1210, il attaque le royaume hou de Kin dans la plaine du Petchili ; dès lors, tous les cavaliers de toutes races se joignent à lui ; ce n'est plus qu'une chevauchée triomphale ; ses généraux et lui, enlèvent toute la Chine, le Turkestan, la Perse, l'Afghanistan ; Genggis Khan s'arrête dans le Cachemire ; son

Essai sur la littérature chinoise

filz Batou envahit la Russie du sud, il aurait conquis l'Europe entière, si la mort ne l'avait arrêté. L'Histoire de ces expéditions rempliraient des volumes entiers. Marco Polo nous a rapporté des traits nombreux du pays et des mœurs ; d'autres voyageurs européens connurent aussi la Cour de ce Khan, hospitalier à tous les étrangers de valeur.

C'est ainsi que la culture du monde pénétra en Chine ; le luxe et l'éclat de la capitale donnèrent aux Chinois, engoncés dans le confucianisme, un peu de la joie de vivre dont leurs robustes et sains vainqueurs débordaient. La littérature y gagna deux genres qu'elle ignorait : le Théâtre et le Roman.

II. LE THÉÂTRE

@

Comme théâtre, on avait connu, autrefois, dans la lointaine antiquité, des pantomimes mêlées de danses.

p.235 Le Père Amyot, qui vécut longtemps à la Cour de Chine vers la fin du XVIII^e siècle, cite, dans ses « Mémoires sur les Chinois », les titres de quelques-uns de ces ballets : Les travaux du Labourage, Les Joies de la Moisson, Les Fatigues de la Guerre, Les Plaisirs de la Paix. Parmi les danses, il nomme La Porte des Nuages, La Cadencée, etc. Le livre des Vers parle de danses et de pantomimes. Ces spectacles avaient un caractère sacré : comme dans la Grèce antique, la danse était une prière, exécutée pendant les cérémonies dans les temples. Encore maintenant, aux équinoxes de printemps et d'automne, dans les

Essai sur la littérature chinoise

temples de la Littérature et de la Guerre, des groupes exécutent des mouvements rythmés.

La première salle de spectacle fut construite en + 720 par l'Empereur Hiuan-tsong ; mais on n'y donnait que des danses chantées (voir la poésie de Tou-fou citée au chap. VIII).

Certains historiens font remonter à l'Empereur Wen-ti (581) l'invention de la pièce de théâtre ; mais ce furent des dialogues chantés ; s'il fallait donner à ce genre le nom de pièces de théâtre, il faudrait aussi le donner aux poésies dialoguées du Livre des Vers (voir chap. IV).

Dans une préface documentée écrite au XVII^e siècle par l'éditeur du recueil intitulé « Cent comédies de la dynastie Yuan », il est dit ^{p.236} que l'on ne possède aucun texte antérieur au X^e siècle de notre ère, et que, jusqu'au XII^e siècle, les comédies employaient rarement plus de cinq acteurs ; les intrigues étaient simples, sans aucun développement et les pièces étaient écrites en vers, le respect de la littérature antique faisant considérer comme vulgaire et impossible l'emploi de la langue courante.

Les Mongols, avec leur simplicité et leur droiture, ne furent pas arrêtés par des préjugés qu'ils ignoraient ; pour les lettres comme pour le reste, ils avouaient et suivaient naïvement leurs goûts sans se préoccuper de savoir si ce qu'ils aimaient était ou non l'objet d'une admiration traditionnelle et d'ailleurs bien souvent affectée.

Il fallut s'adresser à eux dans la langue de tous les jours et leur montrer des scènes comiques, fantastiques ou émouvantes,

Essai sur la littérature chinoise

mais copiées sur la nature. La vérité des caractères pouvait seule les toucher.

C'est donc de ce temps que datent véritablement les premières pièces de théâtre. Certaines d'entre elles, dès le début, furent assez belles pour que leurs succès ne se soit pas démenti depuis sept siècles ; plusieurs ont dépassé la cent millièbre représentation !

@

p.237 Avant de parler des pièces elles-mêmes, il faut connaître les moyens par lesquels les personnages donnaient l'illusion.

Les salles de spectacle (hi taï), dès le début, comme maintenant encore, furent formées d'une grande salle rectangulaire où court de trois côtés un balcon assez large. La scène se trouve sur le quatrième côté, mais, au lieu d'être en retrait comme les nôtres, elle avance et forme estrade. Deux portes appelées Portes des ombres (Kouei men) servent d'entrée et de sortie aux acteurs.

Des scènes publiques existent dans les grandes villes ; mais, dans les petites villes et villages, il n'y a de scènes que dans les temples et dans les cercles : le théâtre régulier et payant est inconnu en dehors de Pékin, Tien-Tsin, Han K'eu, Changhaï, Canton, Fou-tchéou et deux ou trois autres villes. Dans tous les villages, ce sont les prêtres qui font venir des troupes de passage au moment des grandes fêtes ; le spectacle est gratuit. Pendant que la troupe est dans la ville, les cercles de commerçants les font venir à leur tour et invitent leurs amis ;

Essai sur la littérature chinoise

quand toutes les places sont distribuées, on laisse entrer la foule qui se tient debout et se case comme elle peut.

@

Les acteurs (hi tseu) sont les plus parfaits du ^{p.238} monde, si l'on place la perfection dans l'imitation absolue de la vérité. Quelques-uns de nos grands comédiens doivent leur popularité à leur personnalité qu'ils savent garder dans tous leurs rôles. Les Chinois ne jouent pas : ils vivent la vie réelle ; leurs jeux de physionomie sont d'une vérité saisissante, leur ton de voix est incomparable de souplesse et de justesse. Cependant, malgré l'éclat et l'intensité de l'expression, ce qu'ils font reste simple et vrai.

Il n'existe pas de Conservatoire : les acteurs sont, le plus souvent, les esclaves de l'impresario qui les fait travailler, les instruit et les exploite. On commence leur éducation vers l'âge de cinq ou six ans, car si, autrefois, il y avait des actrices (Tchang-yeou ou Nao-nao), aujourd'hui, tous les rôles féminins sont tenus par des jeunes garçons de huit à seize ans. La réputation de ces acteurs-actrices est détestable et l'on raconte sur eux les histoires les plus scandaleuses. Le métier de comédien, il y a quelques dizaines d'années encore, faisait tomber dans la « classe vile » à qui les examens étaient interdits. L'infamie était si grande que les enfants et petits-enfants même des comédiens étaient repoussés de toute fonction publique.

La mémoire des acteurs est remarquable, même pour la Chine, où cette partie de l'intelligence est pourtant bien

Essai sur la littérature chinoise

développée. Les répertoires ^{p.239} comprennent jusqu'à cent cinquante pièces que l'on met sur la scène indistinctement et sans préparation. Quand une troupe est convoquée dans une salle particulière, le chef présente à l'hôte d'honneur un cahier où sont inscrits tous les titres : l'on commence immédiatement la pièce désignée.

Les costumes sont parmi les plus beaux qu'il soit possible de rêver : broderies, brocart, plumes, colliers, toute la richesse des anciens vêtements de l'Extrême-Orient chatoie et brille. Les ors sont véritables quand l'impresario est riche, et les bijoux sont vrais quand l'acteur a su plaire par le charme de sa personne.

A l'éclat du costume s'ajoutent les peintures dont on couvre les visages et qui servent, pour la plupart, à signaler les caractères : le nez barbouillé de blanc indique le loustic, le scapin ; le traître a les joues barrées de rouge et de noir ; l'homme qui a toujours peur a les joues blanches. Mais à côté de ces peintures emblématiques il y en a d'autres que l'on n'a pu m'expliquer et qui sont peut-être le dernier vestige d'un temps où les Chinois se peignaient comme les Peaux-Rouges, à qui l'ethnographie les apparente.

La qualité des acteurs tient sans nul doute à deux causes : d'une part, la mémoire qui leur sert non seulement pour le texte, mais encore pour l'expression du rôle ; un mot, un geste ^{p.240} surpris dans la rue ne seront jamais oubliés, et comme il reste toujours présent à l'esprit dans tous ses détails, le reproduire devient un jeu ; d'autre part, toute la race jaune a le sentiment du comique ; l'homme le plus grossier de la basse classe sait

Essai sur la littérature chinoise

tracer d'un mot ou d'un geste le portrait d'un personnage rencontré sur la route ; l'individu est complet ; c'est lui dans tout le comique de sa personnalité.

@

Les décors sont réduits au minimum : le mobilier indispensable, et, parfois, un rideau ou un lit, mais ni toile de fond, ni même l'écriteau shakespearien : ici une forêt, au fond la maison.

Il a fallu remplacer bien des choses par des mouvements de convention : l'acteur portant un fouet est censé être à cheval ; certains gestes indiquent qu'il descend de sa monture ; le palefrenier feint de prendre la bride et conduit gravement l'ombre du coursier. Les porteurs semblent pilier sous le fardeau : l'acteur, qui est censé se balancer dans le véhicule, marche au milieu d'eux : quand il s'arrête, il baisse la tête pour éviter de se cogner à la toiture qui n'existe pas et lève les pieds pour passer au-dessus des brancards absents ; une certaine initiation est nécessaire pour comprendre, mais une fois ^{p.241} toutes les conventions connues, l'illusion est très suffisante pour ne pas gêner l'action.

Quant aux pièces elles-mêmes, on retrouve l'équivalent de tous nos genres : drame, comédie dramatique, comédie et même vaudeville.

Les drames sont surtout des pièces militaires où l'on voit défiler constamment, aux accents héroïques des gongs frappés à tour de bras, des généraux portant sur leurs dos des carquois remplis de petits drapeaux indiquant le nombre de leurs

Essai sur la littérature chinoise

bataillons. Ces officiers miment de furieux combats qui plongent l'assistance dans l'admiration. Les drames historiques sont les plus goûtés : quelques drames merveilleux approchent de nos féeries.

Les comédies de caractères et les comédies dramatiques sont ce qu'il y a de plus intéressant aux yeux des Européens : on y voit, étudiés à fond, les types classiques : l'avare, le libertin, l'enfant prodigue, etc. Les caractères sont présentés d'une manière remarquable : tout y est incomparable de vérité simple et fine.

Les vaudevilles sont à proprement parler de grosses farces ; ils sont rares et laissés à l'improvisation des acteurs qui suivent simplement le scénario.

p.242 Le nombre des actes (*tche*, coupure) est variable : Le « Pavillon Occidental » en a seize ; on en compte généralement quatre : les trois premiers contiennent l'exposition et le développement ; le dernier, le dénouement. On trouve souvent des prologues (*Sie tseu*). Les scènes ne sont pas distinctes comme les nôtres : on indique l'entrée et la sortie de chaque personnage par le mot *chang* (il monte), *hia* (il descend). Les personnages sont désignés par le nom de leur emploi : *le vieillard*, *le premier adolescent*, *le deuxième adolescent*, *la première actrice*, etc., ce qui correspond à nos désignations générales de *père noble*, *jeune premier*, etc.

Les rôles sont encore désignés par des noms typiques analogues à ceux de notre ancienne comédie : M. Loyal, huissier, M. Purgon, médecin, etc. On trouve ainsi Mme Automne, femme

Essai sur la littérature chinoise

mûre, Mlle Parfum-du-Destin, etc., ce qui n'empêche nullement chaque personnage d'avoir, en plus de ces deux désignations, un nom de famille et la kyrielle de prénoms qui rend en Chine les confusions si fréquentes.

Les Chinois divisent les pièces en quatre périodes : l'une allant du VIII^e au X^e siècle ; chants à deux ou à trois personnages ne méritant pas réellement le nom de pièces de théâtre.

La seconde, allant du X^e au XII^e siècle de notre ^{p.243} ère ; on ne trouve que des romans dialogués (*tchouen k'i*).

La troisième du XII^e au XIV^e siècle comprend les véritables pièces de théâtre rangées toutes sous la désignation de pièces diverses (*Tsa k'i*).

La quatrième période qui va jusqu'à nos jours comprend indistinctement des romans dialogués (anciens tchouen k'i) et des pièces modernes de tous genres.

Les pièces de la seconde période, la plus intéressante, sont écrites, d'après l'éditeur du recueil déjà cité, dans les trois genres de styles :

Style des classiques et des historiens (*King-che yu*).

Style poétique (*yo-fou yu*).

Style parlé (*t'ien hia t'ong-yu*) avec quelquefois des patois locaux (*hiang-t'an*).

Ces trois styles sont employés alternativement selon les besoins du moment. Des scènes ou même des pièces entières,

Essai sur la littérature chinoise

quand les sentiments exprimés sont nobles et grands comme dans les drames historiques, sont écrites en style poétique, le plus imagé et le plus oriental des trois : les métaphores, les descriptions, les épithètes y abondent, au grand dommage souvent de la clarté des pensées.

@

p.244 La situation des auteurs dramatiques en Chine, n'a jamais été comparable à celle de leurs confrères européens. Dans les débuts, le genre était considéré comme fort inférieur ; les lettrés ne se souciaient pas d'attacher à leur nom une gloire douteuse : ils se dissimulaient sous des pseudonymes : le même sentiment subsiste encore. La Société des auteurs n'existant pas, les droits ne sont pas perçus. Ni gloire, ni fortune : on s'explique le peu de considération du peuple pour les auteurs.

Les noms les plus célèbres qui soient parvenus jusqu'à nous, grâce aux recherches des éditeurs successifs des pièces de théâtre, sont :

Kouan Han-king, originaire de Kie-tcheou fou du Chan-si : il réunit soixante pièces, dont huit ont été insérées dans le recueil : « Cent pièces de la dynastie Yuan ». Ce sont : le Miroir de Jade, la Courtisane savante, la Courtisane sauvée, le Sang de Pao-kong, le Ravisser, le Mariage forcé, le Ressentiment de Teou-ngo, et le Pavillon de Plaisance.

Ma Tche-yuan, auteur de treize pièces dont sept ont été conservées : Chagrins dans le palais des Han, l'Inscription de T'sien-fo, le Pavillon de Yo-yang, le Sommeil de Tchipo, le

Essai sur la littérature chinoise

Songe de Lieou T'ong-pinn, les Amours de Pai-lo-tien, Jen le fanatique,

p.245 *Pe Jen-fou* auteur d'un drame célèbre, la Chute des feuilles du Wou-T'ong.

Tchang Kouei-pin : courtisane et actrice, son vrai nom était Tchang K'o-pin ; on dit que Kouan Han-king fut son éducateur littéraire. Elle a laissé trois pièces connues : la Tunique confrontée, Sie Jen-kouei et les Aventures de Lo Li-Pang.

Wang che-fou, auteur du drame immortel Le pavillon occidental (Si-siang-ki).

M. Bazin, qui écrivit, pour *l'Univers illustré*, la seule étude sur le théâtre chinois que nous possédions sur le continent, rapporte, d'après la biographie universelle de la Chine, qu'une Académie ou Conservatoire fut créée sous les Yuan : on y réunit un certain nombre d'hommes de lettres, puis le directeur divisa des sujets de pièces en douze classes ; il régla grossièrement le scénario et distribua un grand nombre de poésies de l'époque T'ang auxquelles on attribua des mélodies empruntées aux chanteurs du Nord ; ces poésies devaient être intercalées dans les tirades. Les écrivains se mirent à l'œuvre et composèrent avec la plus grande promptitude cinq cent quarante-neuf drames ou comédies.

@

Au jugement des critiques européens, les p.246 pièces de théâtre présentent de graves défauts. Le plan d'ensemble n'est jamais étudié de manière à donner une juste répartition des

Essai sur la littérature chinoise

effets. Quand une situation est particulièrement heureuse, on lui donne tout le développement possible. Les transitions ne sont guère ménagées et quand tout s'embrouille, et que l'auteur ne sait comment s'en tirer, il fait intervenir le merveilleux pour tout arranger.

Cette première différence profonde entre notre théâtre et le théâtre chinois s'explique tout naturellement par l'intelligence chinoise, beaucoup plus attachée à la forme qu'au fond ; pourvu que les périodes soient poétiques et ronflantes, peu importe que le dénouement ne soit pas très logiquement amené.

Une autre différence est encore que beaucoup de pièces, parmi les plus célèbres, sont rédigées en style poétique qui, ou le sait, est à peu près incompréhensible pour celui qui ne peut suivre le texte des yeux. Il s'ensuit que les spectateurs qui ne connaissent pas la pièce par cœur sont incapables de la comprendre. C'est ainsi que, aux moments pathétiques et pour couper les récitatifs, on intercale des poésies qui sont chantées : quand elles sont écrites en style poétique, personne ne peut les comprendre.

Parfois, c'est un simple récitatif qui est ainsi chanté ; le ton de voix est suraigu et l'on ^{p.247} distingue difficilement les paroles, mais cela plaît aux auditeurs qui n'ont pas nos idées et, par conséquent, pas nos besoins de logique et de clarté.

@

Parmi les pièces les plus célèbres, citons le *Pavillon occidental* et *La Guitare Pi-pa*, écrites toutes deux au XIV^e siècle.

Essai sur la littérature chinoise

Le Pavillon occidental (Si-Siang-Ki) a immortalisé son auteur Wang Che-fou et lui a valu d'être classé le 6^e des dix « Tsai-Tseu », ou génies littéraires. Voici le sujet :

Tchang, jeune lettré, va passer ses examens à la capitale et traverse la ville de Ho-tchong, dont la garnison est commandée par un de ses amis nommé T'ou. Tchang se promenant le soir, va visiter un temple célèbre ; dans le jardin, il aperçoit une jeune fille, Oiseau-doré, qui accompagne le cercueil de son père en route pour la sépulture de la famille ; la mère de la jeune fille est également dans le temple. Les deux jeunes gens tombent amoureux l'un de l'autre. Tchang reste dans la ville quelques jours. Pendant ce temps, un chef de brigands, qui avait admiré la beauté d'Oiseau-doré, vient à la tête de sa bande pour l'enlever. Tchang prévient son ami le général T'ou, qui survient avec des troupes et met les brigands en fuite. La mère de la jeune ^{p.248} fille, par reconnaissance, unit les deux amoureux. Le Pavillon occidental est écrit dans un style élevé, lyrique et, par moments, poétique ; son intérêt principal vient beaucoup plus des sentiments amoureux exprimés que des complications assez médiocres de l'intrigue.

Une des scènes les plus fraîches donnera, mieux que toute description, une idée de la valeur de cette célèbre comédie. Tchang, après avoir vu Oiseau-doré, revient au monastère ; il parle à La-Rouge, la suivante de la jeune fille, qui promet de plaider en sa faveur.

Oiseau-doré : elle monte et dit :

Essai sur la littérature chinoise

— Ma mère a envoyé La-Rouge demander un renseignement ; voici longtemps qu'elle est partie, je ne la vois pas revenir.

La-Rouge : elle monte et dit :

— Je reviens parler à la maîtresse ; la petite-sœur aînée me demande ?

Oiseau-doré dit :

— On t'a envoyée demander ce renseignement ; combien te faut-il de temps pour bien faire la chose ?...

La-Rouge riant, dit :

— Petite-sœur aînée, je vais vous dire une chose bien drôle. Le bachelier que nous avons vu hier, dans la grande cour du temple, est assis aujourd'hui chez le bonze principal. Il m'attendait ^{p.249} en dehors de la porte et m'a parlé très doucereusement. Petite-sœur cadette, n'êtes-vous pas La-Rouge, suivante de la petite-sœur aînée Oiseau-doré ? Puis il a dit : Je m'appelle Tchang, mon prénom est Kong ; je suis originaire de Li-Lo et j'ai 23 ans ; mon anniversaire est le 17^e jour de la 1^{ère} lune ; je ne suis pas encore marié.

Oiseau-doré dit :

— Qui t'a ordonné de l'interroger ?

La-Rouge dit :

— Et qui l'a interrogé ? Il prononçait votre nom, ses paroles sortaient ; j'ai dû l'écouter et me voici.

Oiseau-doré dit :

Essai sur la littérature chinoise

— Tu ne lui as pas parlé aussi ?

La-Rouge dit :

— Petite-sœur aînée, je ne sais ce qu'il pense,

Oiseau-doré, dit :

— Est-ce que tu vas avertir ma mère ou non ?

La-Rouge dit :

— Je ne vais pas l'avertir.

Oiseau-doré dit :

— Et plus tard, tu ne l'avertiras pas davantage ? Mais il se fait tard ; on dispose les encens sur les tables ; allons dans le jardin brûler des parfums. Cela n'est vraiment pas convenable de s'occuper des affaires d'un cœur coloré par le printemps : plus tard, nous irons aux lanternes, regarder les fleurs sous la lune. p.250

Oiseau-doré et *La-Rouge* descendent.

Tchang monte et dit :

— J'ai transporté mes bagages dans ce monastère ; pendant que l'on m'installait dans le Pavillon occidental, j'ai interrogé les bonzes. Je sais que la Petite-sœur aînée, chaque soir, brûle des parfums dans les jardins : ce mur domine les jardins, je vais m'installer et attendre. La voir une fois tout mon saoul, ne sera-ce pas délicieux ? d'autant plus que la nuit joyeuse approfondit les sentiments de l'homme ; la lune est claire, la brise fraîche, c'est le bon moment...

Oiseau-doré monte et dit :

Essai sur la littérature chinoise

— La-Rouge, ouvre la porte du coin, prends la table à parfums et sors-la, apporte les parfums.

Tchang dit :

— J’entends la petite-sœur aînée prier...

Oiseau-doré dit :

— Pour cette baguette d’encens, je désire que mon père qui est mort renaisse bientôt dans les limites du Ciel. Pour cette baguette d’encens, je désire que ma mère atteigne sa centième année. Pour cette baguette d’encens...

(*Oiseau-doré* reste longtemps sans parler).

La-Rouge dit :

— Pourquoi cette baguette d’encens ? chaque nuit vous vous taisez... Je vais le dire pour la petite-sœur aînée : je désire épouser un jeune ^{p.251} homme bien fait, instruit, intelligent, robuste et vivre avec lui cent ans.

Tchang dit :

— Petite-sœur aînée, dans ton cœur, as-tu vraiment ce désir ?... Je vais chanter pour voir ce qu’elle dira.

« La lune colorée illumine la nuit.

« Les fleurs se balancent au vent printanier...

Oiseau-doré dit :

— Quelqu’un chante des poésies sur le mur.

La-Rouge dit :

— Ce son doit venir de cet adolescent de 23 ans, non marié.

Essai sur la littérature chinoise

Oiseau-doré dit :

— J'aimerais à répondre par une poésie nouvelle.

La-Rouge dit :

— Essayez, je vous écoute.

Oiseau-doré chante :

— Tout dort dans l'ombre bleuie du gynécée profond.

Le printemps parfumé n'y parvient pas.

Celle qui chante tout haut, sans rien savoir, est pleine
de compassion pour celui qui soupire longuement.

Tchang étonné et joyeux dit :

— Voilà une bonne réponse et venue rapidement.

La-Rouge dit :

— p.252 Petite-sœur aînée, rentrons, je crains que votre
mère ne devine tout.

(*La-Rouge* et *Oiseau-doré* ferment la porte et descendent).

@

« *La Guitare P'i-pa* » (*P'i-pa Ki*) fut composée vers la fin du XIV^e siècle par Kao Tong-kia (Kao Tsa-tcheng) ; elle n'eut aucun succès du vivant de l'auteur. En 1404, un commentateur nommé Mao-tseu y apporta de grands changements et la pièce fut accueillie avec enthousiasme ; Kao Tong-kia fut classé comme le septième ts'ai-tseu ou génie littéraire.

Les quarante-deux tableaux se passent alternativement dans un village lointain et dans la capitale de la Paix-Éternelle ; l'intrigue est curieuse :

Essai sur la littérature chinoise

Ts'ai Yong est un jeune étudiant qui vit avec sa femme Tchao Wou-niang et ses parents dans son village ; il se décide à aller à la capitale passer ses examens supérieurs ; mais, comme il est sans fortune, il part seul.

A la capitale, il entre en relations avec le précepteur de la famille impériale, père d'une charmante fille, Nieou-che ; il passe brillamment ses examens.

Pendant ce temps, la famine est tombée sur le ^{p.253} village de ses parents qui meurent de misère malgré les soins de Tchao Wou-niang.

Ts'ai Yong a oublié ses parents ou du moins la pièce explique mal pourquoi il ne leur écrit pas ; sa fortune a grandi, il est ministre et épouse Nieou-che ; triste cependant il pense à sa famille et finit par avouer sa situation à sa belle-famille.

Tchao Wou-niang a ramassé de ses mains, dans le pan de sa robe, la terre qui couvre le tombeau de ses beaux-parents ; puis elle prend un vêtement de religieuse, demande l'aumône et vient à la capitale ; elle découvre le palais de son mari et apprenant que Nieou-che cherche deux nouvelles servantes, elle se présente ; la scène entre les deux femmes est la plus touchante de l'ouvrage. M. Bazin en donne une bonne traduction que nous lui emprunterons :

Tchao Wou-niang, portant le costume d'une religieuse ; elle chante :

Essai sur la littérature chinoise

— Ma nourriture, c'est cette vapeur épaisse qui obscurcit l'air. O indigence sans asile. Hélas ! quand viendra donc le jour où je pourrai vivre dans le repos. J'ai beau interroger le ciel, le ciel est sourd à ma voix...

(Elle demande à être introduite dans le palais... elle entre et salue Nieou-che).

— Madame, une pauvre religieuse incline sa tête devant, vous. p.254

Nieou-che :

— Ma sœur, de quel pays êtes-vous et que venez-vous faire dans la capitale ?

Tchao Wou-niang :

— Je suis originaire d'un pays éloigné et je viens dans la capitale pour demander l'aumône.

Nieou-che :

— Pour demander l'aumône ! Mais avez-vous quelque talent ? Voyons, que savez-vous faire ?

Tchao Wou-niang :

— Madame, sans y mettre de l'ostentation, je vous répondrai que je connais l'écriture, le dessin, les échecs et que je touche du luth ; je sais coudre, travailler à l'aiguille. Au besoin, je pourrais faire la cuisine. Enfin, je sais un peu tout.

Nieou-che :

— Oh ! ma sœur, puisque vous avez tant de talent, il

Essai sur la littérature chinoise

doit vous être pénible de demander l'aumône dans les rues. Voulez-vous demeurer dans mon palais ? J'ai besoin d'une servante. Vous trouverez ici, avec le calme et le bonheur, du thé et du riz en abondance.

Tchao Wou-niang :

— Si vous me preniez à votre service, ma reconnaissance n'aurait pas de bornes.

Nieou-che :

— J'ai une autre question à vous faire : dites-moi à quel âge vous avez embrassé la profession religieuse. Est-ce dès vos plus jeunes années ? p.255

Tchao Wou-niang :

— Madame, je ne veux pas vous tromper : il y avait déjà longtemps que j'étais mariée quand j'ai pris le costume des religieuses vouées au culte du dieu Fo.

Nieou-che, à part :

— Ah ! J'en sais un peu trop maintenant. (Au domestique :) Yuan-Kong, puisque cette religieuse a un mari, elle ne peut pas rester dans notre maison. Donnez-lui des aliments et priez-la d'aller demander l'aumône ailleurs.

Tchao Wou-niang, à part :

— Je me suis un peu trop avancée. (Haut) ; Madame, s'il faut vous dire toute la vérité, ce n'est pas pour recueillir des aumônes que je suis venue à la capitale, mais pour chercher mon époux.

Essai sur la littérature chinoise

Nieou-che :

— Alors, je vous adresserai une autre question.
Comment s'appelle votre époux ?

Tchao Wou niang, avec embarras, à part :

— Si je lui dis son véritable nom, elle va peut-être se livrer à la colère ; tant pis, lâchons ces trois mots : Tsai Pe-kiai, pour voir l'aspect de sa physionomie. (Haut) : Son nom de famille est Tsai, son surnom Pe-kiai ; on dit partout qu'il demeure dans le palais du ministre d'État Nieou. Je pense, madame, que vous le connaissez.

Nieou-che, sans trouble :

— ^{p.256} Pas du tout. (Tchao Wou-niang est stupéfaite).

(Il faut expliquer ici que le prénom d'enfance n'est plus employé à partir d'un certain âge et que Nieou-che peut fort bien ne pas connaître le prénom d'enfance de son mari.)

(Au domestique) : Yuan Kong, informez-vous si dans les pavillons du palais, il y a ici un homme du nom de Tsai Pe-kiai...

Le domestique :

— Je puis vous certifier, madame, que cet homme-là ne demeure pas dans l'hôtel.

Nieou-che :

— Ma bonne religieuse, votre mari ne demeure pas ici.
Allez le chercher ailleurs, allez.

Tchan Wou-niang :

Essai sur la littérature chinoise

— Cependant tout le monde dit qu'il a son domicile dans l'hôtel du ministre d'État Nieou : il est peut-être mort. (Elle pleure.) O mon époux, si vous avez quitté la vie, où trouverai-je un protecteur dans le monde ? qui sera touché des maux de votre servante ?

Nieou-che :

— Pauvre femme, je vous plains ; mais ne vous affligez pas trop. Restez avec nous, je vais ordonner au domestique de prendre des informations dans le quartier. On va se mettre à la recherche de votre époux.

Tchao Wou-niang :

— ^{p.257} Ah ! Madame, comment pourrai-je vous témoigner ma reconnaissance ?

Nieou-che :

— Mais si vous restez avec nous, je dois vous prévenir d'une chose, c'est que vous ne pouvez pas garder votre costume. Il faut absolument changer d'habit.

Tchao Wou-niang :

— Je n'oserai jamais quitter mon costume.

Nieou-che :

— Et la raison ?

Tchao Wou-niang :

— Parce que je dois porter le deuil pendant douze ans.

Nieou-che :

— Douze ans ! Y pensez-vous ! Mais le plus long deuil, le deuil d'un père, ne dure que trois années ; pourquoi

Essai sur la littérature chinoise

voulez-vous porter le deuil pendant douze ans ?

Tchao Wou-niang :

— Mon beau-père est mort, il faut que je porte son deuil pendant trois ans ; ma belle-mère est morte, il faut que je porte son deuil pendant trois ans. Voilà déjà six années. Puis, comme mon époux (ô fatale destinée !) n'est pas revenu dans son pays natal et vraisemblablement ne sait pas que son père et sa mère ont cessé de vivre, il faut en outre que je porte le deuil pendant six ans pour mon époux. p.258

Nieou-che :

— Oh ! ma sœur, que votre piété filiale est exemplaire ! Quoi qu'il en soit, mon père a la plus grande aversion pour les femmes qui portent votre costume ; il faut changer d'habits. (Au domestique :) Yuan Kong, dites à Si tchoun d'apporter ici des robes et une toilette de femme.

(La scène se poursuit. On apporte des vêtements. Nieou-che demande pourquoi les parents de la religieuse sont morts.)

Tchao Wou-niang chante :

— La famine a ravagé notre pays, mon époux ne revenant pas de la capitale et privée de secours, j'ai mangé dans le secret de la maison des écorces d'arbre et de la balle de riz. Après la mort de mon beau-père et de ma belle-mère, j'ai vendu ma chevelure pour acheter des cercueils ; seule au milieu des sépultures, j'ai

Essai sur la littérature chinoise

ramassé de la terre dans le pan de ma tunique de chanvre et je leur ai élevé un tombeau.

Nieou-che :

— Voila une religieuse qui se targue de vertus qu'elle n'a pas.

Tchao Wou-niang :

— Ah ! Madame, je ne me targue pas de mes mérites ; voyez mes doigts meurtris, le sang tache encore mes vêtements. (*Nieou-che pleure.*) Hélas ! Madame, pourquoi pleurez-vous ?

Nieou-che :

— ^{p.259} C'est qu'il y a longtemps aussi que mon époux a quitté son père et sa mère.

Tchao Wou-niang :

— Et qui donc l'a empêché de retourner dans son pays natal ?

Nieou-che chante :

— Mon père. C'est mon père qui l'a retenu, car il voulait renoncer à la magistrature.

Tchao Wou-niang :

— A-t-il une autre femme dans la maison paternelle ?

Nieou-che :

— Il a une autre femme, mais je crains qu'elle ne vous ressemble pas. Aura-t-elle servi, comme vous, son beau-père et sa belle-mère avec autant de constance et de fidélité ?

Essai sur la littérature chinoise

Tchao Wou-niang :

— Où sont maintenant les parents de votre époux ?

Nieou-che chante :

— Ils habitent les confins de la terre.

Tchao Wou-niang :

— Madame, pourquoi n'a-t-il pas chargé un exprès de les ramener à la capitale ?

Nieou-che, elle chante :

— Le messager est parti ; je présume qu'ils sont maintenant sur les routes qui conduisent à la ville de la Paix-Éternelle. Hélas ! j'appréhende des malheurs. p.260

Tchao Wou-niang :

— ...Mais s'il a une autre femme et qu'elle accompagne son beau-père et sa belle-mère, n'est-il pas à craindre que vous ne viviez pas toutes les deux en bonne intelligence ?

Nieou-che, chante :

— Ah ! ma sœur ! si elle vous ressemblait, mon plus vif désir serait qu'elle habitât avec moi. J'aurais pour elle des égards et de la condescendance. Tous les matins, je balayerais sa chambre par déférence, par humilité. Ce qui m'afflige aujourd'hui, c'est de savoir que les parents de mon époux voyagent péniblement sur les routes. Je les cherche des yeux ; je crains de perdre la vue à force de regarder dans le lointain.

Tchao Wou-niang :

Essai sur la littérature chinoise

— ... Cette femme dont vous parlez, voulez-vous la connaître ?

Nieou-che, avec émotion, chante :

— Où est-elle ?

Tchao Wou-niang chante :

— Devant vos yeux ; je vous jure, madame, que votre servante est l'épouse du Tchouang-yuan.

Nieou-che, son émotion redouble, chantant :

— Vous, l'épouse légitime du Tchouang-yuan ? Madame, ne me trompez-vous pas ?

Tchao Wou-niang, chantant :

— Comment oserais-je vous tromper ?

Nieou-che, chantant :

— ^{p.261} Ah ! Madame, c'est à cause de moi que vous avez subi tant d'humiliation, éprouvé tant de douleurs... Madame, asseyez-vous, je vous prie, pour recevoir les salutations de votre servante.

Nieou-che engage Tchao Wou-niang à laisser une lettre sur la table de son mari afin de le prévenir, puis d'avoir un entretien avec lui. Les deux femmes s'aiment et vivent heureuses sous le même toit.

III. LE ROMAN

@

Le roman (*Siao-chouo*, petit bavardage) est, comme le théâtre, considéré comme un genre très inférieur. Cette appréciation défavorable n'empêche pas le public de délaisser les classiques, pour lire et relire les ouvrages connus.

On ne connaît pas de romans antérieurs à la domination mongole. Le luxe et la liberté d'esprit du XIII^e siècle favorisa la production d'oeuvres nombreuses qui restent encore les modèles que l'on copie.

Ils ont les mêmes qualités et les mêmes défauts que les pièces de théâtre : l'action est lente, l'intrigue est à peine fouillée et toujours ^{p.262} retardée par des conversations interminables qui représentent fidèlement d'ailleurs celles de la vie réelle.

Les actions et les paroles sont peintes avec ce souci du détail qui caractérise tout l'art extrême-oriental ; la peinture de caractères est ainsi effectuée sans l'aide de dissertations à l'occidentale. Les descriptions sont parfaites de poésie simple et de vérité.

Mais les répétitions sont innombrables : répétitions de mots, nécessitées souvent par le besoin de clarté ; répétitions d'images, et répétitions de situations, nécessitées par le goût chinois qui ne se lasse pas de voir et de revoir ce qui lui a été agréable.

Essai sur la littérature chinoise

La langue employée est presque toujours la langue vulgaire (*sou houa*) ; on trouve, trop souvent, des romans écrits en style lyrique ; il existe même un roman en vers.

*

L'Histoire des Trois Royaumes (San-kouo tche) ¹ est un des ouvrages les plus célèbres de cette époque. Il a été écrit au XII^e siècle par Lo Kouan-tchong ; il est classé comme le 1^{er} livre des écrivains de génie (*tsai tseu chou*) et le premier des livres extraordinaires (*ki-chou*).

Il raconte, d'une manière un peu libre, une ^{p.263} guerre civile qui dura près d'un siècle, de 168 à 265. Le plan est celui du « Tableau universel » ; les événements sont racontés année par année.

Les fables merveilleuses du taoïsme interviennent à tout propos ; d'innombrables récits de batailles alourdissent la lecture de cet ouvrage qui fait les délices des lettrés.

On en a tiré des pièces de théâtre dont le succès est éclatant. Les aventures des trois héros Lieou-peï, Kouan-yu et Tchang-fei, n'intéresseraient qu'à demi les lecteurs européens.

*

Les Rives du Fleuve (Chouei hou tchouan) plairait davantage aux occidentaux.

Ce livre, qui est un monument de la langue ordinaire (*Sou houa, Kouan houa*), a été écrit au XIII^e siècle par Che Nai-ngan ;

¹ [Voir aussi l'anthologie de [Sung Nien-Hsu, p.258](#)]

Essai sur la littérature chinoise

il partage le succès de l'Histoire des Trois Royaumes ; plusieurs éditions les publient dans le même volume, l'un en haut, l'autre dans le bas de la page ; combinaison encore inconnue en Europe.

Les épisodes sont si variés qu'il est difficile de donner le résumé de l'ouvrage ; l'éclat des images et l'animation des dialogues avivent des situations amusantes et curieuses.

*

p.264 *Le Voyage en Occident (Si yeou ki)* date de l'époque mongole ; on ignore le nom de l'auteur.

C'est un roman bouddhiste inspiré en partie des voyages aux Indes faits par le bonze Hiuan tsang. Il est fort instructif pour ceux qui s'intéressent aux fables que le public chinois a tirées de l'enseignement du bouddhisme : nous traduisons pour le lecteur un des passages les plus curieux à cet égard : la descente de l'Empereur T'ai-tsong aux Enfers.

CHAPITRES 10, 11 ET 12

@

« Tous les fonctionnaires ayant salué, à l'audience impériale, se divisèrent par groupes.

Le Roi de T'ang les regardait un à un, les comptant de la tête et les observant de son œil de phénix et de son regard de dragon. Il vit seulement, parmi les fonctionnaires civils : Tang Age-obscur, Tou Semblable-à-l'ombre, Sin

Essai sur la littérature chinoise

Mérite-séculaire, Hiu Ancêtre-respectueux, Wang Le sceptre et autres. Parmi les fonctionnaires militaires, il y avait Kao Officier-intègre, Touan Volonté-sage, Yin Ouvreur-de-montagnes, Tch'eng Mord-le-métal, Lieou Souvenirs-étendus, Hou Vertu-respectueuse, Ts'in Précieux-oncle et autres.

Il les regarda majestueusement un par un, mais sans apercevoir Wei Vérité. p.265

Le roi de T'ang appela Sin Mérite-séculaire qui monta vers le trône ; il lui dit :

— Cette nuit, j'ai fait un rêve étrange. J'ai rêvé qu'un homme s'avancait, saluait et s'excusant, disait : Je suis le roi dragon de la rivière King. J'ai offensé le Ciel qui a donné à votre ministre Wei Vérité l'ordre de me décapiter. Il me salua encore et me demanda mon aide : Je la lui accordai. Aujourd'hui, parmi tous ces groupes, je ne vois pas Wei Vérité, qu'est-ce que cela veut dire ?

— Ce songe, répondit Mérite-séculaire, vous avertit d'appeler Wei Vérité et de le faire venir à l'audience, au pied du Trône ; il ne faut pas le laisser sortir ; gardez-le pendant un jour et vous pourrez secourir le Dragon de votre rêve.

Le roi de T'ang fut très satisfait : il ordonna au chef des équipages d'appeler Wei Vérité à l'audience.

Or, il faut dire que Wei Vérité, dans son palais, la nuit

Essai sur la littérature chinoise

précédente, regardait les constellations du Ciel et leur faisait des offrandes de parfums précieux. Il entendit soudain le cri plaintif d'une cigogne et vit neuf lueurs ; c'était un immortel envoyé du Ciel qui lui remit un décret écrit sur or, de l'Empereur de Jade, et lui dit que au troisième quart de l'heure Wou, il aurait à décapiter en songe le vieux dragon de la rivière ^{p.266} King. Le ministre remercia de cette faveur du Ciel, garda l'abstinence et le jeûne, se purifia et s'exerça au maniement du sabre dans son palais : c'est pour cela qu'il n'avait pu venir à l'audience.

Quand il vit le chef des équipages apportant l'ordre de venir à la Cour, il fut effrayé et sans force ; il n'osa pas refuser ni se retarder, mais se hâta de rectifier ses vêtements, de nouer sa ceinture et d'aller au Palais.

Quand il fut en présence de l'Empereur, il se prosterna et implora le pardon de sa faute.

Le roi de T'ang lui dit :

— Vous n'avez pas commis de faute.

A ce moment, les ministres ne s'étaient pas encore retirés ; le roi ordonna de relever les stores et termina l'audience. Wei Vérité resta. L'Empereur le fit entrer dans son palais particulier, afin de discuter des affaires de l'État et de fixer les plans de l'empire. L'heure Wou était commencée : il ordonna aux gens du palais d'apporter les grands échecs.

Essai sur la littérature chinoise

— Je veux jouer une partie avec mon sage ministre.

Les concubines et les femmes-esclaves apportèrent les échecs et disposèrent les pièces.

Wei Vérité remercia de la faveur qui lui était faite, et joua une partie avec le roi de T'ang. Quand arriva le troisième quart de l'heure Wou, la partie engagée n'était pas finie ; mais Wei ^{p.267} Vérité, soudain, s'affaissa à côté de la table, ferma les yeux et ronfla.

T'ai-tsong (roi de T'ang) se mit à rire, disant :

— Notre sage ministre est véritablement épuisé ; il supporte le poids des affaires de l'État ; il se fatigue, déployant la force des montagnes et des fleuves et ne s'aperçoit même pas qu'il s'endort.

T'ai-tsong le laissa dormir sans l'appeler. Peu de temps après, Wei Vérité s'éveilla et se prosterna disant :

— Votre ministre mérite dix mille morts ! Je ne sais comment Vous, au pied des marches de qui je viens, vous considérerez mon crime ?

— Quel crime avez-vous commis ? demanda T'ait song. Relevez-vous et recommençons la partie.

Wei Vérité remercia de cette faveur et ils prenaient déjà les pions dans les mains quand ils entendirent de grands cris et des appels en dehors du Palais.

Essai sur la littérature chinoise

C'étaient Ts'in Oncle-précieux et Sin Mérite-abondant qui apportaient la tête dégoûtante de sang d'un dragon ; ils la posèrent devant l'Empereur et s'agenouillèrent, disant :

— O vous ! au pied des marches de qui nous sommes, les mers ne sont plus profondes, et les fleuves sont à sec : nous venons de voir encore ce fait extraordinaire, tel qu'on n'en a jamais entendu raconter de pareil. p.268

T'ai-tsong se tourna vers Wei Vérité, se leva et dit :

— Qu'est-ce que ceci ?

Oncle-précieux et Mérite-abondant dirent :

— Devant la Galerie-des-mille-pas, au croisement des routes, cette tête de dragon est tombée des nuages.

Wei Vérité dit :

— Je ne puis que me prosterner.

Le roi de T'ang effrayé demanda :

— Que dites-vous ?

Wei Vérité, frappant la terre de son front, répondit :

— C'est votre ministre qui l'a coupée en rêve.

Le roi de T'ang entendant ces paroles fut grandement effrayé et dit :

— Pendant son sommeil, mon sage ministre n'a pas remué le corps, il n'a pas bougé la main, il n'avait pas de sabre ni d'épée : comment a-t-il pu couper cette tête de dragon ?

Essai sur la littérature chinoise

Wei Vérité, agenouillé, répondit :

— Seigneur, le corps de votre ministre était devant vous : un rêve l'a divisé : je suis monté jusqu'aux nuages pour chercher ce dragon ; une troupe de soldats célestes le retenaient. Je lui dis : Tu as contrevenu aux lois du Ciel, il faut mourir : j'ai reçu du Ciel le mandat de te décapiter. Le roi des dragons se mit à gémir, je_{p.}
269 repoussai mes vêtements et avançant d'un pas, je levai une épée faite de glace : la tête tranchée est tombée dans le vide.

T'ai-tsong, entendant ces paroles, fut satisfait dans son cœur, mais aussi il eut quelques regrets. Il félicita Wei Vérité, heureux d'avoir à sa Cour ce ministre si brave ; attristé de ce que, dans son rêve, il avait promis son aide au dragon. Il ordonna à Oncle-précieux de prendre la tête du dragon et de la suspendre sur le marché, et fit une proclamation pour informer le peuple de Tch'ang-ngan. Il donna une récompense à Wei Vérité et renvoya tout le monde.

Le soir venu, il rentra dans son palais, triste en son cœur. Il pensait à ce dragon qu'il avait vu en rêve, et qui se lamentait en demandant la vie sauve. Qui pouvait savoir que ce malheur était inévitable ?

Ayant pensé longtemps, ils sentit peu à peu son âme appesantir son corps fatigué ; il fut troublé. Cette nuit-là, à la deuxième veille, il entendit des sanglots en dehors du palais ; sa terreur augmenta, son sommeil fut agité : il vit

Essai sur la littérature chinoise

le Roi des dragons, tenant dans la main sa tête ruisselante de sang et criant :

— T'ai-tsong, rends-moi la vie, rends-moi la vie ! Hier, tu m'as promis à pleine bouche de m'aider : comment, lorsque le jour est venu, as-tu changé au point de permettre à ton ministre de me décapiter ? ^{p.270} Viens, viens, toi et moi, nous irons devant le roi des enfers, nous expliquer.

Il saisit T'ai-tsong deux ou trois fois sans pouvoir l'entraîner.

T'ai-tsong, la bouche paralysée, ne pouvant parler, sentit la sueur ruisseler sur tout son corps. Il s'éveilla et cria :

— Il y a des spectres ! il y a des spectres !...

Les trois impératrices et les concubines des six palais accoururent épouvantés ; les eunuques luttèrent de toutes leurs forces. Il ne ferma plus les yeux de la nuit.

A la 5^e veille, tous les fonctionnaires civils et militaires étaient réunis en dehors de la porte du palais pour l'audience. Ils attendirent jusqu'au jour sans que l'audience commençât. Quand le soleil s'éleva au-dessus de l'horizon, on leur apporta un décret de l'Empereur.

« Mon cœur ne bat plus assez rapidement.

Il n'y eut pas d'audience pour les fonctionnaires pendant cinq à sept jours. Ils étaient tous inquiets et chagrins et voulaient tous voir l'Empereur pour s'informer de sa santé. Ils ne virent que l'Impératrice qui leur dit avoir appelé des

Essai sur la littérature chinoise

médecins. Tous attendaient aux portes du palais pour savoir la vérité.

Peu de temps après, les médecins sortirent. Tout le monde leur demanda quelle était la maladie (de l'Empereur). Ils dirent :

— Le pouls du ^{p.271} Supérieur Auguste n'est pas normal, il est creux et rapide. Il a eu peur, a vu des spectres : il est à craindre qu'il ne se rétablisse pas ; nous verrons dans sept jours.

Les fonctionnaires, entendant ces paroles, furent effrayés grandement : ils perdirent leurs couleurs et tremblèrent : on apprit ensuite qu'un décret de T'ai-tsong ordonnait à Sin Mérite-abondant, avec le Protecteur de l'Empire Yu Tch'e, et le chef des équipages, de venir au palais. Quand les saluts furent terminés, T'ai-tsong leur dit avec effort :

— Sages ministres, j'ai conduit mes troupes pendant 19 ans ; j'ai combattu dans le sud et j'ai fait des expéditions dans le nord, j'ai attaqué les bandes de l'est et j'ai vaincu celles de l'ouest. La fatigue de tant de combats n'atteint pas à la terreur que cause, même pendant une demi-minute, la vue d'un spectre néfaste. Aujourd'hui j'ai encore vu ce fantôme.

Oncle-précieux dit :

— Que Votre Majesté soit tranquille ; ce soir, votre ministre, avec Yu Tch'e Vertu-respectable prendra la

Essai sur la littérature chinoise

garde des portes du Palais. Nous verrons s'il y a quelque spectre ou fantôme qui osera paraître.

T'ai-tsong donna son autorisation. Mérite-abondant remercia de cette faveur et sortit.

Ce jour-là, aux approches du soir, chacun ^{p.272} d'eux se revêtit d'une double cuirasse, d'un casque doublé de métal ; ils prirent la garde et attendirent debout devant la porte. De toute la nuit, ils ne virent pas le moindre fantôme néfaste. Cette nuit-là, T'ai-tsong, dans son palais, dormit paisiblement ; quand le jour vint, il appela les deux généraux, les récompensa généreusement et leur dit :

— Depuis les jours nombreux où j'ai été malade, je n'ai pu dormir. Cette nuit, grâce à votre force, j'ai goûté un repos profond, je vous prie de me protéger encore.

Les deux généraux remercièrent et sortirent.

Ces deux ou trois nuits, ils prirent la garde : tout fut tranquille, mais la maladie de T'ai-tsong étant toujours grave, celui-ci ne voulut pas laisser ses deux généraux se fatiguer. Il ordonna à Oncle-précieux et à Vertu-respectable et à tous les seigneurs de venir dans le Palais et dit :

— Les deux derniers jours, j'ai été tranquille, mais il m'est difficile de supporter que mes deux généraux se fatiguent. Je désire que l'on colle sur les portes leurs portraits.

Essai sur la littérature chinoise

Les ministres ayant reçu cet ordre, deux portraitistes peignirent les deux généraux, et l'on suspendit les portraits à la porte. La nuit, il n'y eut aucun bruit.

Il en fut ainsi deux ou trois jours, puis on ^{p.273} entendit à la porte d'arrière des coups : ping ! ping ! ping ! ping ! Les tuiles et les briques furent agitées.

Quand le jour vint, l'Empereur appela tous ses ministres et leur dit :

— A la porte de devant, il n'y a plus de bruit. Mais cette nuit à la porte arrière, il y a eu du vacarme ; il y a de quoi me tuer.

Mérite-abondant s'avança et s'agenouillant, dit :

— Il faut ordonner à Wei Vérité de prendre la garde cette nuit à la porte arrière.

Le décret fut donné et Wei prit la garde armé de l'épée avec laquelle il avait décapité le dragon : il n'y eut désormais aucun bruit ni à la porte de devant ni à celle d'arrière.

Cependant la santé de l'Empereur s'aggravait lentement. Un jour l'Impératrice appela tous les ministres pour délibérer des funérailles.

T'ai-tsong appela Mérite-abondant et lui parla des affaires de l'État ; quand il eut fini, la salive s'écoula de sa bouche ; on le changea de vêtements et l'on attendit la fin.

Essai sur la littérature chinoise

A ce moment, comme un éclair, Wei Vérité accourut, s'agenouilla et, tenant à la main une lettre, il dit :

— Que Votre Majesté se tranquillise ; j'ai un moyen de vous protéger, vous vivrez éternellement !

— ^{p.274} Je suis malade, dit T'ai-tsong, et déjà dans le cercueil ; comment me protégeras-tu ?

— Voici une lettre, répondit Wei : que Votre Majesté l'emporte au séjour inférieur et qu'elle la remette au juge Ts'ouei-Kiue.

— Qui est Ts'ouei Kiue ? demanda T'ai-tsong.

— Ts'ouei Kiue, dit Wei, est le fonctionnaire qui se tient devant l'Empereur Auguste Principe supérieur. Il était préfet de Tseu tcheou ; il a été nommé ministre des Rites ; quand il était dans le soleil, nous étions étroitement liés. Maintenant il est mort et dans le pays des ombres ; mais il m'a fait connaître en rêve qu'il était toujours lié avec moi. Si vous lui remettez cette lettre, il vous autorisera certainement à revenir.

T'ai-tsong, entendant ces paroles, prit la lettre, la mit dans sa manche, ferma les yeux et expira.

Mais nous disions que T'ai-tsong se dissolva. Son âme supérieure (houen ling) sortit du Palais des cinq Phénix. Il vit dans la forêt impériale des chevaux et une troupe prête pour la chasse.

T'ai-tsong les suivait quand tout s'évapora. Il marcha longtemps, sans cheval et sans suite, seul avec lui-même.

Essai sur la littérature chinoise

Ses pas errants le menaient sans but à travers les herbes sauvages d'un territoire inculte. Réellement épouvanté, il ne pouvait trouver aucune voie, quand il aperçut un homme qui l'appelait à grands cris :

— Grand ^{p.275} Empereur de T'ang, venez de ce côté !
venez de ce côté !

T'ai-tsong, se dirigeant de son côté, le vit s'agenouiller au bord de la route ; l'homme lui dit :

— Que Votre Majesté me pardonne de n'avoir pas été plus loin à sa rencontre !

T'ai-tsong lui demanda :

— Qui êtes-vous ? Et pourquoi venir à ma rencontre ?

L'autre dit :

— Il y a un demi-mois, j'ai vu que le dragon de la rivière King vous demandait votre aide. Vous la lui avez accordée et cependant il a été exécuté. C'est pourquoi vous avez été cité. J'ai attendu ici longtemps, aujourd'hui je suis en retard, excusez-moi !

— Comment vous appelez-vous ? demanda T'ai-tsong, et quelle est votre fonction ?

— J'étais préfet de Tseu tcheou, puis j'ai été promu ministre des Rites. Mon nom est Ts'ouei, mon prénom Kiue, maintenant je suis juge au tribunal des Ombres.

T'ai-tsong fut très satisfait ; il dit :

Essai sur la littérature chinoise

— Vous êtes venu de loin. J'ai une lettre à vous remettre de Wei Vérité.

Ts'ouei Kiue salua, prit la lettre et ouvrit les cachets, il la lut ; la lettre disait :

« Votre frère cadet qui vous aime, Wei Vérité, incline la tête et vous salue.

O mon frère aîné ! O grand juge Ts'ouei ! Moi qui suis au pied de votre terrasse, j'invoque ^{p.276} notre amitié d'autrefois. Depuis de nombreuses années, je n'ai pas eu de nouvelles de vous. Vos clairs enseignements m'ont manqué. Vous m'avez approché en rêve et je sais que vous avez monté en grade. Notre T'ai-tsong, l'Empereur Auguste et littéraire, est mort ; il vous rencontrera certainement. Je vous supplie dix mille fois en souvenir de notre amitié d'autrefois, de relâcher mon maître afin qu'il revienne au séjour supérieur. Je vous en remercie sans fin...

Le juge ayant lu la lettre eut le cœur rempli de joie ; il dit :

— Wei, en rêve, l'autre jour a décapité le vieux dragon ; je sais déjà qu'il a été félicité. Il m'écrit aujourd'hui : que Votre Majesté se rassure ; je vous renverrai au séjour ensoleillé.

T'ai-tsong le remercia.

Pendant que les deux hommes causaient, ils virent arriver deux adolescents aux vêtements noirs portant des bannières et criant très haut :

Essai sur la littérature chinoise

— Le roi des Enfers vous attend ! vous attend !

T'ai-tsong, suivant le juge Ts'ouei et les deux adolescents, s'avança et vit soudain une ville sur la porte de laquelle une grande pancarte était suspendue avec les mots : « Territoire des enfers. Porte des Spectres » en grandes lettres dorées.

Les adolescents aux vêtements noirs et aux bannières, précédant T'ai-tsong, pénétrèrent dans la ville et suivirent les rues. Dans la rue, on ^{p.277} rencontra le précédent Empereur Li-yuan (que T'ai-tsong avait détrôné), son frère aîné Kien-tch'eng et son frère cadet Yuan-Ki (qu'il avait fait tuer). Ils s'avancèrent en disant : « Un homme du siècle arrive ». Kien-tch'eng et Yuan-ki se précipitèrent sur T'ai-tsong pour le frapper. Heureusement Ts'ouei Kiue appela un spectre au visage noir et aux longues dents qui les fit reculer.

Ayant avancé de quelques lieues, il aperçut un palais couvert de tuiles vertes. Au dehors, il y avait un mur couvert de peintures étranges. Il y avait dix salles successives.

Le roi des Enfers descendit les marches de son trône ; il était entouré de dix rois : roi de l'étendue de Ts'in ; roi des fleuves de Tchou ; roi des Empereurs Song ; roi des fonctionnaires ; roi des filets infernaux ; roi de la patience ; roi de la montagne d'abondance ; roi des marchés et des capitales ; roi des murailles et des fortifications ; roi des chars.

Essai sur la littérature chinoise

Ils s'avancèrent tous dans la Salle Précieuse-des-filets-aux-maillages-serrées, s'inclinèrent et firent pénétrer T'ai-tsong. Celui-ci ne voulait pas passer le premier ; les dix rois lui dirent :

— Votre Majesté est roi des hommes et des espaces ensoleillés ; nous sommes rois des Ombres et des Spectres ; il faut que vous passiez.

— Je suis un criminel. Que parlez-vous de distinguer entre le Soleil et l'Ombre ? p.278

Tai-tsong dut cependant passer le premier. Après que les salutations eurent été échangées, on s'assit, hôtes et invité.

Le roi des étendues de Ts'in leva la main et dit :

— Le spectre du dragon de la Rivière King accuse Votre Majesté de lui avoir promis aide et protection et de l'avoir fait tuer. Qu'en est-il de cela ?

— Pendant un rêve, dit T'ai-tsong, ce vieux dragon est venu me demander mon aide. Il est vrai que je la lui ai accordée, mais j'ignorais ses crimes. Mon ministre Wei Vérité l'a décapité. Or, j'avais ordonné à Wei Vérité de rester dans mon palais pour jouer aux échecs. J'ignorais qu'en rêve il aurait décapité le dragon. Est-ce vraiment ma faute ?

Les rois s'inclinèrent, disant :

— Nous le savions déjà, mais il est venu ici protester et réclamer. Il nous a fallu vous citer. Nous allons l'envoyer

Essai sur la littérature chinoise

dans la roue de la métempsychose pour naître de nouveau. Excusez-nous de vous avoir dérangé.

Quand ils eurent fini, ils ordonnèrent d'apporter le Livre de la Vie et de la Mort. Le juge Ts'ouei se hâta, en prenant le Livre général des empereurs et des rois, de regarder ce qui était écrit pour T'ai-tsong. Il vit 13 ans de règne. Ts'ouei, épouvanté, prit aussitôt un pinceau et ajoutant deux traits, il changea le 1 du premier ^{p.279} chiffre en 3, ce qui faisait 33 ans au lieu de 13. Puis il apporta le Livre.

« Les rois regardèrent et dirent à T'ai-tsong :

— Que votre majesté se rassure, elle a encore 20 ans à vivre. Puisque notre affaire est terminée, nous allons vous laisser retourner sur terre.

T'ai-tsong, l'entendant, s'inclina et remercia les dix rois infernaux. Ceux-ci se levèrent. Il demanda encore :

— Dans mon palais, vieux et jeunes seront-ils tous en paix ?

Les dieux rois répondirent :

— Tous seront en paix ; je crains seulement que votre sœur cadette ne jouisse pas d'une longévité éternelle.

T'ai-tsong les ayant encore salués et remerciés, dit :

— Puisque je retourne au Siècle Ensoleillé, n'y a-t-il pas quelque objet que je puisse vous offrir en remerciement ?

Ils répondirent :

Essai sur la littérature chinoise

— Il ne manque ici que des pastèques ! nous avons bien des pastèques du nord et de l'ouest, mais celles du sud nous manquent.

— Quand je serai de retour, je vous en enverrai.

Après les salutations on se sépara : un certain Tchoa, tenant une bannière pour garder les âmes, marcha devant : Ts'ouéi kiue marchait derrière pour protéger T'ai-tsong.

On sortit du palais infernal. T'ai-tsong, regardant, ne reconnut pas la route par laquelle il ^{p.280} était venu, il dit à Ts'ouéi :

— Cette route n'est pas la bonne !

Ts'ouéi répondit :

— C'est la bonne. Dans le séjour des Ombres il en est ainsi : on vient par une route ; on s'en va par une autre. Maintenant vous allez ressortir par la route de la métempsychose.

Ils marchèrent ainsi plusieurs lieues, quand ils aperçurent soudain une haute montagne couverte de nuages ; sur la terre, il y avait un brouillard noir.

— Quelle est cette montagne ? demande T'ai-tsong à Ts'ouéi.

Ts'ouéi répondit :

— C'est le versant infernal de la montagne des Ombres.

Essai sur la littérature chinoise

En passant devant la montagne, ils traversèrent un grand nombre de palais. Partout, des plaintes frappaient leurs oreilles et jetaient l'épouvante dans l'esprit de T'ai-tsong. Celui-ci demanda :

— Quel est ce lieu ?

— Ce sont les dix-huit étages des territoires infernaux situés derrière la montagne des Ombres.

T'ai-tsong, l'entendant, fut effrayé en son cœur. Il vit, peu après, une troupe de spectres-soldats, chacun tenant une bannière et agenouillés de chaque côté de la route : c'étaient les gardiens des ponts. Ts'ouéi kiue leur ordonna de se relever et de les guider.

T'ai-tsong franchit le Pont d'or ; il vit encore ^{p.281} le Pont d'argent sur lequel se promenaient des hommes gigantesques au maintien plein de gravité et de sagesse. Ils avaient aussi des bannières et vinrent à sa rencontre.

Il y eut encore un pont où soufflait un vent glacial ; du sang y coulait en ruisseaux et en vagues. Un bruit de sanglots y retentissait sans arrêt.

T'ai-tsong demanda :

— Comment s'appelle ce pont ?

— C'est le Pont de la Rivière des Douleurs, répondit Ts'ouéi kiue.

Ils arrivèrent ainsi à la Ville des Morts Injustes et entendirent alors une multitude d'hommes hurler :

Essai sur la littérature chinoise

— Voilà Li Che-min ! voilà Li Che-min (nom et prénom de l'Empereur).

T'ai-tsong, les entendant l'appeler ainsi, fut effrayé en son cœur et troublé en son foie.

Une foule de revenants aux reins déchirés, à la poitrine arrachée, ayant des pieds mais pas de tête, s'avancèrent pour le retenir en criant :

— Rends-moi la vie ! rends-moi la vie !

T'ai-tsong réellement épouvanté, les évitait et les fuyait en criant : :

— Seigneur Ts'ouéi, aidez-moi ! seigneur Ts'ouéi, aidez-moi !

— Majesté, répondit Ts'ouéi, ceux-là sont tous ceux qui sont morts de mort violente par la faute des princes, dans toutes les poussières et les fumées des 64 endroits, dans les herbes des ^{p.282} 72 endroits du monde. On ne s'est pas occupé de leur sort, on n'a pas rappelé leur âme ; on ne leur a pas envoyé d'argent ni de subsides. Ils sont tous comme orphelins, spectres mourant de faim, Si vous pouvez leur donner quelque argent, je pourrais vous en débarrasser.

T'ai-tsong dit :

— Je suis venu ici comme un veuf, le corps vide ; où pourrais-je prendre de l'argent ?

Essai sur la littérature chinoise

— Au soleil, répondit Ts'ouéi, il y a un homme qui a une grande fortune et qui me l'enverra ici dans le Séjour de l'Ombre. Si vous vous engagez, je vous servirai de caution, il prendra sur son trésor pour donner à ces spectres affamés qui vous laisseront alors passer.

— Qui est cet homme ? demanda T'ai-tsong.

Tsouei répondit :

— Il est de la ville des Sceaux-en-Usage, dans la province Au Sud-du-fleuve : son nom est Siang : son prénom est Honnête. Il a treize trésors ici. Votre Majesté peut lui faire ici un emprunt qu'elle lui rendra au soleil.

T'ai-tsong fut très heureux ; il accepta de faire l'emprunt ; on dressa un contrat, l'emprunt fut de tout un trésor que Ts'ouei distribua en disant :

— Répartissez-vous ce que vous donne Votre Grand Oncle maternel Roi de T'ang. Il retourne au Soleil ; quand il y sera de nouveau il fera en votre honneur une grande réunion sur la terre ^{p.283} et sur l'eau pour rappeler vos âmes et leur permettre de retourner à la vie.

Tous les spectres, entendant ces paroles et recevant l'argent, poussèrent de grands cris et se reculèrent. Le chef des gardes Tchou, agitant sa bannière, conduisit T'ai-tsong loin de la Ville des Morts injustes, jusque sur la grande route du Soleil-égal, marchant en faisant voltiger

Essai sur la littérature chinoise

leurs pans de robe. Ils avancèrent longtemps et arrivèrent enfin à l'endroit de la Roue-du-Retour-par-les-six-voies.

Ts'ouei accompagna le Roi de T'ang jusqu'à la Porte de la Précieuse-Voie et le salua, disant :

— Je dois vous quitter ; voici la sortie !

Le roi de T'ang le remercia disant :

— J'ai lassé vos pas !

Ts'ouei dit encore :

— Quand Votre Majesté sera retournée aux régions ensoleillées, mille fois, dix mille fois n'oubliez pas de faire la grande réunion sur terre et sur l'eau pour consoler ces âmes exaspérées et sans maître. N'oubliez pas surtout !

Le chef des gardes Tchou invita le roi de T'ang à monter à cheval. Le cheval partit comme une flèche et arriva bientôt au bord de la rivière Wei.

Le roi de T'ang regardait sans avancer : le chef des gardes le poussa en criant très fort :

— Vous vous arrêtez ? Qu'attendez-vous ?

Et il le poussa à bas du cheval dans la rivière ; ^{p.284} c'est ainsi qu'il quitta le séjour des ombres pour retourner au Monde Ensoleillé.

Il faut dire que dans le Palais du Roi de T'ang, Sin Mérite-abondant et Ts'in Oncle-précieux, Hou Vertu-respectable, et tous les fonctionnaires civils et militaires protégeaient le

Essai sur la littérature chinoise

prince Impérial, fils de l'Impératrice de l'Est. L'Impératrice, les secondes épouses et les suivantes étaient toutes dans le Palais-du-Tigre-Blanc sanglotant et se préparant à lancer une proclamation pour introniser le Prince Impérial.

Wei Vérité disait :

— Arrêtez ! on ne peut pas ! On ne peut pas ! Attendez encore un jour : l'âme de notre Roi va revenir à coup sûr !

Hui Respect-et-Fidélité et les autres se disaient entre eux :

— Depuis l'antiquité, l'on dit que l'eau répandue est difficile à ramasser et qu'un homme mort, ne ressuscite pas. Comment peut-il dire ainsi des paroles creuses ? Quel est donc ce nouveau principe ?

Pendant qu'ils discutaient, on entendit dans le cercueil une voix dire avec de grands cris :

— J'étouffe, je meurs !

Les fonctionnaires civils et militaires furent épouvantés ; l'Impératrice et les femmes eurent la tête troublée. Tous les fonctionnaires s'enfuirent. Vertu-respectable s'avança, frappa contre le cercueil et appela :

— Majesté ! Qu'y-a-t-il pour vous troubler ? p.285 Nous ne voulons pas troubler votre spectre !

Wei Vérité dit :

— Ce n'est pas un spectre, mais c'est que l'âme de Sa Majesté est revenue.

Essai sur la littérature chinoise

Il se hâta de prendre un outil et d'ouvrir le couvercle du cercueil.

T'ai-tsong s'assit et dit encore :

— J'étouffais ! qui m'a secouru ?

Tous les fonctionnaires s'avancèrent et dirent :

— Vos sujets vous ont tous protégé ! »

Le roi de T'ang ouvrit les yeux et dit :

— J'ai bien souffert : j'ai échappé aux spectres malveillants du séjour des Ombres et j'ai failli me noyer dans la Wei.

Les fonctionnaires s'écrièrent :

— Que Votre Majesté ne craigne plus rien. »

Wei Vérité dit :

— Les esprits de Votre Majesté ne sont pas encore apaisés ; il faut appeler des médecins pour vous donner des médicaments propres à apaiser votre esprit et à fixer votre âme secondaire.

C'était la troisième nuit depuis la mort ; quand il était revenu au séjour du Soleil, il était déjà tard.

Les fonctionnaires engagèrent le Roi à se reposer et se dispersèrent.

Le lendemain matin, on quitta les vêtements de deuil et l'on reprit les robes aux vives couleurs. L'Empereur avait dormi paisiblement ; il réunit tous ses fonctionnaires civils

Essai sur la littérature chinoise

et ^{p.286} militaires et leur raconta ce qu'il lui était advenu. Il fit sortir du harem un grand nombre de ses épouses et gracia les condamnés à mort. »

@

L'Heureuse Union (Hao-K'ieou tchouan, a été écrite au XIII^e siècle par Hing-Kiao tchong jen.

Les 18 chapitres de ce court roman décrivent en détail toutes les cérémonies du mariage en racontant les péripéties d'une intrigue que les mœurs chinoises permettent, mais qui serait invraisemblable en Europe.

Le général Chouei est exilé ; il a une fille ravissante, nommée Cœur-de-Glace, et un frère, Chouei Les-Nuages, qui, lui aussi, a une fille, nommée Parfumée, mais fort laide. Kouo Le-Triste, jeune débauché, aperçoit par hasard Cœur-de-glace ; celle-ci refuse de l'épouser, mais persuade à son oncle de mettre Parfumée à sa place. On sait que les mœurs permettent une pareille substitution par le fait que les fiancés ne doivent pas se voir avant que le mariage soit accompli. La ruse réussit ; on ne s'aperçoit de la chose que le matin : colère de Kouo, qui complot la perte de Chouei et de sa nièce ; un jeune homme arrive et les sauve ; il épouse Cœur-de-glace.

Le style de ce roman est clair et naturel : la ^{p.287} simplicité du plan et la vérité des caractères sont les qualités maîtresses, il en existe une traduction portugaise faite sur le chinois ; une traduction anglaise faite sur le portugais et une traduction française faite sur l'anglais.

Essai sur la littérature chinoise

Nous donnons un chapitre, traduit directement sur le texte original.

Le réveil du jeune marié ¹

Kouo Le-Juste, persuadé d'avoir épousé Cœur-de-glace, était pleinement heureux. Il alla sous la grande porte au-devant du palanquin qui amenait son épouse.

De nombreuses jeunes femmes entourèrent celle-ci dont la tête était couverte d'un voile rouge ; sa tournure élégante et ses riches vêtements firent croire à tous les assistants que c'était bien Cœur-de-glace ; pas un seul ne soupçonna la vérité. On entra dans la salle des ancêtres ; il fallut boire le vin nuptial en face l'un de l'autre. Parfumée se cacha sous les rideaux et déclara qu'elle mourrait plutôt que d'en sortir.

Kouo Le-Juste pensa que c'était là une crainte venant de la pudeur : il n'insista pas et, sortant de la chambre, il alla dans la grande salle boire avec ses parents et ses amis. p.

288

D'un côté, il était très heureux ; d'autre part, ses parents le félicitaient ; si bien qu'en buvant, ici un verre, là une tasse, il finit par être complètement gris.

Il rentra dans la chambre : les lumières étaient éloignées, sa femme était assise sous les rideaux de lit.

Enthousiasmé de vin, il s'approcha et dit tout bas :

¹ Hao K'acou Tchouan. III^e et IV^e chap.

Essai sur la littérature chinoise

— La nuit est profonde, dormez-vous déjà ?

Parfumée, le voyant venir, se hâta de détourner le visage et dit aux suivantes d'éteindre toutes les lumières ; les suivantes regardèrent Kouo Le-Juste, celui-ci leur dit :

— Puisque votre maîtresse vous dit d'éteindre les lampes, éteignez-les.

Les servantes se hâtèrent d'obéir et s'éloignèrent.

Kouo Le-Juste, tâtant son épouse dans l'obscurité, se hâta d'enlever ses vêtements et entra dans les couvertures. Puis il s'endormit jusqu'au lendemain matin.

Le soleil rouge l'éveilla de ses rayons ; il se retourna, ouvrit les yeux et se hâta de regarder sa nouvelle épouse. Il ne vit qu'un large front, un visage carré, des traits vulgaires : il se leva rapidement et, niellant ses vêtements, il demanda avec anxiété :

— Vous n'êtes pas la petite sœur aînée Chouei p.289
Cœur-de-glace. Comment avez-vous pris sa place ?

— Qui a dit que je n'étais pas Cœur-de-glace ? Vous n'avez qu'à me regarder pour me reconnaître.

Kouo Le-juste, lui jetant encore un coup d'œil, s'écarta brusquement du lit en disant :

— Non ! non ! je connais Cœur-de-glace : sa grâce est comparable à celle de l'hibiscus, ou bien à celle du saule et du peuplier sortant de l'eau. Où est son apparence ! Ce vieux chien de Chouei Les-Nuages m'a trompé !

Essai sur la littérature chinoise

Parfumée, l'entendant, dit avec colère :

Vous m'avez épousée, je suis votre femme liée pour toujours. Comment pouvez-vous manquer de politesse au point de maudire mon père ?

Kouo Le-juste, l'entendant, dit avec une colère croissante :

— Assez ! Celle qu'il m'a fait voir d'abord était sa nièce Cœur-de-glace. Tu l'appelles ton père, tu n'est donc pas elle, mais la fille de Chouei Les-Nuages, Parfumée.

L'écoutant, elle se leva et mit ses vêtements.

— Comment avez-vous pu être sot à ce point ? Puisque vous vouliez l'épouser, il fallait aller la demander à son père. Pourquoi la demander à mon père ? D'ailleurs les cartes que l'on a envoyées étaient mes cartes, il a toujours parlé ^{p.290} de sa fille, comment venez-vous dire qu'il était question de sa nièce ? Vous avez envoyé les présents dans ma famille, comment venez-vous dire que ce n'était pas pour moi ? Aujourd'hui le mariage est accompli, comment venez-vous me tenir de tels propos ? Comment pourrais-je vous donner des descendants désormais ? mieux vaut la mort !

Implorant le Ciel et la Terre, elle chercha un mouchoir et voulut se pendre.

Kouo Le-Juste, voyant que ce n'était pas Cœur-de-glace, avait été troublé ; mais en voyant Parfumée qui cherchait à se tuer, il fut épouvanté.

Essai sur la littérature chinoise

Kouo Le-Juste, ayant constaté qu'il était marié avec Parfumée et non avec Cœur-de-glace, fut rempli de colère et d'amertume. Quand il entendit ses propos si justes et qu'il la vit prête à se donner la mort, sa frayeur fut extrême ; il appela les femmes de service pour la garder, et la consoler. Lui-même se peigna, fit sa toilette. Ses amis et ses parents vinrent un par un ; il leur confia ainsi qu'à son père son chagrin d'avoir été trompé par Chouei Les-Nuages.

Il m'a dit à moi-même que celle dont je voyais le visage était Cœur-de-glace. Et puis il envoie des cartes et reçoit des présents et maintenant celle que j'ai épousée, c'est sa fille, qui s'appelle Parfumée. C'est de l'argent perdu : ce n'est encore qu'une petite affaire ; mais j'ai été sottement p.²⁹¹ trompé par lui. Je vous en supplie, mon père, qui êtes le chef de la famille, dites-moi comment je pourrais me venger de lui et assouvir ma haine.

Tou Tsouen, l'ayant écouté, réfléchit un moment et dit :

— Dans cette affaire, bien que la tromperie de Chouei Les-Nuages soit certaine, cependant les actes ont été dressés ; quand on a envoyé les cartes de mariage, il aurait fallu examiner son âge. Nous avons été aveuglés par lui. Cœur de-glace est sa nièce et les billets parlent de sa fille. Comment d'ailleurs a-t-on envoyé chercher la fiancée chez lui ? Maintenant tout est fini, le mariage est consommé. Si nous la dénonçons, qui nous croira ? Tu as vu la jeune fille par hasard, mais c'est là une

Essai sur la littérature chinoise

chose personnelle que l'on ne peut exposer dans un tribunal. Il vaut mieux rester en paix ; ne te hâtes pas de prendre une décision. Je vais appeler Chouei Les-Nuages et l'interroger soigneusement.

Kouo Le-Juste le salua et le remercia, puis il rentra dans sa chambre et calma Parfumée.

Chouei Les-Nuages, la nuit où le mariage eut été fait, après que sa fille eut quitté la maison, eut un sommeil troublé de transpirations ; il put même à peine dormir.

Dès que le jour fut clair, il donna l'ordre à ses gens d'aller devant la maison de son gendre pour savoir ce qui s'était passé ; on ne remarqua aucun mouvement. p.292

Dans son cœur, il pensait :

« Ce Kouo Le-Juste n'est pas un homme bon. Il est difficile de croire qu'il consentira à reconnaître qu'il a été trompé et à ne rien dire.

Il portait ainsi des démons dans son sein. Vers le milieu du jour, un messager vint dire qu'on le priait de passer chez le père de son gendre.

Bien que terrifié dans son cœur, il n'osa pas refuser d'y aller. Rassemblant tout son courage, il se présenta devant le préfet (père de Kouo Le-Juste) ; celui-ci l'invita à passer dans une salle au fond de la maison ; il le fit asseoir, renvoya les domestiques et lui demanda :

— Les jours précédents, il avait d'abord été question de votre nièce ; comment avez-vous envoyé, par

Essai sur la littérature chinoise

tromperie, votre fille ? Par là, non seulement vous avez trompé Kouo Le-Juste, mais vous m'avez encore trompé moi-même. Il est venu aujourd'hui me conter son chagrin. Il m'a dit que vous étiez très rusé et m'a demandé de m'occuper de son affaire. Comme vous êtes également fonctionnaire, j'ai craint qu'il n'y ait une circonstance obscure et je vous ai demandé de venir afin d'éclaircir les choses. Dites-moi tout ce que vous avez à dire.

Chouei Les-Nuages, l'entendant, fut épouvanté ; il s'agenouilla hâtivement et dit :

— Je suis coupable ; ma vie et ma mort sont ^{p.293} entre vos mains. Mais je n'ai jamais eu la pensée de vous tromper. Dans cette affaire d'hier, j'ai dix mille fois mille excuses. Je vous demande de m'ouvrir vos pensées.

Le préfet dit :

— Puisque vous avez des excuses, relevez-vous, asseyez-vous et expliquez-vous en détail.

Chouei Les-Nuages alors se releva, s'assit et dit :

— Nous étions convenus, moi coupable et Kouo Le-Juste, d'unir nos familles. En réalité, c'était ma nièce qu'il a vue. Mais ma nièce a des idées de chasteté si fermes qu'elle n'a pas voulu m'écouter. D'autre part, j'avais reçu vos ordres à ce sujet ; je n'ai pu m'empêcher de lui en parler ; elle a une intelligence pénétrante et m'a parlé à pleine bouche de mes devoirs

Essai sur la littérature chinoise

et de la crainte qu'un malheur ne survînt. Sans rien me dire, elle a feint de tout accepter ; c'est elle qui a écrit de son propre pinceau le billet d'âge ; mais qui aurait cru qu'elle y avait mis les huit caractères se rapportant à ma fille ? Je l'ignorais quand je l'ai envoyé à votre tribunal et que j'ai reçu l'avis que vous l'aviez transmis. Comment aurais-je pu savoir que ma nièce, un peu après, en envoyant les cartes de réception des cadeaux, avait mis les mots « ma fille » ? Hier encore quand je l'ai pressée de se préparer, elle m'a dit en sanglotant qu'elle voulait mourir si je la forçais à partir et ^{p.294} m'a poussé à ce complot. Je n'ai pu avoir une telle cruauté et j'ai envoyé ma fille. Peut-on dire vraiment que je sois responsable ?

Le préfet, l'ayant écouté point par point, dit d'un air satisfait :

— Votre nièce est pourtant bien jeune ; comment est-elle déjà intelligente à ce point ? Elle est vraiment remarquable et digne d'être aimée. D'après ce que vous me dites, tout s'explique et Kouo Le-Juste est le seul qui puisse se plaindre.

Chouei Les-Nuages dit :

— Kouo Le-Juste n'est pas satisfait parce qu'il n'a pas épousé ma nièce. Que dirait-il si elle était mariée à un autre ? Elle lui a échappé pour l'affaire d'hier, mais elle est encore dans l'appartement des femmes. Si Le-Juste

Essai sur la littérature chinoise

veut oublier que je l'ai trompé, je pourrais peut-être la décider.

Le Préfet dit :

— Si, à la fin, votre nièce peut aller chez Le-Juste, il n'y a rien à dire. Mais avec les talents qu'elle a et son intelligence, comment la tromper ?

— Ces jours derniers, dit Chouei Les-Nuages, ma fille n'était pas encore mariée, elle se méfiait et luttait de tout son pouvoir ; c'est ainsi qu'elle a pu me tromper. Maintenant, ma fille est mariée, son cœur est apaisé, elle ne se garde plus : nous pourrions lutter. Je vous demande ^{p.295} seulement que Kouo Le-Juste vienne me voir afin de préparer nos plans.

— Puisque vous parlez ainsi, dit le Préfet, je ne vais pas plus loin.

Et, il envoya un homme dire à Kouo Le-Juste de venir pour causer avec Chouei Les-Nuages.

Ce dernier, quand le jeune homme arriva, lui répéta ce qu'il venait de dire au Préfet.

Kouo Le-Juste l'écouta et quand ce fut fini, dit avec joie :

— Si vous avez un plan admirable pour que j'épouse votre nièce et pour qu'elle m'aime, je n'oserai plus vous traiter à la légère. Mais votre nièce est trop intelligente ; dites-moi quelle est votre idée.

— Il n'y a pas besoin de plans si admirables, dit

Essai sur la littérature chinoise

Chouei ; je dirai seulement que mon gendre est heureux ; quand arriveront le troisième, le sixième et le neuvième jour, vous donnerez un grand festin, d'un côté aux hommes, de l'autre côté aux femmes ; nous demanderons au préfet d'y assister. Ma nièce devra venir au milieu des femmes ; vous l'emmènerez dans votre chambre. Nous aurons d'abord échangé le billet d'âge que vous avez contre un autre portant les huit caractères de son âge. Vous, mon gendre, vous aurez ainsi les preuves en mains ; demandez au préfet et au sous-préfet de vous aider ; moi je serai là afin qu'elle ne s'envole pas au ciel. Comment tout ne serait-il pas ainsi arrangé ?

Kouo Le-Juste, l'écoutant, eut le cœur rempli de joie et dit :

— Ce plan est grand et admirable !

Le Préfet dit :

— Bien que ce plan soit admirable, je crains que votre nièce n'ait trop d'intelligence et ne veuille pas venir.

— Quand elle verra, dit Chouei Les-Nuages, que le troisième jour, le sixième jour, il n'y a pas eu de protestation et que ma fille est définitivement reconnue, elle n'aura plus de soupçon et viendra certainement. Le neuvième jour et le treizième jour, les choses étant très avancées, comment pourrait-elle refuser si on vient l'inviter ?

Essai sur la littérature chinoise

Quand on eut ainsi discuté et tout fixé, Chouei se leva, remercia le préfet et sortit et l'on se sépara.

...(Cœur-de-glace, trompée par l'invitation faite au nom de sa cousine, consent à venir)...

Quand Kouo Le-Juste apprit que Cœur-de-glace consentait à venir, il ne put contenir sa joie : il alla saluer le préfet et le sous-préfet, pour leur demander leur aide. Il fit venir des chanteurs pour donner l'apparence d'une fête ; il envoya des caisses pour paraître avoir fait des présents ; il prépara le billet d'âge pour servir de preuve. Puis il choisit sept ou huit servantes énergiques ^{p.297} et vigoureuses et leur dit d'attendre quand le palanquin serait entré, pour s'avancer et soutenir la jeune fille, afin de la conduire dans une chambre intérieure.

Après midi, on vint lui annoncer que le palanquin de Cœur-de-glace avait quitté sa maison ; quelques instants après, on lui annonçait que le palanquin était à mi-chemin.

Kouo Le-Juste, l'entendant, sentit la joie faire ouvrir son cœur comme une fleur qui éclôt. Il se hâta de dire à des musiciens de se placer sous la porte et d'attendre pour jouer que le palanquin eût franchi le seuil. Lui-même sortit pour regarder ; tout au loin, un palanquin arrivait suivi de quelques domestiques, semblable à un navire chargé d'immortelles.

Quand il approcha, Kouo Le-Juste se hâta de rentrer ; le préfet et le sous-préfet étaient dans la grande salle, il dit :

Essai sur la littérature chinoise

— Elle arrive ! Malgré toutes ses ruses, elle est tombée dans notre piège !

Malheureusement, quand le palanquin entra sous la porte et que les domestiques levaient déjà le store, Cœur-de-glace sortit la tête ; elle vit, sept ou huit servantes debout autour d'elle ; à ce moment, des deux côtés de la porte, des musiciens soufflèrent et battirent du tambour.

Elle changea de couleur et dit :

— Cette musique a un son mortel ; il y a ^{p.298} certainement là-dessous quelque trahison contre moi ; si j'entre, je tombe dans le danger.

Rentrant alors, elle s'assit et ordonna aux porteurs de retourner au plus vite.

Les deux porteurs n'attendirent pas qu'elle eût fini de parler ; ils levèrent le palanquin jusqu'à leurs épaules et coururent comme s'ils volaient ; les quatre domestiques suivirent et rentrèrent également à la maison.

Essai sur la littérature chinoise

OUVRAGES PRINCIPAUX

POÉSIE

Essais en poésie, et en prose. Che-Wen Tsiuan Kao, de LO KIN-CHOUEN (1465-1567).

ROMANS

L'histoire des trois royaumes. San Kouo tche, par LO KOUAN-TCHONG, XII^e siècle.

L'Heureuse Union. Hao K'ieou Tchouan, par MING K'IAO TCHONG-JEN, XIII^e Siècle.

Les deux cousines. Yu Kiao li.

P'ing-chan Ling-yen. M. P'ing et Mlle Chan ; Mlle Ling et M. Yen.

Les rives du Fleuve. Chouei-hou Tchouan, par CHE NAI-NGAN, XIII^e siècle.

p.299 *La tablette fleurie. Houa tsien*, roman en vers.

Les démons vaincus. P'ing Kouei tchouan, par YANG TCHE TS'IAO YUN CHANG YEN, fin du XVII^e siècle.

La tablette blanche. Pai-Kouei tche, par TS'OUËI SIANG-TCH'OUAN, XVII^e siècle.

Le voyage en occident. Si yeou Ki, du XIII^e au XV^e siècle.

Mlles Kin, P'ing et Mei. Kin P'ing Mei, fin du XVI^e siècle.

Les Pruniers refleuris. Eul-tou mei, par CHAO-YUE KIN-CHE, XVI^e siècle.

Les rives du Pavillon rouge. Hong leou mong. attribué à TS'AO SIUE-K'IN, XVIII^e siècle.

Du Ciel il pleut des fleurs. Tien yu houa, par T'AO TCHANG-HOUAI, XVII^e siècle.

Le papillon entremetteur. Hou tie mei, par N'AN YO TAO YEN.

L'ombre des fleurs à travers le store. K'o lien houa ying, XIII^e siècle.

Une poignée de neige. Yi fong Siue, fin du XVIII^e siècle.

THÉÂTRE

Mémoires du Pavillon occidental. Si-siang Ki, drame en 16 actes, par WANG CHE-FOU le 6^e tsai tseu, XIV^e siècle.

Histoire de la Guitare P'i-pa. P'i-pa ki, pièce en 42 scènes par KAO TONG-KIA, le 7^e tsai tseu, XIV^e siècle

Essai sur la littérature chinoise

Histoire des trois royaumes. San Kouo tche, drame militaire. p.300

Cent pièces diverses de la dynastie mongole. Yuan-jen tsa Ki po tchong, cent pièces diverses, recueil revu et publié par TSANG TSIN-CHOU, au XVII^e siècle.

Soixante pièces de la dynastie mongole. Leou che tchong Kieou.

Dix pièces de Li-wong. Li-wong che tchong Kieou, début du XVII^e siècle, fin du XVIII^e siècle.

HISTOIRE

Histoire des Yuan. Yuan che, dynastie mongole (1280 à 1367), par SONG HIEN, XIV^e siècle.

GÉOGRAPHIE

Géographie générale des Grands Ming. Ta-ming yi-t'ong-tche, 90 livres par une commission de fonctionnaire ; LI HIEN et autres, au XV^e siècle.

MÉDECINE

Traité général de médecine. Kou-Kin yi-t'ong, par SIN TCH'OUEN-FOU, fin du XVI^e siècle.

Traité des maladies. Wan p'ing Houei Tch'ouen, par KONG YUN-LIN, XVI^e siècle.

Traité des herbes et des racines. Pen ts'ao Kang mou, par LI CHE-TCHEN, XVI^e siècle.

DROIT

Lois des Grands Ming. Ta ming Liu-li, codes de la dynastie Ming, terminé à la fin du XIV^e siècle.

SORCELLERIE

Yi-mao, traité de sorcellerie et de géomancie donnant la théorie du fong chouei.

AGRICULTURE

p.301 *Les Prodiges de l'histoire. Che Yi pien*, par YU WEN-LONG, commencement du XVII^e siècle.

Traité général d'agriculture. Nong tcheng tsiuan chou, par SIN K'OUANG-HI, XVI^e siècle.

Essai sur la littérature chinoise

ENCYCLOPÉDIES

Examen général de ce qu'offre la littérature. Wen-hien T'ong K'ao, par MA TOUAN-LIN, XIV^e siècle.

Yuan Kien lei han, par une commission au XVII^e siècle.

T'ou chou tsi tch'eng.

BIOGRAPHIE

Album universel des noms anciens et modernes. Kou Kin wan ming Fong p'ou, par WANG CHE-TCH'ENG (1579).

OUVRAGES DIVERS

Réunion, par rimes, d'allusions littéraires. Pei-wen yun fou, en 106 livres, publié par TCHANG YU-CHOU et autres. (1711).

@

CHAPITRE XI

LES COMPILATEURS

Du XV^e au XX^e siècles

1° [La compilation](#). — 2° [La poésie](#), l'Empereur Kien-long. L'Empereur Kouang siu. Li Hong-tchang. — 3° [Les contes](#). — 4° [Le roman](#). — 5° [Le théâtre](#). — 6° [L'histoire](#). — 7° [La géographie](#). — 8° [La médecine](#). — 9° [Les arts](#). — 10° [Le droit](#). — 11° [L'agriculture](#). — 12° [Les ouvrages généraux](#).

I

@

*₃₀₂ Du XVI^e au XX^e siècle, aucun genre nouveau ne vint transformer l'art du livre. Les Mongols, après avoir dominé la Chine pendant deux siècles, furent renversés à la suite d'un mouvement dirigé par un bonze qui devint Empereur et fonda la dynastie Lumineuse (Ming).

Les Ming restèrent au pouvoir de 1368 à 1643. Ils ne furent pas de grands conquérants, mais ils protégèrent les arts qui se développèrent beaucoup. La plupart des grands temples et des monuments publics, canaux, digues et ports, _{p.303} furent construits à cette époque. Des révoltes continuelles et un brigandage universel préparèrent l'invasion des Mandchous qui fondèrent la dynastie Pure (Ts'ing) en 1644 et viennent d'être renversés par la révolution.

Pendant cette longue période, la production dans tous les genres fut abondante ; il est impossible de citer tous les chefs-

Essai sur la littérature chinoise

d'œuvre ; la liste même qui termine ce chapitre est une simple indication.

II

@

La Poésie fut travaillée, étudiée et pratiquée ; on rédigea des « Traités sur l'art de rimer » ; les Empereurs même écrivirent de longs poèmes.

Nous en citerons un de l'Empereur Kien-long, intitulé « Le Thé » :

La fleur du pêcher a des couleurs douces et pleines de charme.

Le parfum distingue le citrin main de Bouddha ¹.

Le fruit du pommier est d'un goût frais et sain.

Rien ne peut être plus agréable pour le goût, l'odorat et la vue. p.304

Mais pour être heureux, il faut mettre sur le feu doux un vase dont la couleur et la forme attestent l'ancienneté ;

Le remplir d'une eau pure de neige fondue ;

Faire chauffer l'eau jusqu'au point où le poisson cuit devient blanc et le crabe rouge ;

La verser rapidement dans une tasse de porcelaine fine, sur les feuilles délicates d'un thé célèbre.

¹ Citronnier dont le fruit ressemble à une main aux longs doigts et dont le parfum est puissant et persistant.

Essai sur la littérature chinoise

Les vapeurs s'élèvent, d'abord semblables à des nuages épais ; il faut attendre qu'elles s'éclaircissent et ne forment plus qu'un brouillard léger.

Boire alors sans hâte cette délicieuse liqueur, c'est écarter à coup sûr les cinq sujets de nos soucis ¹.

On peut goûter, on peut sentir, on ne peut exprimer le repos heureux de qui vient de boire un thé ainsi préparé.

Ecarté pour un moment de l'inquiétude du pouvoir, je suis seul dans ma tente, heureux de ma tranquillité.

Dans une main, je tiens une « main de Bouddha », je l'écarte ou je la rapproche au gré de ma fantaisie ; de l'autre main, je soutiens la tasse au-dessus de laquelle flottent encore de légères vapeurs colorées. Je goûte, de temps en temps, quelques gorgées de thé, mes regards se portent par intervalles sur des fleurs de pêcher. p.305

Mon esprit libéré se porte sans efforts vers les sages de l'antiquité.

Je revois le célèbre Wou Tsiuan, vivant uniquement de graines de pin et jouissant du calme ; je l'envie et voudrais l'imiter... Les graines de pin que je mange ont une saveur excellente.

Je revois Lin Pou arrangeant les branches d'un pêcher, et reposant ainsi son esprit fatigué par de profondes méditations : je regarde mon petit pêcher, il me

¹ Maladie, mort, amour, argent et famille.

Essai sur la littérature chinoise

semble que Lin Pou lui-même modifie l'arrangement des branches.

Je revois Yu Tchouan et Tchao Tcheou ; celui-ci entouré d'un grand nombre de tasses contenant chacune un thé différent, et prenant tour à tour de l'une ou de l'autre ; celui-là buvant avec indifférence le thé le plus exquis, et le distinguant à peine de la boisson la plus ordinaire.

Leurs goûts ne se conforment pas au mien (l'un trop délicat, l'autre trop indifférent) ; comment pourrais-je les imiter ?

Mais, voici déjà que l'on sonne la troisième veille : la fraîcheur de la nuit augmente.

La clarté de la lune pénètre à travers les fentes de la porte et fait briller les quelques meubles de ma tente...

Me voici, sans inquiétude et reposé ; mon cœur est libre ; je vais goûter un sommeil plein de calme...

C'est ainsi que, sans capacité, j'ai fait ces vers ^{p.306} au premier printemps, à la 10^e lune de l'année ping-yin (17 + 6) de mon règne.

L'empereur Kien-long régna de 1736 à 1796. Un des empereurs les plus illustres de l'histoire, il s'occupa beaucoup de littérature et composa de nombreuses poésies dont le recueil, publié à Pékin, contient vingt-quatre petits volumes. Il rédigea également un abrégé de l'histoire de la dynastie Ming. Une traduction de quelques-unes de ses poésies ayant paru à Paris en 1770, Voltaire lui adressa l'épître suivante :

Essai sur la littérature chinoise

Reçois mes compliments, charmant roi de la Chine,
Ton trône est donc placé sur la double colline ?
On sait dans l'occident que, malgré mes travers,
J'ai toujours fort aimé les rois qui font des vers.
O toi que, sur le trône, un feu céleste enflamme,
Dis-moi si ce grand art dont nous sommes épris,
Est aussi difficile à Pékin qu'à Paris.
Ton peuple est-il soumis à cette loi si dure,
Qui veut qu'avec six pieds d'une égale mesure,
De deux alexandrins côte à côte marchant,
L'un serve pour la rime et l'autre pour le sens,
Si bien que sans rien perdre, en bravant cet usage,
On pourrait retrancher la moitié d'un ouvrage. »

La poésie si fraîche et si pure de Kien-long ^{p.307} fut le type de la littérature simple et sincère : elle fait un contraste curieux avec ce court poème d'un descendant de l'empereur Kien-long, l'empereur Kouang-Siu, mort en 1908, et dont l'Europe n'a pas oublié ni la figure noble et grave, ni la triste existence que lui imposait sa terrible tante l'impératrice douairière Tseu-si. Lettré raffiné et recherché, Kouang-Siu représente toute la décadence d'une civilisation trop poussée et d'une vie passée loin des joies d'une saine activité. Lycophron, le célèbre auteur de l'Alexandra, ce chef-d'œuvre de la décadence grecque, n'a rien fait qui puisse approcher de ce petit poème, ravissement des stériles érudits, dont chaque mot nécessite une explication et un commentaire. M. Vissière, consul général, qui connaît de beaucoup le mieux en Europe la langue et les coutumes de la Chine, en a donné, dans

Essai sur la littérature chinoise

le *Bulletin de l'Association Franco-Chinoise*, une traduction précise que je me permets de lui emprunter.

Pendant le haut automne, vous traversez, en vous promenant, des océans redoublés ;

Votre éclat illumine la glorieuse floraison de l'arbre Yo du Fou Sang.

J'ai pris plaisir à voir les coupes et les plats du festin en un jour d'heureuse réunion.

Les eaux qui environnent l'orient et ^{p.308} l'occident sont confondues dans une paisible limpidité.

Cette poésie a été écrite le 2 octobre 1906 ; elle donne un excellent exemple de l'art des allusions littéraires qui a été, pendant ces derniers siècles, la grande ressource de la littérature et de la poésie.

Elle a été spécialement composée par l'Empereur pour être offerte au prince Fushimi Hiroyasu venu en visite officielle à Pékin avec une mission de son gouvernement.

D'après les excellents commentaires que donne M. Vissière, les deux derniers mots du premier vers « océans redoublés » constituent une allusion au Japon, appelé souvent en chinois « l'océan oriental ».

Dans le deuxième vers, deux allusions : l'arbre Jo est un arbre légendaire qui pousse dans la région du soleil levant (Jepen, racine du soleil, ou du Japon). Le Fou-Sang est également un arbre légendaire de l'Orient. Dans le troisième

Essai sur la littérature chinoise

vers, nous trouvons deux expressions antiques, une mentionnée dans le Rituel des Tcheou (18^e s. avant J.-C.) ; l'autre dans le Liv. des Changements (date incertaine publiée 11^e s. avant J.-C.). Dans le quatrième vers enfin, le mot limpidité est représenté par le caractère Ts'ing, nom de la dynastie régnante et par ^{p.309} conséquent de la Chine, de sorte que si le dernier mot du premier vers rappelle le Japon, le dernier mot du dernier vers rappelle la Chine.

Citons encore cette poésie du célèbre Li Hong-tchang, et nous aurons montré les trois extrêmes de la poésie moderne ; la fraîcheur simple, la complication décadente, et la pensée poétique stylisée d'un trait.

Les caractères éternels ¹

Tout en faisant des vers, je regarde de ma fenêtre les
balancements des bambous : on dirait de l'eau qui
s'agite ; et les feuilles, en se frôlant, imitent le bruit
des cascades.

Je laisse tomber des caractères sur le papier ; de loin on
pourrait croire que des fleurs de prunier tombent à
l'envers dans de la neige.

La charmante fraîcheur des oranges mandarines se passe
lorsqu'une femme les porte trop longtemps dans la

¹ Extrait avec la permission de l'auteur, du Livre de Jade (poésies chinoises traduites par M^{me} Judith Gautier).

Toute l'Europe connaît Li Hong-tchang : né en 1822 à Ho-fei au Ngan-houei, docteur ès-lettres et membre du Collège de Han-lin en 1847, créateur de « l'armée toujours victorieuse » qui combattit les révoltés T'ai-p'ing avec l'aide de Gordon ; gouverneur du Kiang-sou en 1862, vice-roi de la province du Tche-li en 1870, mêlé dès lors à tous les événements politiques de son pays, mort en 1900.

Essai sur la littérature chinoise

gaze de sa manche ; de même la gelée blanche
s'évanouit au soleil.

Mais les caractères que je laisse tomber sur le papier ne
s'effaceront jamais.

III

@

Les contes se sont développés et affinés : histoires
fantastiques ou courts romans.

Deux recueils remarquables résument tout ce que l'on peut
imaginer sur les fantômes : ce sont, les *Histoires Etranges du
pavillon de la Retraite* et le *Nouveau recueil*.

Nous extrayons du premier la nouvelle intitulée « *La
fresque* ».

Meng Long-t'ou, du Kiang-si, et Tchou Siao-lien étaient
de passage dans la capitale. Le parfum de leur amitié était
comparable à celui de l'iris. Ils vinrent habiter dans un
temple qui n'était pas très grand. Seul, un vieux bonze y
suspendait sa ceinture (y faisait des sacrifices). Quand il
vit entrer des hôtes, il arrangea ses vêtements et vint à
leur rencontre. Il les guida en se conformant à leur humeur
heureuse.

Dans le temple, il y avait une statue modelée de Tche Kong
(divinité au visage brillant et avec des pieds et des mains
comme des pattes d'oiseau). Sur les deux murs de côté, il
y avait des peintures d'un art admirable. Sur le mur de

Essai sur la littérature chinoise

l'est, la peinture représentait des déesses au ^{p.311} milieu de fleurs ; une d'entre elles, coiffée avec un chignon bas, cueillait une fleur en souriant légèrement ; sa bouche, pareille à une cerise, allait remuer ; ses paupières étaient sur le point de battre.

Tchou, les yeux fixés sur la peinture, ne perçut pas l'influence mystérieuse qui dirigeait ses pensées. Confusément, il lui sembla que les corps tout à coup s'agitaient pendant que des nuages, formant un char, arrivaient au-dessus des murs.

Tchou s'aperçut alors que le temple était plein de monde ; un vieux bonze disait des prières près de l'autel, les assistants étaient nombreux et Tchou se trouvait au milieu d'eux.

Il avait à peine promené ses regards autour de lui, quand il sentit qu'on lui tirait doucement le pan de sa robe ; il se retourna et vit la jeune déesse au chignon bas qui riait aux éclats et s'en allait avec une démarche légère ; il la suivit. Elle prit un chemin tortueux et entra dans une petite maison. Il n'osait plus avancer ; la femme alors, retournant la tête, leva la fleur qu'elle tenait dans la main et lui fit un signe ; il s'approcha. Dans la maison silencieuse, il n'y avait personne. Il prit la jeune femme dans ses bras ; elle ne fit pas grande résistance et parut même se plaire à ses familiarités...

Puis, elle se leva et partit en fermant la porte, après avoir enjoint à Tchou de ne pas ^{p.312} parler fort et lui avoir dit

Essai sur la littérature chinoise

qu'elle reviendrait à la nuit.

Il en fut ainsi pendant deux jours...

Le troisième jour, la jeune femme venait d'entrer et lui parlait tout bas avec tendresse quand, brusquement, ils entendirent un bruit de bottes sonner lourdement ; la serrure fut secouée ; des exclamations de mécontentement retentirent.

La jeune femme, effrayée, se leva et dit à Tchou de se cacher. Celui-ci regardait ; il vit un officier couvert d'une cuirasse d'or, le visage noir comme de la laque, qui détachait le cadenas et le jetait ; une troupe de jeunes femmes l'entourait.

L'officier dit :

— Etes-vous toutes présentes ?

Elles répondirent :

— Nous sommes toutes présentes.

L'officier dit :

— Si l'une de vous cachait un homme de la terre, que toutes me l'indiquent ; sinon, il ne sera pas fait de pitié.

Toutes, d'une seule voix dirent :

— Il n'y en a pas !

L'officier, alors, tournant sur lui-même regarda de tous côtés, comme s'il allait fouiller pour chercher ce qui pouvait être caché.

La jeune femme eut grand peur, son visage devint

Essai sur la littérature chinoise

semblable aux cendres de la mort, elle dit tout bas à Tchou :

— Cache-toi bien sous le lit, quand nous serons ^{p.313} parties, ouvre la petite porte qui est dans le mur d'enceinte et sauve-toi vite.

Tchou était accroupi et n'osait même pas soupirer. Il entendit un bruit de bottes qui résonnait dans la maison, puis s'éloignait. Tchou se releva avec précaution et quand le bruit des voix fut loin, son cœur battit plus tranquillement. En dehors de la porte, il y avait encore des conversations de passants. Tchou, à demi courbé, marchait lentement quand il entendit le chant d'un grillon ; il regarda et en vit un qui sortait du foyer ; son chant était si beau qu'il l'écouta, ravi, se demandant si ce n'était pas la jeune femme qui revenait et qui n'avait pas encore repris sa forme...

Pendant ce temps, Meng Long-t'ou, dans le temple, tournant les yeux de tous côtés ne voyait plus Tchou. Étonné, il interrogea le bonze. Le bonze dit en riant :

— Il est allé écouter l'explication de la doctrine.

Comme Meng demandait à quel endroit, il dit :

— Pas loin,

puis un moment après, il montra du doigt le mur en disant :

— Tchou a été retardé, mais le voici qui revient.

Essai sur la littérature chinoise

Meng, se tournant, vit, au milieu de la fresque sur le mur, l'image de Tchou qui tendait l'oreille, et allait se relever, paraissant ^{p.314} écouter. Le bonze dit :

— Son voyage est terminé.

Puis l'image s'agita et soudain Tchou se détacha de la muraille et descendit, triste comme un arbre dont le cœur est en cendres.

Meng, l'œil hagard, et les jambes faibles, tremblait de peur ; il interrogea Tchou et celui-ci lui raconta tout. Ils l'écoutaient quand retentit un bruit comme un coup de tonnerre. Épouvantés, ils fermèrent les yeux : quand ils les ouvrirent, leurs regards se portèrent sur la fresque mystérieuse.

Sur le mur, tous virent les jeunes femmes cueillant des fleurs, mais la déesse au chignon bas n'était pas revenue.

Tchou, très ému, salua le vieux bonze et lui demanda des explications. Le bonze lui dit en riant :

— C'est de la magie ; comment moi, vieux bonze, pourrais-je l'expliquer ?

La respiration de Tchou s'affermir, mais sans se rétablir entièrement. Meng, effrayé se sentait faible.. Ils descendirent les degrés et sortirent. »

(Traduit du Léao tchai tche yi, 1^{er} volume).

Les Merveilles de l'Antiquité et des temps modernes, volume de nouvelles dont plusieurs ont été traduites, contient les

Essai sur la littérature chinoise

meilleurs exemples de ces courts romans que l'on ne connaissait pas avant le XV^e siècle.

IV

@

p.315 Les romans n'ont guère progressé : ils sont toujours aussi longs : les plans d'ensemble sont mal étudiés : les répétitions sont aussi fréquentes, mais la production est considérable. De cet amas, nous citerons deux ouvrages que tout Chinois a lu et relu : *Le Rêve dans le Pavillon rouge* et *Mesdemoiselles Kin, Ping et Mei*, ce dernier fort licencieux.

Le Rêve dans le Pavillon rouge ¹ est connu aussi sous le titre de : *Histoire de la Pierre*. Une pierre est tombée sur la terre au moment où l'on construisait le ciel : pierre magique qui vit, se transforme en jeune fille et subit d'innombrables aventures. Le début, dont nous donnons une traduction, représente assez bien ce qu'est l'ouvrage tout entier.

Le Rêve dans le Pavillon Rouge

Au temps où Niu-wo, ayant amassé des rocs dans le mont Tahochan pour bâtir le ciel, fit celui-ci haut de 12 coudées (les douze mois de l'années) ; long de 24 coudées (les 24 parties de l'année, deux par mois). Le nombre des pierres employées fut de 36501 (les 365 degrés).

¹ [Voir aussi l'anthologie de [Sung Nien-Hsu, p.293](#)]

Essai sur la littérature chinoise

Mais Niu-wo n'employa que 36.500 pierres ; il en resta une qui ne fut pas employée et qui ^{p.316} tomba au pied du pic Ts'ing-pien. Personne ne savait que cette pierre, après avoir été ramassée dans de telles conditions, eut acquis une âme et des sentiments, qu'elle pouvait aller et venir par elle-même, s'agrandir et se rapetisser. Mais, à voir toutes les autres pierres employées à former le ciel, et à se sentir seule sans emploi, elle ne savait que devenir et se désespérait ; jour et nuit elle se lamentait.

Un jour, pendant qu'elle exhalait son affliction, elle vit soudain un bonze et un prêtre taoïste qui venaient de très loin : arrivés au pied du pic de Ts'ing-pien, ils s'assirent sur le sol et causèrent. Voyant cette pierre brillante et claire, semblable à un ornement d'éventail, ils se sentirent attirés par elle. Le bonze la posa dans la paume de sa main et riant, dit :

— Par son apparence et par sa forme, voici un objet que l'on pourrait croire animé. Si ce n'était pas inutile, on pourrait y graver quelques caractères et le faire voir aux hommes : on saurait alors que tu es un objet. magique et extraordinaire, puis on te porterait dans un pays de clarté et de lumière ! quand tu serais là, les fleurs et les arbres orneraient la terre ; ta présence enrichirait les voisins et donnerait de la force aux faibles partout où tu passerais.

La pierre, entendant ces mots, fut heureuse et dit que, bien que ne sachant quel caractère on ^{p.317} pourrait graver

Essai sur la littérature chinoise

sur elle et en quel lieu on pourrait la transporter, elle espérait voir s'accomplir une telle destinée.

Le bonze riant, dit :

— Ne demande rien, tu connaîtras tout assez tôt.

Ces mots dits, il la prit avec le prêtre taoïste et partit. Mais j'ignore en quel lieu, je ne sais également combien de temps s'écoula après cela quand, un jour, un prêtre taoïste très savant, voulant vivre solitaire pour étudier la doctrine, passa au pied du pic Ts'ing-pien. Il vit brusquement des traces de caractères sur une grande pierre. Le savant bonze, penchant la tête pour regarder, reconnut naturellement la pierre qui, n'ayant pu servir à bâtir le ciel, avait, par magie, pris forme et avait vécu. Ce savant profond se douta qu'un homme l'avait emportée et fait vivre, puis qu'elle était redevenue une pierre sur cette montagne. Sur la pierre, étaient indiqués le pays où elle était allée, les lieux où elle était passée, les histoires de famille où elle avait été mêlée : seules, les dates et les époques étaient effacées. Derrière, étaient gravés ces vers :

Sans mentir, j'avais été choisie pour bâtir le Ciel.

Puis, infortunée, j'ai vécu parmi les hommes plusieurs années ;

Toutes mes aventures avant et après avoir pris corps, p.

318

Celui qui, les devinant, en fera le récit composera un étrange roman.

Essai sur la littérature chinoise

Le bonze savant, ayant regardé, apprit tout ce qui était arrivé à cette pierre. S'adressant à elle, il lui dit :

— O pierre ! Tu es fort ancienne, d'après ce que toi-même tu rapportes ; il y a des aventures très intéressantes et c'est pourquoi on les a gravées ici afin d'en garder le récit pour les siècles à venir. Mais, d'après ce que je vois, dans la première moitié, il n'y a pas d'indication d'année ni d'époque que l'on puisse apercevoir ; dans la seconde moitié, il n'y a pas de réflexion de sage ou d'homme vertueux qui puisse servir à rectifier les mœurs. Ce ne sont que jeunes filles différentes, avec leurs sentiments, leurs jalousies, leur peu d'intelligence et leur manque de vertu. J'ai tout copié et ce sera, je crois, un livre extraordinaire.

La pierre répondit soudain :

— O maître, pourquoi ces questions ? Je pourrais bien, il me semble, feindre que cela se passe sous la dynastie Han (1^{er} siècle avant J.-C. au II^e après J.-C.), ou sous la dynastie T'ang (VII^e au X^e siècle), mais pour nos mémoires, il vaut mieux ne pas indiquer l'époque, mais seulement mes propres sentiments et mes aventures, d'autant plus que, dans cette histoire, il y a des hommes menteurs, des épouses infidèles, des cruautés et des méchancetés ; il y a encore une histoire p.319 d'amour assez perverse qui peut réformer les lecteurs. Quant aux livres des beaux-esprits et des grands auteurs, la correction des personnages remplit tous les

Essai sur la littérature chinoise

volumes, mille ouvrages ne font qu'un vide, mille personnages n'ont qu'un seul visage. De sorte qu'à la fin, on ne peut pas ne pas faire intervenir des choses libertines. Ceux qui écrivent, en général, donnent leurs propres sentiments rendus poétiquement ; ils mettent toujours en scène un homme et une femme, et à côté, ils ajoutent encore un petit homme qui trouble leur repos, ainsi que l'on fait, pour les pièces de théâtre...

Les origines des mémoires de la pierre étant ainsi éclaircies, on va connaître quelles gens et quelles aventures étaient décrites sur l'inscription que la pierre portait : voici ce qu'elle racontait.

Ce jour-là, la terre s'entr'ouvrit dans le sud est. Dans ce sud-est, il y avait une ville appelée Kou-Sou tch'eng ; au milieu de la ville, un palais et de nombreuses et riches maisons avec jardins. En dehors du palais, il y avait une avenue longue de dix lis, et dans cette avenue se trouvait la rue Yen-tsing. Dans la rue Yen-tsing il y avait un vieux temple ; comme son emplacement était petit, tout le monde l'appelait « le temple grand comme une courge ». A côté du temple, se trouvait une résidence de la famille d'un fonctionnaire du nom de famille de Ping, ^{p.320} du prénom de Fei et du surnom de Che-yin. Sa femme était de sentiments purs et onctueux, et comprenait profondément les rites et la justice.

Dans la famille, bien que l'on ne fût pas très riche, l'aisance était suffisante cependant pour faire envie. Ping

Essai sur la littérature chinoise

Che-yin était de sentiments paisibles et son ambition n'était pas d'acquérir des grades. Chaque jour, son plaisir était de regarder ses fleurs, ses arbustes et ses bambous, de se verser du vin, et de chanter des poésies.

Parmi tous les dons que lui avaient faits les esprits, il ne manquait qu'une chose : il avait passé la cinquantaine et n'avait pas de fils, mais seulement une fille. Celle-ci se nommait Ying-lien, Lotus-en-fleur ; elle avait à ce moment trois ans.

Un jour d'été brûlant, quand les jours semblent éternels, Che-yin était assis dans sa bibliothèque ; il tenait un livre dans ses mains, mais, le coude appuyé sur une table, il sommeillait. Il se sentit confusément entraîné vers un endroit qu'il ne reconnut pas. Soudain il vit venir d'un pavillon, un bonze et un prêtre taoïste qui marchaient en causant. Il entend le prêtre taoïste dire au bonze : « Où comptes-tu porter cet objet ? » Le bonze répondit en riant : « Sois tranquille, maintenant je n'attends plus que de trouver une famille aimable ayant subi une injustice pour le porter chez elle et le laisser. » Le bonze dit : « Naturellement, cette famille aimable ayant ^{p.321} subi une injustice retrouvera le bonheur.. »

Che yin songeait à les suivre pendant qu'ils s'éloignaient, quand il entendit le bruit d'un coup de tonnerre, comme si une montagne s'écroulait, ou si la terre s'entr'ouvrait ; à la lueur d'un éclair, il vit les bananiers qui se balançaient. Il oublia aussitôt la plus grande partie de son rêve. Il vit à ce

Essai sur la littérature chinoise

moment sa femme qui, tenant Lotus-en-fleur dans ses bras, venait en courant. Che-yin vit sa fille au visage du jade poli ; heureux, il la prit dans ses bras ; pour l'amuser, il la porta jusqu'à la porte de la rue pour voir les passants.

Au moment où il allait sortir, il vit venir un bonze et un prêtre taoïste. Le bonze marchait nu-pieds, la tête rasée ; le prêtre taoïste boitait... Arrivés devant la porte, ils virent Che-yin portant Lotus-en-Fleur. Le bonze poussa un grand gémissement et s'adressant à Che-yin :

— Maître, tu portes ce petit objet sans père ni mère, tu le portes sur ta poitrine !

Che-yin, entendant cela, pensa que c'étaient les paroles d'un fou. Il ne le questionna pas. Le bonze dit encore :

— Donne-le-moi, donne-le-moi.

Che-yin mécontent, serrant sa fille contre lui, se tourna pour rentrer. Alors le bonze, le montrant du doigt, rit d'un grand rire :

— J'ai vu sur tes lèvres cette poésie en quatre vers :

« Je chéris ma jolie enfant et je ris de tes maladies. p.322

La fleur est parfumée ; la neige de tes paroles fond.

Je garde et protège ma gracieuse enfant ;

Ton souvenir s'envolera, comme la fumée se dissipe quand le feu est éteint. »

Che-yin, ayant entendu et compris (qu'il était tout puissant), voulut lui demander quel serait l'avenir. Mais il entendit le prêtre taoïste dire :

Essai sur la littérature chinoise

— Nous ne devons plus voyager ensemble, il faut nous séparer ; allons chacun de notre côté ; je t'attendrai dans les montagnes Pei-Wang chan. Quand nous serons réunis, nous nous occuperons du Grand Vide et de la Magie.

Le bonze dit :

— Admirable ! admirable !

Ayant fini de parler, les deux hommes partirent sans jeter un coup d'œil derrière eux.

Che-yin, pendant ce temps, méditait en son esprit : Ces deux hommes ont certainement des pouvoirs supérieurs ; j'aurais dû les interroger ; maintenant il est trop tard et je me repens de ne pas l'avoir fait. Il était plongé dans ces réflexions, quand il vit dans la cour du Temple-de-la-courge un lettré pauvre qui y logeait et s'appelait Tan-houa. Ses surnoms étaient Piao-che-fei et Yu-ts'oun ; il venait en courant.

Tan Yu-ts'oun était originaire de Hou-Tcheou ; il était d'une famille de lettrés. Quand il naquit, ses père et mère, aïeux et aïeules étaient tous morts ; il pleura et se lamenta ; il ne lui ^{p.323} restait plus que son corps et sa bouche. N'ayant rien à gagner en restant, dans son pays, il vint à la capitale pour gagner des grades littéraires et, se constituer une fortune. Depuis l'année précédente, il était venu là et y logeait, se reposant après être sorti chaque jour pour vendre sa littérature afin de pouvoir vivre.

Essai sur la littérature chinoise

Che-yin s'était lié avec lui ; aussi Yu-ts'oun ayant vu Che-yin se hâta-t-il de le saluer, lui disant en riant :

— Monsieur, vous attendez sur le seuil ; y aurait-il quelque nouvelle courant les rues ?

Che-yin répondit en riant :

— Nullement, mais ma fillette pleurait, je l'ai portée ici pour la distraire ; cela n'est vraiment pas important. Mais, mon cher Tan, tout va-t-il bien ? Veuillez entrer un instant, nous pourrions causer un peu.

Ayant, dit, il ordonna à un domestique de reconduire sa petite fille, et mena lui-même Yu-ts'oun jusqu'à la bibliothèque. Une petite servante apporta du thé. Ils avaient échangé trois ou cinq phrases, quand un domestique annonça en courant :

— M. Yen vient faire visite.

Che-yin se leva en hâte, disant en s'inclinant :

— Pardonnez- moi le crime d'avoir trompé votre char (de vous avoir fait venir jusqu'ici) ; restez assis, je vous en prie ; je reviens dans un instant.

p.324 Yu-tsoun se leva et dit avec déférence :

— Je vous prie d'agir à votre aise, monsieur, comment attendre un peu me gênerait-il ?

Ces paroles échangées, Che-yin sortit pour aller à la rencontre de son hôte.

Essai sur la littérature chinoise

Pendant ce temps, Yu-ts'oun tournait les pages d'un livre de poésies pour détourner son ennui ; il entendit soudain en dehors des fenêtres la voix fraîche d'une femme. Yu-ts'oun se leva pour aller regarder : naturellement il y avait une jeune fille ; elle était en train de cueillir des fleurs ; sa grâce était peu commune ; son air était clair et élégant ; bien qu'elle n'eût pas encore entièrement l'aspect d'une femme faite, elle avait cependant de quoi émouvoir les hommes. Yu-ts'oun ne l'eut pas plutôt vue qu'il en fut hébété.

Mais la jeune fille de la famille Ping, qui cueillait des fleurs, tourna la tête au moment de partir ; elle vit, à l'intérieur de la fenêtre, un homme en vêtements vieillis et d'apparence humble : bien que dans la misère, cependant il avait les reins arrondis, le dos large et la bouche bien coupée ; ses sourcils étaient comme des sabres et ses yeux comme des étoiles ; il avait le nez droit et les joues pleines. La jeune fille, tournant le corps, s'enfuit hâtivement, pensant dans son esprit : Ce jeune homme de si bonne apparence et vêtu pauvrement de vêtements déchirés, je suis sûr que c'est ce Tan Yu-ts'oun, ^{p.325} dont le chef de ma famille parle toujours ; il a toujours l'idée de l'aider, mais ne trouve pas le moyen de le faire. Dans notre famille, nous n'avons pas de parents ou d'amis dans la misère : je pense que c'est sûrement lui.

Pensant ainsi, elle ne put s'empêcher de tourner la tête rapidement. Yu-ts'oun, la voyant tourner la tête, comprit

Essai sur la littérature chinoise

que cette jeune fille, dans son esprit, pensait à lui ; sa joie en fut extrême ; il se dit à lui-même : Cette jeune fille est certainement ravissante et ses yeux sont très beaux.

A ce moment, un petit domestique entra : Yu-ts'oun, apprenant que le repas était servi, ne pouvait attendre plus longtemps. Il s'éloigna donc, sortant par la porte latérale. Che-yin, quand son hôte fut parti, apprit que Yu-ts'oun s'était éloigné ; il n'alla pas le chercher ce jour-là ; mais, le lendemain, qui était le jour où commence l'automne, la famille de Che-yin ayant fini son repas, s'était réunie dans la bibliothèque ; lui-même était allé au temple chercher Yu-ts'oun ; ce jour-là, naturellement, Yu-ts'oun aperçut la jeune fille : c'était la deuxième fois qu'il la rencontrait. Il se dit à lui-même : C'est un fait certain, avant peu elle sera installée dans mon cœur et quand nous serons au milieu de l'automne, rien n'empêchera que je la chérisse. Puis il prononça à ^{p.326} demi-voix cette poésie en vers de cinq caractères.

Je n'ai pas consulté les sorts sur ma vie ;
Aux chagrins s'ajoutaient de nouvelles tristesses.
L'ennui venait et grandissait toujours.
En partant, elle a tourné la tête et m'a regardé ;
Son coup d'œil a passé comme la brise sur un paysage.
Quand pourrai-je l'accompagner sous la lune ?
Les rayons de clarté semblent vivants.
Ils se posent sur la tête de cette jeune fille blanche
comme le jade. »

Essai sur la littérature chinoise

Yu ts'oun s'arrêta de chanter ; puis il songea au temps où il n'était pas oppressé, n'ayant pas encore rencontré la mauvaise fortune ; alors relevant la tête vers le ciel, il chanta à haute voix :

Le jade qui est dans la terre demande à quoi sert la
beauté ;

La broche qui est piquée dans le chignon demande
toujours quand elle pourra s'envoler. ¹ p.327

A ce moment, Che-yin arrivait ; il dit en riant :

— Mon frère aîné Yu ts'oun, vous avez des talents peu communs !

Yu-ts'oun se hâta de dire en riant :

— Je suis confus, ce ne sont que de mauvais vers que je chantais. Comment pouvez-vous me complimenter ainsi de manière exagérée ? Mais qui vous amène ici ?

Che-yin répondit en riant :

— Ce soir, c'est le milieu de l'automne, ce que l'on appelle communément la fête des jardins et des vergers. J'ai pensé que mon honorable frère aîné pourrait quitter sa maison de bonze, sortir de son calme et de son silence ; nous nous verserons mutuellement un peu de vin ; je suis venu chercher mon frère aîné pour venir boire ensemble dans mon humble maison. J'espère que nous trouverons quelques pensées piquantes.

¹ Allusion poétique à l'obligation de se soumettre aux circonstances.

Essai sur la littérature chinoise

Yu-ts'oun, ayant entendu, ne refusa nullement et dit en riant :

— Puisque je reçois ainsi une telle faveur, comment pourrais-je ne pas répondre à votre sentiment ?

Ces paroles dites, il partit avec Che-yin ; traversant, ils entrèrent dans la même bibliothèque. On avait déjà donné des ordres pour préparer des tasses et apporter du bon vin, cela va sans dire. Les deux hommes s'assirent, se versant du vin sans hâte et causant jusqu'au moment où leur entrain augmentant, ils ne s'aperçurent ^{p.328} plus de la grande rapidité avec laquelle ils vidaient leurs coupes.

A ce moment, dans les rues, tout le monde se réjouissait, ou jouait de la flûte et l'on chantait ; sur les têtes, une lune brillante roulait parmi les nuages qu'elle éclairait.

Les deux hommes se sentaient un entrain extrême : à peine le vin était-il versé que les coupes étaient séchées. Yu-ts'oun, à ce moment, avait pour 7 à 8 dixièmes des pensées d'ivrogne : sa gaieté était sans limites ; alors se dressant devant la lune et l'immensité du Ciel, il déclama :

En ce moment, trois à cinq sphères sont réunies dans le ciel,

Leur éclatante lumière enveloppe la balustrade qui semble de jade.

Elles tournent dans le ciel, et s'entrecroisent.

Tous les oisifs, la tête levée, les regardent.

Che-yin, ayant entendu, cria son admiration :

Essai sur la littérature chinoise

— Votre frère cadet l'affirme, frère aîné ! il y a certainement peu de temps que vous êtes descendu parmi les hommes ; les poésies que vous venez de déclamer volent au delà et dépassent tout ce que l'on connaît ; certainement, dans peu de temps, vous retournerez là-haut sur un char de nuages, c'est admirable ! c'est admirable ! je veux vous verser moi-même une coupe en félicitations.

Yu-ts'oun, l'ayant vidée, dit soudain :

— Je ne vais pas vous dire des paroles folles nées le soir après le vin. Je songe à continuer mes études, peut-être pourriez-vous me donner des recommandations. Pour ce qui est des dépenses de voyage, je ne vous les emprunterai nullement ; la route est longue, mais en vendant de la littérature, je pourrai réunir le nécessaire.

Che-yin, aussitôt qu'il eut fini, lui dit :

— Comment mon frère aîné n'a-t-il pas parlé plus tôt ? Votre frère cadet avait cette idée depuis longtemps, mais chaque fois que nous nous rencontrions, la conversation n'en venait pas à ce point et je n'osais pas vous questionner. Mais puisqu'il en est ainsi, votre frère cadet, bien que sans talent, a cependant de la justice et de la sincérité. Je veux prendre à ma charge tout votre entretien pendant l'année qui vient ; et les frais de voyage, je veux aussi m'en charger.

Essai sur la littérature chinoise

A ce moment, il appela le petit domestique et lui dit d'aller chercher en hâte cinquante onces d'argent et deux vêtements complets d'hiver ; puis, il dit :

— Le 19^e jour est précisément un jour favorable. Mon frère aîné pourrait acheter un bateau et partir vers l'ouest ; l'hiver prochain, nous nous retrouverons, et comment ne serait-ce pas une grande joie ?

Yu-ts'oun, ayant reçu les vêtements et ^{p.330} l'argent, remercia simplement sans se montrer très empressé, puis ils continuèrent à boire et à causer. Ce jour-là, la troisième veille avait déjà sonné au moment où les deux hommes se séparèrent. Che-yin, ayant reconduit Yu-ts'oun, revint dans sa maison et dormit aussitôt jusqu'au jour. Quand il s'éveilla, il pensa à ce qui s'était passé la veille et écrivit deux lettres de recommandation que Yu-ts'oun devait emporter à la capitale...

V

@

Le théâtre a subi les changements que les nécessités de la scène imposent peu à peu ; le nombre des actes a diminué ; dans la plupart des cas, il n'y en a plus que trois : exposition, développement et dénouement, ce dernier généralement rapide.

De tout le théâtre moderne, peu de pièces ont atteint la célébrité littéraire : leur succès reste cantonné à la scène ; les

Essai sur la littérature chinoise

éditions sont en petit nombre. On ne les imprime que pour les acteurs ; impressions détestables, tout petit format, caractères mal formés, papier à bon marché.

Dans l'appareil de la scène, rien n'a été changé. A Changhaï, un théâtre où ne jouent que ^{p.331} des femmes attire beaucoup le public, mais partout ailleurs, les rôles sont tenus uniquement par des hommes.

Nous donnons la traduction complète d'une pièce tragi-comique : *La lanterne ornée de lotus*, dont le succès a été et est encore considérable.

La lanterne ornée de lotus

Le *vieillard*, il monte (sur la scène) et chante :

— Le corbeau, le canard et la pie volent dans le ciel. Le bonheur et le malheur vont ensemble et ne peuvent être séparés.

Les deux *jeunes gens*, parlant :

— Papa, un grand malheur est arrivé.

Le *vieillard*, parlant :

— Votre maître vous a battus ? Mais qu'y a-t-il ? Dites-moi quel est le grand malheur qui est arrivé.

Les deux *jeunes gens*, parlant :

— Papa, il y a des choses que je ne sais pas ; mais votre enfant qui étudiait dans l'école du sud a tué Ts'in Kouan-pao.

Le *vieillard*, parlant :

Essai sur la littérature chinoise

— Qu'est-ce que vous racontez ?

Les deux *jeunes gens*, parlant :

— Tué !

Le *vieillard*, parlant :

— Quel malheur !

Les deux *jeunes gens*, parlant :_{p.332}

— Papa, réveillez-vous !

Le *vieillard*, chantant :

— J'entends dire que les petits esclaves ont tué un
homme.

L'eau froide coule et va rejoindre l'eau.

Fais suivre tes réponses à mes questions

Et explique-moi cette affaire de l'école du sud, Kouang-
hiang.

Le *vieillard*, parlant :

— Hé ! mon fils !

Le *jeune homme*, parlant :

— Papa ?

Le *vieillard*, parlant :

— Pendant que tu étudiais dans l'école du sud, Ts'in
Kouan-pao a été tué, mais par qui ?

Kouang-hiang, parlant :

— Votre enfant l'a tué.

Le *vieillard*, parlant :

— Tu dois savoir que ceux qui ont tué un homme

Essai sur la littérature chinoise

perdent la vie.

Kouang-hiang, parlant :

— Il est respectable de payer la vie par la vie.

Le *vieillard*, parlant :

— Il faut abandonner son père et sa mère.

K'ouang-hiang, parlant :

— Hé bien ! on abandonne son père et sa mère !

Le *vieillard*, parlant :

— Fi ! Esclave !

Il chante : p.333

— Kouang-hiang agit vraiment contre toutes les règles ;
il n'a pas craint de tuer un homme à l'école du sud,
mais il faut que j'interroge aussi mon fils Tsieou, qu'il
m'explique clairement cette affaire de l'école du sud.

Parlant :

— Fils !

Tsieou, parlant :

— Papa ?

Le *vieillard*, parlant :

— Pendant que tu étudiais à l'école du sud, qui est-ce
qui a tué Ts'in Kouan-pao ?

Tsieou, parlant :

— C'est votre fils qui l'a tué.

Essai sur la littérature chinoise

Le *vieillard*, parlant :

— Esclave !

Il chante :

— Que maudit soit mon fils Tsieou

Dans toute cette affaire de l'école du sud.

Je veux attacher mes fils aux colonnes de la salle,

Pour qu'ils écoutent la comparaison que leur père va
leur dire.

Parlant :

— J'ai une comparaison à vous dire.

Les deux *jeunes gens*, parlant :

— Papa, expliquez-vous je vous en prie.

Le *vieillard*, parlant :

— Autrefois, il y avait un nommé ^{p.334} Kou Tchou-Kiun qui avait deux fils ; l'aîné se nommait Po-yi, le second Chou-tsi. Ce jour-là Kou Tchou-Kiun étant malade, s'était couché ; il appela ses deux enfants au pied de son lit pour donner le trône à l'un d'eux ; le frère aîné donna le legs au frère cadet ; le cadet le rendit au frère aîné. Un jour Kou Tchou-Kiun fut comme un dragon s'écroulant de son char ; il mourut sur son lit. Po-yi sortit du palais par la Porte Tong-houa : Chou-tsi par la Porte Si-houa. Tous les deux, ils coururent jusqu'aux monts Cheou-yang où ils se nourrirent de grains de pins et où ils burent l'eau des sources. Plus tard, au moment

Essai sur la littérature chinoise

où Wou-wang combattant Tcheou venait de lui dire, très en colère : « Tu as mangé de ta bouche tout le pays de ton prince » ¹, à ce moment Po-yi et Chou-tsi moururent de faim ; ils ne mangèrent plus de graines de pin, ils ne burent plus l'eau des sources ; ils étaient vivants ; ils moururent de faim au pied des monts Cheou-yang.

Les deux *jeunes gens*, parlant :

— Qu'est-ce que cela prouve ?

Le *vieillard*, parlant :

— Il y a une poésie qui peut servir de preuve :

« Les deux grands ermites Chou-tsi et Po-yi,
Refusant le trône, ne voulurent pas siéger sur le siège
d'or. p.335

Tous les deux s'enfuirent en courant

Et, vivants, ils moururent de faim aux monts Cheou-yang.

Il chante en s'avancant :

— Lieou Hing-tchang a quelque chose à dire : il vous parle, écoutez-le : Po-yi et Chou-tsi ont été très respectueux avec leurs parents et ils sont morts de faim dans une forêt du mont Cheou-yang. Vous avez tué un homme, il vous faudra mourir. Vous avez tué Ts'in

¹ Wou Wang, empereur en 1122 avant J.-C. Tcheou se révolta contre lui et ravagea le pays.

Essai sur la littérature chinoise

Kouan-pao, il va falloir que je prenne Kouang-hiang et que j'aie donné sa vie. Il faut que je prenne Tsieou et que j'aie donné sa vie. Mais dans le haut de la maison, il y a encore votre mère Wang Kouei-ying ; j'ai beau réfléchir, je ne vois pas de moyen, il faut la prévenir. Mes enfants, appelez votre mère.

Les deux *jeunes gens*, parlant :

— Mère, on vous demande !

Le *premier rôle de femme* monte en chantant !

— Dans le pavillon latéral, j'ai entendu
La voix de mes enfants qui m'appelaient,
Et je suis sortie pour venir...

Le *vieillard*, parlant :

— Esclaves !

Les deux *jeunes gens* parlant :

— Papa ?_{p.336}

Le *premier rôle de femme*, chantant :

— J'ai entendu Monsieur Lieou fort en colère.
Et je suis venue voir Monsieur
Et respectueusement, je vous demande, Monsieur,
Pourquoi vous lancez des éclairs en grondant comme le
tonnerre.

Le *vieillard*, parlant :

— Ha ! ha ! assez ! assez !

Essai sur la littérature chinoise

Le *premier rôle de femme*, près de la balustrade qui entoure la scène.

— N'est-ce pas à cause de votre fonction ? Vous aurait-on fait injure ? Vous refuse-t-on de l'avancement ?

Le *vieillard* parlant :

— Je suis maintenant du 4^e degré, je puis, en haut, servir mes supérieurs : en bas, gouverner le peuple : comment ne serais-je pas satisfait de mon emploi ?

Le *premier rôle de femme* parlant :

— Ha ?

Chantant :

— N'est-ce pas que vous avez faim ? Votre petite esclave va courir à la cuisine et préparer elle-même la nourriture.

Le *vieillard*, parlant :

— Arrêtez : songez que je prends chaque jour trois thés et quatre repas : le matin, du poisson, le soir, de la viande ; comment mon estomac ne serait-il pas satisfait ? Ce n'est pas cela. p.337

Le *premier rôle de femme*, parlant :

— Ha ?

Chantant :

— N'est-ce pas que vos deux enfants ne savent pas leur leçon ? Votre petite esclave va courir et les faire

Essai sur la littérature chinoise

répéter.

Le *vieillard*, parlant :

— Arrêtez ! Nos deux enfants que toi et moi nous avons élevés, quand il faut les battre, nous les battons ; quand il faut les injurier, nous les injurons ; ce n'est pas cela.

Le *premier rôle de femme* parlant :

— Ce n'est pas ceci, ce n'est pas cela ; je ne peux pas deviner. Ne serait-ce pas parce que devant le Yamen (palais) du sous-préfet, on a tué un homme ?

Le *vieillard*, parlant :

— Hélas, femme, que dis-tu ? Une affaire de mort d'homme n'est pas terminée, et voici qu'une seconde mort d'homme est annoncée.

Le *premier rôle de femme*, parlant :

— Hé ! hé ! Monsieur ! Que veulent dire ces paroles ?

Le *vieillard*, parlant :

— Vos deux enfants, étudiant à l'école du sud, ont tué Ts'in Kouan-pao.

Le *premier rôle de femme*, parlant :

— Monsieur, expliquez-moi !

Le *vieillard*, parlant : p.338

— Tué !

Le *premier rôle de femme*, parlant :

Essai sur la littérature chinoise

— Quel malheur !

Le *vieillard*, parlant :

— Femme, réveillez-vous !

Le *premier rôle de femme*, chantant :

— Je viens d'apprendre que ces deux petits esclaves ont
tué un homme.

L'eau froide coule et va rejoindre l'eau.

Je presse le seigneur de questions

Afin qu'il me réponde sur cette affaire de l'école du sud.

Le *vieillard*, parlant :

— J'ai demandé à Kouang hiang, c'est Kouang Kiang qui
a tué.

Le *premier rôle de femme*, parlant :

— Il faut demander à mon Tsieou-eul.

Le *vieillard*, parlant. :

— J'ai demandé à Tsieou, il dit que c'est lui, Tsieou, qui
a tué.

Le *premier rôle de femme*, parlant :

— Monsieur, il ne faut pas faire ainsi ; attendez, je vais
en prendre un et le battre en l'interrogeant.

Le *vieillard*, parlant :

— Femme, vous avez un grand talent, faites.

Le *premier rôle de femme*, parlant :

— Hé ! Kouang-hiang.

Essai sur la littérature chinoise

Kouang-hiang, parlant : p.339

— Mère ?

Le premier rôle de femme, parlant :

— Pendant que tu étudiais dans l'école du sud, celui qui a tué Ts'in Kouan-pao, qui est-ce ?

K'ouang-hiang, parlant :

— C'est votre fils qui l'a tué.

Le premier rôle de femme, parlant :

— Ne sais-tu pas que celui qui a tué doit perdre la vie ?

K'ouang-hiang, parlant :

— Votre fils est prêt à donner sa vie pour la vie (de celui qu'il a tué).

Le premier rôle de femme, parlant :

— Et il abandonnerait son père et sa mère ?

K'ouang-hiang, parlant :

— Il abandonnerait, son père et sa mère.

Le premier rôle de femme, parlant :

— Tu pourrais aussi abandonner ta propre vie ?

K'ouang-hiang, parlant :

— C'est ainsi : mon destin, je le suivrai.

Le premier rôle de femme, parlant :

— Esclave

Chantant :

Essai sur la littérature chinoise

— Cet esclave agit vraiment contre toutes les règles.
Il ne devait pas tuer un homme dans l'école du sud.
Je vais prendre en main la loi familiale et frapper mon
enfant. p.340

Le *vieillard*, avançant rapidement, parle :

— Femme, K'ouan hiang est un enfant sans mère, mais
avec un père : laisse-moi le frapper.

Le *premier rôle de femme*, parlant :

— Monsieur, vous êtes en colère, attendez ; nous avons
interrogé K'ouang'-hiang : il faut interroger Tsieou, afin
qu'il explique cette affaire de l'école du sud.

— Tsiéou !

Tsieou-eul, parlant :

— Mère ?

Le *rôle de femme*, parlant :

— Pendant que tu étudiais à l'école du sud, ce Ts'in
Kouan-pao, qui l'a tué ?

Tsieou, parlant :

— Votre fils l'a tué.

Le *rôle de femme*, parlant :

— Ne sais-tu pas que celui qui a tué un homme doit le
payer de sa vie ?

Tsieou, parlant :

— Votre fils est disposé à le payer de sa vie.

Essai sur la littérature chinoise

Le rôle de femme, parlant :

— Et tu pourrais abandonner tes parents ?

Tsieou, parlant

— J'abandonnerais mes parents.

Le rôle de femme, parlant :

— Tu pourrais abandonner ta propre vie, chien ?

Tsieou, parlant :

— Oui, Tsieou suivra son destin. p.341

Le rôle de femme, parlant :

— Esclave : n'ose plus te présenter devant moi.

Tu ne devais pas tuer un homme.

Je vais prendre en main. la loi familiale et frapper mon fils.

Le vieillard, avançant rapidement, parle :

— Hé ! Hé ! Femme. Tsieou est un enfant qui a son père, mais qui n'a pas de mère ; ne le frappe pas ; nous allons le juger.

Le rôle de femme, parlant :

— Ha !

Elle chante :

— Monsieur, vous venez de me dire deux fois que, d'un cœur dur, je voulais battre ces enfants ; vous savez pourtant que tout coup porté sur le corps des enfants blesse le cœur de la mère.

Essai sur la littérature chinoise

Le *vieillard*, parlant :

— Nous pourrions les interroger plus à fond.

Le *rôle de femme*, parlant :

— Votre servante a demandé à Kouang-hiang ; Kouang-hiang dit avoir tué.

Le *vieillard*, parlant :

— Il faut demander encore à Tsieou-eul.

Le *rôle de femme*, parlant :

— Votre servante a encore demandé à Tsieou-eul; c'est Tsieou-eul qui a frappé.

Le *vieillard*, parlant :

— Femme, tu es une personne prudente, une ^{p.342} épouse de principes ; il m'est pénible de te dire que tu es une sotte.

La *femme*, parlant :

— Monsieur, cette parole est erronée ; vous êtes de belle apparence ; vous avez les sceaux du préfet de Lou Tcheou ; vous respectez vos supérieurs, vous protégez le peuple et ses biens ; mais pour cette affaire domestique, vous n'avez rien éclairci et vous accablez d'injures votre servante.

Le *vieillard*, parlant :

— Là ! Là ! Femme, je pense bien que lorsque je descends du tribunal, j'ai bonne apparence ; je garde

Essai sur la littérature chinoise

avec vigilance les sceaux de préfet de Lou Tcheou ; le peuple ne se révolte pas dans ma préfecture. S'il y avait des révoltés dans ma préfecture, je frapperais quand il faudrait frapper, et je punirais de cangue quand il faudrait le faire. Mais pour ces deux petits esclaves, qui les a mis au monde, est-ce toi ou moi ? Frappe celui-ci, injurie celui-là, il faudra en tous cas faire un rapport sur cette difficile affaire de famille.

La *femme*, parlant :

— A quoi servirait de faire un rapport sur cette difficile affaire de famille ? Tu interrogues mon fils, j'interroge ton fils ; tous deux sont interrogés et nous pourrions alors facilement comprendre, n'est-il pas vrai ? p.343

Le *vieillard*, parlant :

— Est-ce vrai, Tsieou-eul ?

Tsieou-eul, parlant :

— Papa ?

Le *vieillard*, parlant :

— Ce Ts'in Kouan-pao, qui l'a tué ?

Tsieou-eul, parlant :

— C'est votre fils qui l'a tué ; mon frère aîné était debout à côté de moi, il n'a pas bougé la main.

Le *vieillard*, parlant :

— Voilà qui est clair !

Essai sur la littérature chinoise

La *femme*, parlant :

— K'ouang-hiang !

K'ouang-hiang, parlant :

— Mère ?

La *femme*, parlant :

— Ts'in Kouan-pao, qui l'a tué ?

K'ouang-hiang, parlant :

— C'est votre fils qui l'a tué ; mon frère cadet était debout à côté de moi, il n'a pas bougé la main.

La *femme*, parlant :

— Voilà pourtant qui est clair ! j'interroge K'ouang-hiang, c'est lui qui a frappé ; Tsieou-eul était debout à côté, il n'a pas levé la main.

Le *vieillard*, parlant :

— C'est sûrement Tsieou-eul qui a frappé !

La *femme*, parlant : p.344

— C'est sûrement Kouang-hiang qui a frappé

Le *vieillard*, parlant :

— Non !

La *femme*, parlant :

— Si ! ce n'est pas la peine de faire comme cela, Monsieur, il vaut mieux que chacun demande à son enfant, alors on comprendra mieux.

Essai sur la littérature chinoise

Le *vieillard*, parlant :

— Soit, femme, faisons ainsi ; interroge.

La *femme*, parlant :

— Que Monsieur interroge.

Le *vieillard*, parlant :

— Interroge, toi, femme !

La *femme*, parlant :

— Et pourquoi moi d'abord ?

Le *vieillard*, parlant :

— Qu'est-ce qu'il y a, là-haut !

La *femme*, parlant :

— Le ciel.

Le *vieillard*, parlant :

— Et en bas ?

La *femme*, parlant :

— La terre.

Le *vieillard*, parlant :

— C'est l'image du père et de la mère (la mère doit obéir au père, comme la terre est influencée par le ciel).

Le *vieillard*, continuant : p.345

— Kouang-hiang ? Ce Ts'in Kouan-pao, au fond, qui l'a tué ?

Kouang-hiang parlant :

Essai sur la littérature chinoise

— C'est votre fils qui l'a tué !

Le *vieillard*, parlant :

— Tu étais donc dans le corps de ton frère cadet, c'est peut-être cela ?

La *femme*, parlant :

— Tsieou-eul ! Ts'in Kouan-pao, en réalité, qui est ce qui l'a tué ?

Tsieou-eul, parlant :

— C'est votre fils qui l'a tué.

La *femme*, parlant :

— Tu étais dans le corps de ton frère aîné, c'est peut-être cela ? Vous avez compris, vous, Monsieur ?

Le *vieillard*, parlant :

— J'interroge Kouang-hiang, il dit que c'est Ts'ieou-eul qui a tué ; Kouang-hiang était à côté. Il n'a pas levé la main.

La *femme*, parlant :

— J'interroge Tsieou-eul, alors c'est K'ouang-hiang qui a tué, Tsieou-eul était à côté et n'a pas bougé la main.

Le *vieillard*, parlant :

— C'est certainement Tsieou qui a tué.

La *femme*, parlant :

— C'est certainement Kouang-hiang qui a tué.

Essai sur la littérature chinoise

Le *vieillard*, parlant : p.346

— Non !

La *femme*, parlant :

— Si !

Le *vieillard*, parlant :

— Si d'un côté ce n'est pas K'ouang-hiang qui a tué et si de l'autre côté ce n'est pas Tsieou-eul qui a tué, c'est sans doute moi qui en secret suis sorti de mon tribunal pour aller tuer Ts'in Kouan-pao ? Heureusement que dans la cour il y a la famille qui m'aurait vu, et qu'aux portes il y a des gardes qui m'auraient remarqué.

La *femme*, parlant :

— Jusqu'où allez-vous donc, Monsieur ? Si, d'un côté ce n'est pas K'ouang-hiang qui a tué et si, de l'autre côté, ce n'est pas Tsieou-eul qui a tué, alors c'est sans doute moi qui en secret suis sortie du palais et qui ai tué Ts'in Kouan-pao ? Heureusement qu'il y a des gardes et des passants !

Le *vieillard*, parlant :

— Femme, jusqu'où vas-tu ? Il ne faut pas agir ainsi. Si c'est Kouang-hiang qui a tué, K'ouanghiang expiera son crime. Si c'est Tsieou-eul qui a tué, Tsieou-eul expiera aussi son crime. — K'ouang-hiang !

Il chante :

— Ce détestable esclave est vraiment trop barbare ;

Essai sur la littérature chinoise

non seulement, il a tué Ts'in Kouan-pao, mais encore il s'amuse avec un fil de chanvre en ce moment qui est grave. p.347

La *femme*, parlant :

— Monsieur, qu'allons-nous faire ?

Le *vieillard*, parlant :

— Il faut trouver le nom du meurtrier de Ts'in Kouan-pao !

La *femme*, parlant :

— Monsieur, vous rappelez-vous les paroles de San-cheng ?

Le *vieillard*, parlant :

— Si tu te mets à citer San-Cheng, je vais te détester.

La *femme*, parlant :

— Là, vous me détestez, j'en étais sûre.

Le *vieillard*, parlant :

— Moi, te détester ? comment pourrais-je ? je me rappelle, au moment où nous sommes arrivés toi et moi, à la capitale, sur la route après avoir passé les monts Kouang-tang, j'ai été piqué par un serpent ; n'était-ce pas affreux ? tu as acheté une lanterne ornée de lotus et tu l'as offerte à San-cheng. Elle était ma femme à cette époque et m'a donné ce fils, et voici maintenant ce grand malheur qui m'arrive. Te détester ? non, je ne te déteste pas.

Essai sur la littérature chinoise

La *femme*, parlant :

— Ce n'est pas la peine de tant parler, Monsieur : vous, prenez Kouang-hiang et partons ; moi, je vais prendre Tsieou-eul, ils donneront leur vie pour la vie qu'ils ont prise. p.348

Le *vieillard*, parlant :

— Je ne le veux pas.

La *femme* parlant :

— Je vous en supplie.

Le *vieillard*, parlant :

— Je suis à genoux devant toi.

La *femme*, parlant :

— Cela ne va pas. (Elle chante). Pour un mot que mon fils a dit, l'envoyer à la mort, non ; je prends Tsieou-eul dans mes bras et je rentre.

Le *vieillard*, parlant :

— Femme, je suis agenouillé depuis longtemps.

La *femme*, parlant :

— Et je crains que vous ne perdiez encore votre femme, bien que vos deux genoux soient dans la poussière. Quelle idée invraisemblable de prendre la vie de mon fils !

Le *vieillard*, parlant.

— Quand le bonheur reviendra-t-il ?

Essai sur la littérature chinoise

La *femme*, parlant :

— Voulez-vous prendre votre thé ?

Le *vieillard*, parlant :

— Je pense bien en vérité à prendre mon thé ! il faut juger K'ouang-hiang.

La *femme*, parlant :

— Eh bien ! Moi, je vais prendre le thé.

Le *vieillard*, parlant :

— Kouang-hiang !

Kouang-hiang : p.349

— Papa ?

Le *vieillard*, parlant :

— Mon fils, tu es impliqué dans un procès à faire couper une tête, tu as un père, mais ta mère n'est plus, ce n'est pas madame Wang qui t'a mis au monde, c'est San-cheng qui était ta mère.

Kouang-hiang parlant :

— Votre fils ne vous croit pas.

Le *vieillard*, parlant :

— Ce que je te dis, tu ne le crois pas ; il y a pourtant des livres de famille qui en font foi.

Kouang-hiang, parlant :

— Comme je suis malheureux ! né à Lou-tcheou, élevé

Essai sur la littérature chinoise

à Lou-tcheou, qui ne connaît le petit Kouang-hiang ?

Le *vieillard*, parlant :

— C'est vrai ! (Il chante :) Mon fils est né à Lou-Tcheou, il a été élevé à Lou-tcheou, qui n'y connaît pas le petit K'ouang-hiang ?

La *femme*, parlant :

— Monsieur, voulez-vous du thé ?

Le *vieillard*, parlant :

— Merci bien, femme.

La *femme*, parlant :

— Au fond, Monsieur, pourquoi ne pas relâcher Kouang-hiang ?

Le *vieillard*, parlant :

— La pensée de voir Kouang-hiang partir pour la mort me déchirerait le cœur. p.350

La *femme*, parlant :

— Relâche ton fils, je prends le mien et c'est lui qui expiera le crime, il ne faut pas discuter. (Elle chante)

— Voir partir Tsieou-eul pour la mort, cela me déchirerait vraiment le cœur... (ils rentrent et descendent).

Ts'in, monte et crie :

— Détestable Lieou Hing-Tchang ! Il a tué mon fils !

Essai sur la littérature chinoise

Holà !

Wei, parlant :

— Voilà !

Ts'in, parlant :

— Le second fils de Lieou vient pour payer son crime ;
fais-le entrer.

Wei, parlant :

— Bien !

Le *vieillard*, montant, parle :

— J'ai quitté la préfecture de Lou-Tcheou, et je vais
venir ici devant la porte de Ts'in. Y a-t-il quelqu'un à la
porte ?

Wei, parlant :

— D'où venez-vous ?

Le *vieillard*, parlant :

— C'est le fils de Lieou qui vient expier son crime.

Wei, parlant : p.351

— Alors vous êtes Lieou le Vieil oncle ?

Le *vieillard*, parlant :

— Précisément.

Wei, parlant :

— Vous venez aux informations ?

Le *vieillard*, parlant :

Essai sur la littérature chinoise

— Oui.

Wei, parlant :

— Ho ! ho ! alors, prenez garde ! (Il annonce) Voici Monsieur Lieou qui entre.

Ts'in, parlant :

— Pourquoi Monsieur Lieou daigne-t-il venir me voir ? Restez debout et, ne vous agenouillez pas, je vous en prie !

Le *vieillard*, parlant :

— Vous n'êtes pas mon supérieur, pourquoi m'agenouillerais-je ?

Ts'in, parlant :

— Parce que c'est votre fils Kouang-hiang qui a tué mon enfant ; et pourquoi d'ailleurs m'amenez-vous Tsieou-eul ?

Le *vieillard*, parlant :

— Mon fils a tué ton fils. Je n'ai qu'un fils, peu t'importe que ce soit K'ouang-hiang ou Tsieou-eul qui expie le crime.

Ts'in, parlant :

— Ton fils a tué mon fils ; tu viens de toi-même, qu'il soit fait selon ta volonté.... Holà !

Wei, parlant : p.352

— Voilà !

Essai sur la littérature chinoise

Ts'in, parlant :

— Prends T'sieou-eul et frappe-le à coups de bâton jusqu'à ce qu'il meure.

Wei, parlant :

— Monsieur Lieou a pris le bâton !

Ts'in, parlant :

— Pourquoi prenez-vous le bâton ?

Le *vieillard*, parlant :

— O Seigneur ! mon fils a tué ton fils ; c'est un grand malheur. Pour une erreur d'un instant, tu veux prendre mon fils qui est tout vivant et le tuer. Cela ne fait-il pas saigner le cœur ?

Ts'in, parlant :

— Ah ! ah !... mais ton fils a tué le mien... Lieou.

Le *vieillard*, parlant :

— Seigneur !

Ts'in, parlant :

— Baisse la tête pour que je voie.

Le *vieillard*, parlant :

— Pour voir quoi ?

Ts'in parlant :

— Je vais dévaster le grenier de tes cheveux blancs (je vais tuer celui qui devait nourrir ta vieillesse), mais tu

Essai sur la littérature chinoise

as ravagé la postérité des Ts'in. Ah ! ah ! ah ! (Il sanglote)... Holà !

Wei, parlant :

— Voilà. p.353

Ts'in, parlant :

— Prends rapidement Tsieou-eul, bâtonne-le jusqu'à ce qu'il meure...

Wei, parlant :

— Seigneur, Tsieou-eul est mort.

Ts'in, parlant :

— Bon ! coupe la tête du cadavre et suspends-la devant la porte de la préfecture.

(Ils descendent.)

La *femme* parlant :

— Ma chair tremble et mon cœur est effrayé ; assise ou couchée, je ne puis tenir en paix.

Le *vieillard*, parlant :

— Femme ! Grand malheur !

La *femme*, parlant :

— Quel grand malheur ?

Le *vieillard*, parlant :

— Tsieou-eul est mort.

Essai sur la littérature chinoise

La *femme*, sanglotant :

- Malheur ! malheur ! (Elle chante) : J'apprends que Tsieou-eul est mort, mon cœur de mère est déchiré, je te hais, et je veux te mordre et t'arracher un morceau de chair.

Le *vieillard*, parlant :

- Aïe ! aïe ! hélas, il faut encore agir, ce n'est pas tout. Il faut prendre encore la tête et le cadavre de Tsieou-eul et agir selon les rites. p.354

La *femme*, parlant :

- Alors, Monsieur, passez !

Le *vieillard*, parlant :

- Passez, femme ! Passez, femme !...

(Ils descendent.)

VI

@

L'Histoire est continuée sur les plans inventés par Pan Kou au II^e siècle avant notre ère.

Les annales de la dynastie régnante ne pouvant, selon la coutume, être compilées et publiées, on imprime, d'année en année, toutes les pièces officielles, rapports de vice-rois, décrets impériaux et règlements généraux qui serviront aux histoires de l'avenir. Ce recueil : *Le Registre des fleurs d'Orient (Tong houa*

Essai sur la littérature chinoise

lou) contient déjà 150 volumes.

VII

@

La Géographie a été poussée à un point que nous ignorons en Europe : nos traités sont des manuels enfantins et sans intérêt, à côté des livres chinois.

La Géographie générale des grands Ts'ing (Ta Ts'ing yi t'ong tche) est un modèle que nous ^{p.355} devrions imiter : il contient tout ce qui peut être écrit sur ce qui existe en Chine. Les cours des fleuves sont indiqués avec leurs crues, leurs variations, l'histoire de leurs découvertes, les cérémonies qui se passent sur leurs eaux. Chaque ville est détaillée minutieusement : les monuments, les antiquités, sont mentionnés avec une courte notice sur leurs origines et une biographie des hommes célèbres de chaque localité. Bref, il n'est pas de renseignement que l'on ne trouve dans ce monument qui comprend d'ailleurs 356 livres.

Chaque province possède en outre une monographie spéciale (*T'ong-tche*) fort détaillée.

Chaque préfecture et sous-préfecture possède aussi ses annales locales (*tche-chou*) qui décrivent tout ce qui se rapporte au district.

Il existe enfin un grand nombre de récits de voyage parmi lesquels il faut citer le *Journal d'une mission diplomatique en Angleterre, France, Belgique et Italie* (Tch'ou-che Ying Yi Pi sseu-kouo Je-ki) exécuté en 1890 par le ministre Siue Fou-tch'eng.

Essai sur la littérature chinoise

Les descriptions sèches et courtes, l'abondance des chiffres ne compensent pas l'absence absolue de toute impression personnelle. L'arrivée à Marseille est typique :

« 16^e jour. A l'heure Mao exactement, nous arrivons à Marseille. Depuis hier midi jusqu'à maintenant, nous avons parcouru 232 milles ^{p.356} marins ; nous sommes à 43° 17 au nord de l'Équateur et à 111° 7 de l'ouest de Pékin. Marseille est très ancien : en l'an 5 ou 600 avant l'ère occidentale, des gens du Hi-la (Grecs) vinrent d'Asie et fondèrent la ville ; le commerce prospéra de jour en jour et augmenta encore après l'ouverture du canal de Suez.

Le conseiller de 2^e classe séjournant en France Tchen Ki-t'ong est venu de notre légation : il s'occupe de tout.

A l'heure Tch'en, nous débarquons et nous entrons dans l'hôtel le plus grand de Marseille : on nous donne la chambre n° 26 ; il y a sept étages.

Il y a plus de 400.000 habitants à Marseille ; les rues sont populeuses, comme dans les concessions étrangères à Changhaï ; il y a des maisons à 6 et 7 étages ; le thermomètre marque 60° (fahrenheit).

Tout l'esprit chinois se dévoile dans ces lignes calculateur, observateur attentif et fin, mais engoncé et perdu par le souci de sa dignité et par l'orgueil de son passé.

Nous ne pouvons nous empêcher de citer, comme opposition, la page où le thibétain amené en France par M. Jacques Bacot, en 1908, raconte ses impressions à Marseille.

Essai sur la littérature chinoise

« Deux jours s'étant écoulés, je suis sorti pour visiter Marseille : sur une montagne haute de ^{p.357} neuf étages se trouve une grande église. Pour monter sur cette montagne, il y a plusieurs sortes de chemins. Moi, pour monter, étant entré dans une petite maison (ascenseur) au pied de la montagne, je vis des hommes assis. Et, le temps d'un cri, la maison fut transportée en haut de la montagne au seuil de l'église.

Dans l'auberge, il y avait huit étages et plus de cent chambres, les murs sont de pierres, les colonnes et les poutres en fer et les planchers en verre. En haut comme en bas, il y a de l'eau et l'escalier compte plus de 100 marches...

Je mangeais avec les maîtres de l'auberge sur une table ronde. La coutume, le matin, est de manger un petit repas de lait, de café, de beurre et de sucre. A midi et le soir, on fait deux grands repas de viande, de poissons, de fruits et de sucreries.

Avant de faire ces repas, il faut laver son corps et ses mains et secouer la poussière de ses vêtements. Et quand je reviendrai dans ma patrie, quand je dirai, chien méprisable, que j'ai fait, selon cette coutume, tous les hommes, incrédules, se boucheront les oreilles.

VIII

@

Essai sur la littérature chinoise

La Médecine ne possède d'ouvrages généraux que depuis le XVI^e siècle ; quelques ouvrages ^{p.358} anciens comme le *Traité de médecine interne (Nei King)* de Houang-ti (2698-2598 avant J.-C.) étant plus ou moins apocryphes.

Le *Traité général de Médecine. (Kou-Kin Yi-t'ong)* de Si Tch'ouen-fou, fin du XVI^e siècle, est encore le plus complet et le plus intéressant.

Il existe un grand nombre de monographies : maladies cutanées, petite vérole, maladies de foie, gynécologie, etc.

L'art vétérinaire est poussé assez à fond, surtout en ce qui concerne le cheval.

IX

@

Les Arts ont donné lieu à une abondante littérature, musique, bibelotage, porcelaine, peinture, dessin, sculpture.

Des figures bien dessinées accompagnent le texte et font de ces ouvrages des documents précieux pour l'histoire de l'art.

X

@

Le Droit est représenté comme pour nous, d'abord par le code, *Lois de la dynastie Ts'ing (Ta Ts'ing Liu-li)* et, ensuite, par des manuels explicatifs avec tableaux.

XI

@

p.359 L'Agriculture est bien représentée par des études de cultures spéciales : thé, riz, etc., et des traités généraux dont le meilleur est le *Livre complet d'agriculture (Nong tcheng tsiuan Chou)* de *Siu Kouang-hi* au XVI^e siècle.

XII

@

Les Ouvrages généraux, dictionnaires, encyclopédies et dictionnaires biographiques, écrits pendant cette période sont des reproductions améliorées et perfectionnées de ce qui a été fait sous les dynasties précédentes.

Le *Dictionnaire de K'ang-hi (K'ang-hi tseu-lien)* composé au XVIII^e siècle est comparable à nos meilleurs dictionnaires. Des caractères, au nombre de 40.000 environ, sont rangés sous 214 clefs (ou radicaux).

Le *Yuan Kien lei han* et la *T'ou-chou Tsi-tch'eng* sont deux encyclopédies, dont le plan se rapproche de celui des nôtres, et qui constituent à elles seules une bibliothèque.

Le *Li Tai ming-hien lie-niu che sing P'ou* est un dictionnaire biographique parfait ; il a été composé par Siao Tche-han à la fin du XVIII^e siècle. p.360

Essai sur la littérature chinoise

OUVRAGES PRINCIPAUX

POÉSIE

La collection des Apparences. Jong-ts'í Tsi, par LI TIEN-FOU (1634-1699).

Poèmes de la Dynastie. Kin-ting Kouo-tch'ao che pie ts'ai tsi, recueil de poésies de la dynastie Ts'ing, publié en 1767 par CHEN TO-TS'ÏEN (1673-1770).

Traité critique sur l'art de rimer. T'ien Sseu T'ou p'ou, par MAO SIEN-CHOU (1650 environ).

Dissertations sur la poésie. Man-t'ang Chouo Che, par SONG MAN-T'ANG (Song-lao) (1634-1714).

Poésies des empereurs (de la dynastie Tsing). *Yu-tche che*.

Siao-ts'ang chen fang che tsi, recueil de poésies par YUAN-MEI (1727-1814) (Souei yuan).

CONTES

Histoires étranges du pavillon de la Retraite. Leao-tchai Tche-yi, XVII^e siècle.

Nouveau Recueil. Sin-tsi-hiai, par YUAN-MEI (Souei-yuan) (1727-1814).

Contes de Kio-che. Kio-che Heng-yen, 12 contes, par KIO-CHE-PAI-KOUAN, XVII^e siècle.

Merveilles de l'antiquité et des temps modernes. Kin-Kou Ki Kouan, 40 contes, XVIII^e siècle.

Clochettes à l'unisson. Hiai-touo, par CHEN K'I-FONG, fin du XVIII^e siècle.

Nouvelles de convoitise et de plaisirs. T'an-houan pao, par YU-YIN TCHOU JEN.

La Calebasse dure. K'ien-hou tsi, traditions et anecdotes réunies par TCH'OU-JEN-HOU KIO KIA.

Nouvelles causeries dans une plaine en automne. Ts'ieou p'ing Sin yen, par T'ÏEN HOU FEOU TCH'A SAN JEN (1792).

ROMANS

Les deux cousines. YU KIAO LI, 3^e tsai tseu, traduit par REMUSAT en 1826.

Mlles Chan et Ling, MM. P'ing et Yen. P'ing Chan Ling Yen, 4^e tsai tseu, XVII^e siècle, 20 chapitres, traduit par STANISLAS JULIEN, en 1845.

Les démons vaincus. P'ing-Kouei Tchouen, par YANG-TCHE TS'IAO-YUN CHANG-JEN, début du XVIII^e siècle, 9 chapitres, 9^e tsai tseu.

Essai sur la littérature chinoise

La Tablette blanche. Pai-Kouei tche, 10^e tsai tseu, XVII^e siècle, 16 chapitres, par TS'OUËI SIANG-TCH'OUAN.

Mlles Kin p'ing et mei. Kin p'ing mei, roman licencieux de la seconde moitié du XVI^e siècle, 100 chapitres, traduit en 1911 sous le titre de *Lotus d'Or*.

Les pruniers refleuris. Eul-tou mei, fin du XVI^e siècle, 6 livres, 44 chapitres, fin du XVI^e siècle, par CHAO YUE KIN-CHE.

Le Rêve dans le Pavillon Rouge. Hong-leou mong, XVIII^e siècle, 120 chapitres, attribué à TS'AO SIUE-K'IN.

Le Bonze Mèche-de-lampe. Teng-ts'ao Houo-Chang, roman licencieux du XIX^e siècle. p.361

Du Ciel, il pleut des fleurs. T'ien yu houa, attribué à T'AO TCHENG-HOUAI, XVII^e siècle.

Histoire postérieure de la Méditation et de la Vérité. Chan Tchen Heou-che, par TS'ING-K'I TAO JEN, XVI^e siècle, 55 chapitres.

Autre histoire de la Méditation et de la Vérité. (Chan Tchen yi-tche), par TS'ING-K'I TAO JEN, 40 chapitres, XVI^e siècle.

Défaite des démons, respect des relations et voyage en Orient. (Sao-mei touan louen-Tong-yeou Ki), par TS'ING-K'I TAO JEN, XVI^e siècle.

Le papillon entremetteur. (Hou-tie mei), par NAN-YO TAO JEN, 16 chapitres.

Une poignée de neige. (Yi fong siue), fin du XVIII^e siècle, 40 chapitres.

L'ombre des fleurs à travers le store. (K'o lien houa ying), 48 chapitres.

HISTOIRE

Histoire des Ming. Ming che (1368 à 1643), par TCHANG YEN-YU, XVIII^e siècle.

Considérations ordonnées sur l'histoire. Kang Kien Tsi lan, résumé historique, paru en 1759 avec la sanction de l'Empereur Kien-long.

GÉOGRAPHIE

Géographie générale des Grands Ts'ing. Ta Ts'ing Yi t'ong tche, 356 livres, rédigée à la fin du XVII^e siècle par une commission de fonctionnaires.

Traité général de géographie ancienne et moderne.

Kin-Kou Ti-li chou, par WANG TSEN-YIN (1806)

Géographie du Globe. Ying houan Tche leao, par SIU KI-YU.

Voyage aux Indes. T'ien Tchou Kouo Ki yeou, l'expédition au Thibet de 1751, par TCHEOU NGAI-LEOU.

Journal d'une mission diplomatique en Angleterre, France, Belgique et Italie. Tch'ou-che Ying-Fa-Yi-Pi Sseu kouo Je ki, par SIUE FOU-TCH'ENG (1890).

Essai sur la littérature chinoise

MÉDECINE

Traité des éruptions cutanées. Fong-che teou-tchen tsiuan-tsi, par FONG TCHAO-TCHANG, fin du XVII^e siècle.

Règles pour l'examen des malades. Hio Hou Tchen tso, par LAN TCHE-YI, XVIII^e Siècle.

Discussions pour guérir le foie et fortifier la rate. Tche-Kan pou p'i louen, par CHEN YUE-T'ING, commencement du XVIII^e siècle.

Le Livre du Cheval. Ma King, l'art vétérinaire.

DROIT

Lois des Grands Ts'ing. Ta Ts'ing Liu-li, codes de la dynastie régnante, 30 livres terminés en 1650.

Ming-fa Tche tchang Sin li Tseng tiao. Manuel de droit, mis en tableaux par CHEN SIN-TIEN, 4 livres, milieu du XVIII^e siècle.

AGRICULTURE

Traité de sériciculture. Ts'ang sang ho pien, par CHA CHE-NGAN, XIX^e siècle.

ARTS

Les Pierres et les Métaux. Kin-che chou, reproduction d'œuvres d'arts de toutes espèces, datant du XVIII^e siècle.

Registre sur la fabrication de King-lo tchen. King-to tchen t'ao lou, origine et procédés de la porcelaine, par LAN P'OU PIN NAN, fin du XVII^e siècle

Album de Fleurs de Sou tcheou, recueil de personnages et de fleurs.

Dessin du visage et du personnage. Sie tchen Pi Kiue, conseils et modèles par TING KAO HO TCHEOU.

Album du Pavillon des Dix Bambous. Che-tchou tchai p'ou, estampes en couleurs, datant du XVII^e siècle.

Album de la peinture et de l'écriture. Chou houa p'ou, histoire générale de la peinture et de l'écriture, 100 livres, par une commission de fonctionnaires (1708).

Essai sur la littérature chinoise

DICTIONNAIRES

Dictionnaire Impérial de K'ang hi. Yu-tche K'ang-hi Tseu-tsien, composé au début du XVIII^e siècle.

Sons anciens de l'écriture. Leou-chou yin-kiun Piao, par TOUAN YU TS'AI, fin du XVIII^e siècle.

Dictionnaire biographique par rimes. Che-Sing yun pien, par WANG HOUAN-TCHENG, fin du XVIII^e siècle.

Album des noms célèbres de femmes vertueuses et de sages renommés des dynasties successives. Li-Tai ming hien lie niu che sing p'ou, par SIAO TCHE-HAN, fin du XVIII^e siècle.

OUVRAGES DIVERS

Institutions réunies des Ts'ing. Ta ts'ing Houei tien, XVII^e siècle, organisation administrative.

Rituel de la dynastie Ts'ing. Ta ts'ing T'ong li, XVIII^e siècle.

THÉÂTRE

Histoire des trois royaumes. San Kouo tche, XVII^e siècle.

Dix pièces de Li-wong. Li-wong Che Tchong-Kieou, commencement du XIX^e siècle.

La lanterne ornée de Lotus. Pao-lien-teng, XX^e siècle.

@

CHAPITRE XII

LE JOURNALISME

XX^e siècle

1° Le XX^e siècle. Le nationalisme chinois. La presse. — 2° Publications légères et revues. — 3° Les traductions d'ouvrages étrangers.

@

p.366 Au début du XX^e siècle, une évolution profonde, commencée depuis un siècle, apparaît si brusquement que beaucoup de contemporains la jugent soudaine et seulement momentanée.

Les Européens sont entrés en contact avec la Chine à la fin du XVII^e siècle, simples négociants tout d'abord. La richesse du commerce qu'ils découvrent attirent l'attention de leurs gouvernements ; la jalousie des nations et leur hâte à s'assurer la première place sur ce marché nouveau précipitent les événements ; les Chinois méprisants d'abord pour ces barbares, couverts de poils et sans politesse, s'irritent bientôt de leurs prétentions. Les guerres éclatent. Je ne referai pas l'historique des relations entre les étrangers p.367 et la Chine : qu'il suffise d'en dégager l'effet sur l'âme du peuple.

Les provinces, avant l'invasion de l'étranger, étaient l'une pour l'autre des nations autrefois ennemies. Le souvenir des guerres intestines donnait à penser qu'une division nouvelle n'était pas impossible. Les communications, dans cet immense

Essai sur la littérature chinoise

empire, étaient si lentes et si difficiles, d'ailleurs, que le nord pouvait être ravagé sans qu'on s'en aperçût dans le sud. Les Boxers, en 1900 encore, bouleversèrent tout dans le Petchili ; les alliés prirent et pillèrent Pékin, sans que les moindres émeutes troublassent l'ordre dans le Kouang-tong.

Mais un nationalisme se formait peu à peu, nationalisme d'intérêts qui prit naissance en premier lieu chez les hauts fonctionnaires, gouverneurs et vice-rois dont les étrangers méconnaissaient l'autorité et gênaient l'action et auxquels ils imposaient leurs volontés : missionnaires, commerçants faisaient des fortunes rapides, et malgré la coutume immémoriale d'orient, aucune part n'en revenait aux autorités.

Des gouvernants, le mécontentement passa dans le peuple auquel on expliquait chaque abus par la nécessité de payer une taxe de guerre pour lutter contre l'ennemi.

Ce sentiment serait sans doute resté épars et ^{p.368} imprécis sans l'apparition et la diffusion rapide des journaux.

Nous ne comprenons pas sous ce titre la *Gazette de la Cour* (*King-pao*, Gazette de la capitale ; *Tch'ao-pao*, Gazette, copiée), sorte de journal officiel publiant les édits et les principaux rapports officiels. Sous des formes et sous des noms différents, ce périodique se retrouve jusque sous les Han au 1^{er} siècle avant notre ère.

En réalité, il n'y eut pas de journal en Chine avant l'apparition à Changhaï, en 1872, du *Chen-pao* (Journal de Changhaï, avec le sous-titre Chinese Daily News). Le propriétaire était anglais, le gérant espagnol, et les rédacteurs seuls étaient chinois. En

Essai sur la littérature chinoise

1880, les Japonais fondèrent le *T'ong-wen-wou-pao* (Journal pour Changhaï des langues pareilles). Le gérant était japonais. Les américains fondèrent le *Sin wen pao* (Le Nouvelliste) en 1892. Ce ne fut qu'en 1897 qu'un journal purement chinois fit son apparition sous le titre *Tchong wai Je pao* (Quotidien de la Chine et de l'étranger). Nous ne donnerons pas le détail des vingt à trente journaux qui parurent depuis cette date à Changhaï, T'ien-tsin et Pékin, mais toujours sur des concessions étrangères où la justice chinoise ne pouvait atteindre les rédacteurs ni saisir les éditions.

Cette presse, que les étrangers avaient créée pour augmenter leur popularité, fut le moyen ^{p.369} par lequel le nationalisme chinois trouva son expression et se développa avec une rapidité surprenante. Les tirages, encore maintenant, sont restreints : le plus grand journal tire à 15.000. Mais on se les passe de mains en mains ; ils sont commentés, discutés ; leurs articles contradictoires éclairent l'opinion.

Les nécessités enfin du journalisme transformèrent peu à peu le style ; le souci de l'actualité empêcha la recherche ; le peu de temps que les lecteurs des journaux peuvent leur consacrer obligea les rédacteurs à prendre une langue courte, claire, et se rapprochant autant que possible du langage parlé. Le peu d'espace à leur disposition arrêta leur disposition naturelle à s'étendre sur le détail.

Une langue nerveuse, nette, claire, énergique et brillante a fait son apparition et remplace peu à peu les images obscures,

Essai sur la littérature chinoise

les allusions absurdes et l'érudition pédante où sombrait la littérature chinoise.

*

A côté des grands quotidiens, il s'est créé une quantité de publications légères, donnant des chroniques amusantes, des nouvelles théâtrales ou des contes légers, comme la *Revue des fleurs* (Fan-houa pao), le *Journal amusant* (Yeou-hi pao) ; la *Forêt du rire* (Siao-lin pao), etc.

p.370 Puis, enfin des revues, dont plusieurs, de tendances trop ouvertement révolutionnaires, s'imprimaient au Japon. Le « Journal du peuple », *Min pao* était interdit en Chine.

La *Revue des relations extérieures* (*Wai Kiao pao*) donne le texte des pièces officielles d'un intérêt international et discute la politique extérieure.

Le *Eul-che Che-Ki Tche-tche-na* (La Chine au XX^e siècle) imprimé au Japon, est un journal de polémique internationale. Nous donnons la traduction d'un de ses articles à la fin de ce chapitre.

*

Un puissant élément de transformation du style fut apporté aussi par la traduction d'ouvrages scientifiques européens commencée par les Jésuites attachés à la Cour au XVII^e siècle et continuée par l'importation de tous les livres japonais déjà écrits en caractères chinois. Des néologismes japonais, en très grand nombre, se retrouvent ainsi dans toute la littérature moderne.

L'influence du Japon pour la modernisation de la Chine est

Essai sur la littérature chinoise

infiniment plus grande qu'on ne le suppose : des livres sont écrits à Tokio spécialement pour les lecteurs du Céleste Empire ; ils sont importés par ballots et vendus pour 10 15 et 20 centimes. Toute la terminologie ^{p.371} scientifique nouvelle est venue des Iles, si bien qu'un dictionnaire japonais est nécessaire pour lire les articles techniques des journaux du continent.

Les traductions de romans européens ont un grand succès, les aventures policières surtout. De tout cela, il résulte un changement progressif du style et de la composition qui tendent l'un et l'autre à se rapprocher de nous.

La traduction d'un article paru, un peu avant la révolution, dans « la Chine au XX^e siècle » donne une idée à la fois du style nouveau et des jugements courants en Chine sur la situation politique et l'avenir de l'Asie.

« Il ne faut pas que le Japon arrête l'éveil du peuple de toute notre Chine. Cet éveil rapide et triomphant, il ne faut pas que le Japon l'arrête sans que nous le sachions.

Tous les hommes d'élite qui, dans ces temps troublés, sont pleins d'anxiété et de crainte, qui parlent et écrivent sur ce sujet pour avertir le peuple chinois, disent tous : L'État sera détruit, l'État va être détruit, c'est un fait certain ! Quand on demande par quelle nation la Chine sera détruite, ils affirment que ce sera par l'Allemagne, la France, l'Angleterre, la Russie et l'Amérique. Ces pays ne pensent qu'à détruire la Chine,

Essai sur la littérature chinoise

leur puissance est suffisante pour cela. Mais cela, notre peuple le p.372 sait depuis longtemps et en est très effrayé ; il n'a qu'une idée, celle de lutter contre ces puissances. Aussi, bien que les puissances veuillent détruire notre Chine, elle ne sera pas détruite par elles. En effet, ceux qui veulent attaquer un pays ne le disent pas clairement et peuvent alors le détruire : tous les pays qui ont été détruits, l'ont été pour avoir ignoré qu'ils allaient être attaqués. En grand, les Indes, et en petit, la Corée, en sont la preuve.

Aussi ne dirai-je pas au peuple chinois que les puissances européennes détruiront notre pays. Le pays qui veut subjuguer la Chine, c'est l'Empire du Japon.

Pour savoir si le Japon s'emparera de la Chine, il faut étudier d'abord comment il le fera. Autrefois le Japon estimait et craignait, la Chine ; maintenant il la méprise.

Nous diviserons en trois les périodes dans lesquelles le Japon s'est emparé de territoires chinois dans ces dernières dizaines d'années.

Les îles Lieou Kieou, depuis 1373 (5^e année Hongwou) appartenaient à la Chine. Quoiqu'elles eussent des rapports avec le Japon, elles n'étaient en rien différentes de notre territoire : elles avaient notre calendrier, etc. Cela dura pendant plusieurs siècles jusqu'en 1873 (11^e année T'ong Tche) où le fils du roi des Lieou Kieou et trois hauts fonctionnaires allèrent

Essai sur la littérature chinoise

féliciter ^{p.373} l'empereur Ming tche (meidji) à son avènement. Le Japon considéra alors les Lieou Kieou comme un pays tributaire.

Cet envahissement, nous, Chinois, ne nous en sommes pas occupés. Les habitants des Lieou Kieou ont émigré à Formose et se sont fait tuer par les sauvages. Puis, le Japon, voyant que la Chine considérait encore les Lieou Kieou comme territoire chinois (l'affaire se passait en 1875), envoya des soldats dans ces îles et changea leur calendrier : il fit des Lieou Kieou un district du nom de Tchong cheng (1880).

Un pays tributaire depuis des siècles de la Chine tombait aux mains des Japonais. C'est ainsi que le Japon s'empara par violence pour la première fois d'un territoire chinois. Quoique le Japon eût pris les Lieou Kieou, son cœur sauvage était rempli d'une ardeur qu'il ne pouvait réprimer et il convoitait, toutes les régions qui l'entouraient.

La Corée, depuis longtemps, était un pays tributaire de la Chine ; géographiquement, elle est très rapprochée du Japon. Celui-ci, ayant l'affaire des Lieou Kieou pour exemple, savait toute la faiblesse de la Chine. Il fit donc, sans avertir cette dernière, un traité secret d'amitié avec la Corée (1876). C'était la première marque de la convoitise qu'il avait de la Corée. La Chine, étant restée ignorante de ces relations ^{p.374}

Essai sur la littérature chinoise

diplomatiques, la puissance du Japon en Corée augmenta de jour en jour.

Les troubles ont augmenté de jour en jour jusqu'en 1894 où la Chine fut vaincue, obligée de payer une indemnité considérable et perdit la grande île Formose et les Pescadores.

Quant à la guerre russo-japonaise je me demande si ce n'est pas le Japon qui l'a occasionnée. Pourquoi le Japon a-t-il envoyé tant de soldats ? La Russie a craint que le Japon n'obtienne des droits spéciaux ; elle a envoyé des troupes en Mandchourie pour pouvoir s'y opposer et elle a cherché le moyen de prendre la Mandchourie. La Russie a toujours songé à la Mandchourie, mais si le Japon ne s'était pas hâté d'envoyer des troupes, la Russie n'aurait probablement pas cherché à s'emparer de la Mandchourie. Les soldats russes une fois en Mandchourie, la Chine était trop faible pour lutter. Le Japon a pu facilement se dire le champion de la Justice et augmenter le prestige de son armée. Tel est le troisième envahissement de territoire chinois par les Japonais.

Ces trois envahissements de territoires chinois par les Japonais sont, visibles, importants, et bien divisés : cependant, ils ne forment qu'une suite d'événements. Pour commencer, envahissement des petites îles, les Lieou Kieou, ^{p.375} puis, envahissement du continent, la

Essai sur la littérature chinoise

Corée et Formose ; maintenant envahissement de la Mandchourie, territoire extrêmement important.

Il en est ainsi pour les ronces : elles poussent, elles se forment, elles se développent, elles se répandent. Pour arracher les ronces, il faut une force de plus en plus grande à mesure qu'elles poussent, qu'elles se forment, et qu'elles se développent. Pourtant, s'il est difficile d'arracher les racines, il est assez facile de les empêcher de se propager. Si on ne le fait, elles couvrent une région, on ne peut rien faire sans en souffrir, il n'y a plus à lutter. Les textes anciens disent : « il ne faut pas laisser les ronces se développer ; une fois grandies, on ne peut les arracher. » Ce dicton est profondément vrai.

Les annexions de territoires chinois par les Japonais ont une marche analogue. Si on ne les arrête pas quand elles commencent, si on ne les arrête pas quand elles se manifestent, leur force, devient trop grande. Heureusement leur développement n'est pas encore entier, mais il faut une grande force pour lutter, il ne faut pas tarder un jour encore.

Le Japon ayant vaincu la Russie, sa puissance en est augmentée, les bases de cet empire sont afferemies à l'intérieur et sa force se répand au dehors. Il n'y a qu'il ouvrir les yeux pour le voir. ^{p.376} Il ne s'arrêtera pas avant d'avoir envahi le continent chinois tout entier.

Le Japon victorieux possède maintenant la Mandchourie et le port militaire de. Port-Arthur et pourtant, dans sa

Essai sur la littérature chinoise

déclaration de guerre à la Russie, il a affirmé qu'il ne combattait que pour la paix en Extrême-Orient. Il lui sera peut-être impossible de ne pas rendre nominalement la Mandchourie à la Chine, pour ne pas découvrir ses projets, mais en réalité il y a mis partout des soldats et considère le pays comme une colonie. Quant à Port-Arthur, il l'occupe et ne le rendra jamais, et cela, tous les Japonais le disent.

Plus tard, ils entreront certainement en Mongolie. La puissance du Japon dans le nord de la Chine sera immense. Formose et les Pescadores, mises en état, serviront de bases pour envahir le sud. Le traité de la 24^e année K. S.(1898) prévoit que le Fou-Kien ne sera pas donné à un autre pays. Quand il se sera emparé de tous les droits dans cette province, il entrera dans le Kiang-si et le Tche-kiang. La puissance du Japon dans le sud de notre pays s'agrandira jusqu'à un point que je ne peux prévoir.

La prépondérance du Japon au nord et au sud de notre pays étant ainsi prévue, si en plus il a une indemnité de guerre et ce que son peuple fournira de contributions, il agrandira son ^{p.377} armée et sa flotte avec sa milice dangereuse, il subjuguera notre Chine à l'insu des diplomaties européennes.

Hélas, si les forces du Japon deviennent bien ce que j'ai dit, ne sont-elles pas à craindre ?

Essai sur la littérature chinoise

Cependant si la puissance du Japon s'affermirait ainsi en Chine, quelle sera l'attitude des autres puissances ?

Pour la Russie, elle est certainement la puissance qui est le plus à même de lutter avec le Japon en Extrême-Orient ; cependant sa force est détruite, son armée est affaiblie ; à l'intérieur, l'empire est sans forces au milieu des troubles. Sa puissance en Extrême-Orient est donc diminuée ; elle la retrouvera, mais pas immédiatement. Pendant encore dix ou vingt ans, elle ne pourra pas lutter avec le Japon ; elle ne pourra même pas avoir d'influence sur lui. Elle a enfin été obligée de passer un traité d'alliance avec lui il y a deux ans.

Quant à l'état actuel du Japon et de l'Allemagne, nous allons l'examiner. Je crois que si une guerre éclatait, l'Allemagne serait certainement vaincue plus rapidement que la Russie. L'Allemagne ne possède que Tsing-tao en Extrême-Orient ; bien que de fortes dépenses y aient été faites depuis plusieurs années, sa position est moins forte que Port-Arthur ; et de plus, elle n'a pas le chemin de fer ^{p.378} transsibérien. La Russie ayant été vaincue, comment un plus faible qu'elle serait-il vainqueur ?

Les armées allemandes sont célèbres, mais elles ne peuvent pas venir en Asie (les journaux disent qu'à cause de cela, les Allemands veulent exercer des Chinois dans le Chan-tong), il faudra donc s'appuyer sur la flotte ; mais la flotte pourra-t-elle lutter contre les

Essai sur la littérature chinoise

Japonais ? Quoique les officiers soient plus instruits et plus courageux que les officiers russes, il y a la question du charbon et des vivres. Il est à craindre qu'elle n'ait, à la fin, le sort de la flotte de la Baltique, et ne puisse se reformer.

Quant à la France, après la guerre entre le Japon et l'Allemagne, il y aura sûrement la guerre entre elle et le Japon. La France a blessé, et profondément, les sentiments des Japonais pendant la guerre russo-japonaise ; au début, elle n'avait pas aidé les Russes, mais quand la flotte de la Baltique se trouva dans les eaux françaises d'Indo-Chine, elle lui permit de jeter l'ancre et d'acheter du charbon et des vivres, au mépris des lois de la neutralité. A ce moment, les journaux japonais voulaient qu'on attaquât la flotte russe près de l'Annam, afin que si la Russie était vaincue, la France fut obligée de violer la neutralité pour l'aider.

Il y a quelques années, un Japonais a écrit un projet d'attaque du Tonkin par le ^{p.379} Japon. Les journaux de Paris l'ont tous publié. Tout le pays en a été ému, un sentiment de haine envers le Japon en est provenu. Les deux pays se haïssant, finiront par se battre.

Une guerre entre le Japon et la France semble donc inévitable. Mais en cas de guerre, la victoire reviendra-t-elle au Japon ou à la France ?

Les bases de la France sont l'Annam et Kouang tcheou wan ; de grands préparatifs ont été faits depuis

Essai sur la littérature chinoise

longtemps et tout semble prêt. Ce n'est pas comme la Russie qui venait d'arriver en Mandchourie et comme l'Allemagne pour Tsing tao. On ne peut donc dire avec certitude qui aura la victoire.

Cependant, la situation du Japon, le courage de son peuple et sa préparation militaire, d'une part ; les tendances de l'Indo-Chine à se soulever, tendances toujours plus fortes en cas de guerre, d'autre part, rendent probable une tentative de la part de l'Indo-Chine de se rendre indépendante. La base d'opérations de la France ainsi ébranlée, cette nation attaquée à l'intérieur ne pourra rétablir l'ordre en Indochine et sera très probablement vaincue par le Japon.

Passons à l'Angleterre et aux États-Unis. L'alliance anglo-japonaise était faite pour contrebalancer la puissance de la Russie en ^{p.380} Extrême-Orient ; la Russie étant affaiblie, le but de cette alliance est atteint. Pourquoi donc le gouvernement et les principaux journaux des deux pays veulent-ils prolonger cette alliance ?

L'Angleterre a des colonies dans le monde entier : elle ne veut, en Chine, que développer son propre commerce et ne songe sans doute pas à l'annexion de territoires. Elle veut par-dessus tout protéger ses colonies aux Indes et en Océanie. Si elle n'a pas une alliance puissante en Asie, et que des troubles éclatent

Essai sur la littérature chinoise

aux Indes ou en Océanie, elle ne pourra garder ces pays.

L'Angleterre est en danger ; le but du renouvellement de son alliance semble donc d'affermir ses possessions.

L'ancien président de la République, Roosevelt, se croyait chargé de maintenir la paix dans le monde ; il l'a dit au moment de son élection dans le manifeste qu'il a publié, mais ce ne sont que paroles creuses.

Lorsqu'on a commencé à parler de paix entre le Japon et la Russie, n'a-t-on pas dit que le désir du président de voir la paix s'établir y avait contribué ? Quant au Japon, il a prononcé aussitôt les grands mots de Justice, Humanité, paix dans les relations internationales, tout en se gardant de parler de ses tromperies envers les peuples.

D'autre part, l'Amérique est trop éloignée ^{p.381} du Japon pour rien entreprendre contre lui : elle parlera beaucoup, mais laissera faire, heureuse de ne pas perdre les Philippines.

Aucune nation n'osera donc attaquer le Japon appuyé sur la Russie et l'Angleterre.

Le Japon est encore en son aurore ; vainqueur de l'Allemagne et de la France, il s'emparera de Tsing tao, de Kouang tcheou wan et de l'Indo-Chine. Sa force s'étendra sur la terre et sur la mer. Quant à la Chine,

Essai sur la littérature chinoise

dans ces conditions, il lui faudra se soumettre au Japon, hélas !

Mais il me reste encore un espoir cependant cet espoir, c'est que la Chine se réveillera enfin et aussi que l'on connaîtra les projets du Japon sur la Chine. Il veut asservir notre pays tout autant que le veulent l'Amérique, l'Angleterre, l'Allemagne la Russie et la France. Si mon espoir se réalise, alors il deviendra possible de trouver un moyen de sauver la Chine.

Ceux qui veulent détruire les empires ne le proclament pas, et peuvent alors accomplir leurs projets. Les empires détruits le sont pour n'avoir pas su qu'ils allaient être attaqués. Je l'ai déjà dit plus haut. Si notre Chine peut arriver à la conviction que le Japon veut la détruire, la situation sera la même qu'à l'égard des puissances européennes. Si ceux qui redoutent les puissances, redoutaient aussi le Japon, ils ne tomberaient pas dans des pièges sans s'en ^{p.382} douter.

La puissance du Japon serait toujours aussi redoutable, mais ses projets resteraient à l'état de projets. Notre Chine gardera le pouvoir de choisir son gouvernement, de transformer ses méthodes, de régler ses relations diplomatiques ; le Japon n'aura rien à y voir et quoique puissant, il sera peut-être conquis par la Chine.

Hélas ! pourquoi la situation actuelle de la Chine est-elle différente de celle que je lui voudrais !

Essai sur la littérature chinoise

Pendant ces dernières années, les Chinois de toutes les classes en sont venus peu à peu à donner leur confiance aux Japonais ; ils sont tous gagnés comme par une maladie contagieuse dont ils ne peuvent se débarrasser.

Il y a cinq causes pour lesquelles la Chine se laissera gagner par cette confiance en les Japonais, comme on se laisse gagner par une maladie la race, la littérature, l'histoire, la situation géographique et la religion. Ce sont là les cinq arguments que le Japon, qui veut asservir la Chine, développe pour gagner son amitié ; mais il ne veut que la tromper et ne voit là qu'un moyen pour perdre notre pays. Les Chinois, ainsi trompés disent : Les Japonais et les Chinois sont de même race : on ne peut les comparer aux blancs dont nous sommes si différents. Nous avons la même écriture que les Japonais ; quelle différence avec les caractères latins !

Depuis 2.000 ans, nous avons des relations avec le Japon, et il est si rapproché que l'on peut y arriver en trois jours. La religion de Confucius que professe la Chine, le Japon, quoique ayant reçu l'instruction européenne, la professe aussi. Avec ces cinq arguments profondément entrés dans l'esprit, ceux qui ont confiance dans le Japon se laissent gagner comme par une maladie qui se répand dans toutes les classes de la société.

Hélas ! Tout le peuple en est-il arrivé là ? Croire au Japon, et ne plus s'en inquiéter, c'est faire que le Japon

Essai sur la littérature chinoise

anéantisse notre empire et asservisse notre race sans que nous nous en apercevions. Si l'on ne veut pas me croire, comment répondre à ces deux questions :

Dans quel but le Japon donnerait-il toute son aide à la Chine ?

Si la Chine est asservie par les Japonais, de quelle manière ces derniers traiteront-ils les Chinois ?

Les japonophiles répondront à la première question que le Japon n'aide la Chine que par esprit de bon voisinage. Il a reçu autrefois de la Chine sa civilisation ; il désire maintenant lui donner la civilisation européenne et n'a aucune mauvaise pensée. A la seconde question, ils répondront que si les Japonais asservissaient la Chine, ils traiteraient les Chinois certainement ^{p.384} mieux que ne le feraient des Européens et qu'il vaut donc mieux s'attacher à leur grandeur.

Les conquérants, généralement, n'ont que deux manières d'agir : la première consiste à attirer les peuples par hypocrisie et douceur apparente pour cacher leurs projets. Les peuples ainsi dans l'ignorance, les pouvoirs leur échappent peu à peu, et l'on remplace leur gouvernement. La seconde manière d'agir consiste à écraser les peuples, à les annexer de force et à conserver ces avantages par le meurtre, le pillage et le viol. Il est possible, même après longtemps, de lutter contre la première méthode ; il est difficile de se

Essai sur la littérature chinoise

révolter contre la seconde. La plupart des conquérants ont adopté la seconde méthode, mais le Japon, lui, cherche à nous attirer à lui. Si le Japon veut réellement aider la Chine, et qu'il ne désire rien en échange, qu'il nous fasse connaître tous ses projets, mais alors même que je devrais être décapité, jamais je ne croirais en lui. Car, jamais au monde il n'y a eu de nation assez juste et assez généreuse pour agir ainsi. Ne voyez-vous donc pas l'œuvre du Japon en Corée ? Il a proclamé bien haut qu'il voulait sauvegarder l'indépendance de ce pays, et protéger son territoire, mais il n'a pas tardé à l'annexer.

C'est ainsi que le Japon qui dit vouloir aider la Chine de tout son pouvoir, ne cherche qu'à ^{p.385} l'attirer à lui pour faire d'elle une seconde Corée. Les Chinois, cependant, sont encore comme dans un rêve.

Ne serait-ce pas une folie que de se fier au Japon ?

Quant à la seconde question, si le Japon absorbe la Chine, il nous traitera aussi durement que les autres puissances. Le Japon après avoir asservi la Corée, s'est emparé de toutes les ressources dont vivaient les Coréens.

Les populations asservies se voient toujours arracher ainsi leurs pouvoirs et, dans leur faiblesse, sont placées sous la règle d'un nouveau maître. Elles ont devant elles soit la misère, soit la servitude. Puis, elles disparaissent et il n'en reste plus rien.

Essai sur la littérature chinoise

Si le Japon ne nous a pas encore traités cruellement, c'est que ses ruses pour tromper les Chinois sont plus grandes que celles des puissances européennes, et plus tard, si la Chine est asservie par les Japonais, pourquoi ces Japonais petits et malicieux aimeraient-ils les Chinois et ne les traiteraient-ils pas comme une nation asservie ? Ils nous pousseraient à l'esclavage et à la misère et notre race s'éteindrait.

Ainsi donc, le Japon veut asservir la Chine autant que le veulent les puissances européennes. Si, plus tard, il asservissait la Chine, il ne ^{p.386} traiterait pas les Chinois mieux que ne le feraient les autres puissances.

Si la Chine était forte et le Japon faible, elle ne laisserait certainement pas ce dernier se reposer en paix ; elle chercherait chaque jour le moyen de l'envahir. Le Japon ne pourrait conserver son intégrité et son indépendance ; il aurait à lutter contre nous et nous haïrait.

Voilà pourquoi je crie bien haut pour avertir le peuple afin qu'il sache que le Japon ne doit pas avoir sa confiance, et qu'il ne se prenne pas aux paroles douces et aux discours de ce dernier ; ce serait s'acheminer vers la ruine.

Je n'ai pas écrit ceci pour faire croire au peuple que le Japon est seul à craindre et que les autres puissances ne sont plus à redouter. L'écrivain Po-hiun, à propos de la Mandchourie, a dit que l'Asie devait être aux

Essai sur la littérature chinoise

Asiatiques et qu'il préférerait que la Mandchourie fût aux Japonais qu'aux Européens, puisqu'elle devait être en compétition. Ces paroles renferment des exagérations, mais aussi des idées à retenir ; elle vient de la crainte de l'auteur de voir l'Europe et l'Amérique exercer sans contrainte leur puissance en Asie et il faut donc y accorder quelque attention.

Pourtant, si notre peuple est persuadé que le Japon est redoutable et lutte tout entier et de toutes parts contre lui, et par contraste se ^{p.387} rapproche des puissances européennes et leur demande protection, ce sera ouvrir la grande porte au tigre et la porte de derrière au loup ; la Chine serait asservie non seulement par les puissances, mais aussi par le Japon.

Je veux donc me résumer très clairement pour instruire nettement le peuple. Notre époque est une époque où la force fait le droit. Quels que soient les prétextes de justice dont se couvrent le Japon et les puissances, droits de l'humanité, paix, maintien des droits de la Chine et de son indépendance, tout cela n'est que mensonge. Les nations ne font que leur volonté : ce sera le pays à qui nous nous confierons qui asservira notre Chine.

O peuple ! veux-tu devenir puissant, ou bien veux-tu tomber en esclavage ? O peuple ! décide-toi rapidement. Lis cette étude sur les projets des

Essai sur la littérature chinoise

membres du Gouvernement japonais à l'égard de la Chine et décide-toi rapidement.

Ici-bas il ne faut pas se fier à son droit, mais plutôt à son sang et à ses armes.

@